





VOYAGE
EN FRANCE,
EN ITALIE
ET AUX ISLES DE L'ARCHIPEL.

TOME PREMIER.



VOYAGE
EN FRANCE,
EN ITALIE
ET AUX ISLES DE L'ARCHIPEL,

OU

LETTRES ÉCRITES

DE PLUSIEURS ENDROITS
DE L'EUROPE ET DU LEVANT
EN 1750, &c.

Avec des observations de l'Auteur sur les diverses productions de la Nature & de l'Art.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez CHARPENTIER, Libraire, Quai des Augustins, à l'entrée de la rue du Hurepoix, à S. Chrysostôme.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR ANGLOIS.

LA perſonne qui a écrit ces Lettres, eſt un Seigneur fort riche, qui toute ſa vie a eu une grande paſſion pour les Voyages, & qui poſſede en même tems toutes les qualités néceſſaires pour en tirer tout le fruit poſſible. Après avoir parcouru ce que la Nature & l'Art offrent de plus curieux dans la Grande Bretagne, il a entrepris le Voyage dont il nous donne le détail, & il y a ſacrifié pluſieurs années. Il avoit avec

lui un Sçavant qui nous a fourni beaucoup d'obſervations curieuſes ſur l'Hiſtoire naturelle, que l'on trouvera diſperſées ça & là dans le cours de ces Lettres.

La ſatisfaction que notre Auteur a goutée dans le cours de ce Voyage, n'a fait qu'augmenter de plus en plus l'amour qu'il avoit déja pour les curioſités des autres pays ; à peine a-t-il pris, à ſon retour en Angleterre, quelque tems pour ſe repoſer de ſes fatigues. Il en eſt reparti depuis peu pour voyager dans un pays tout différent: peut-être par la ſuite on pourra rendre ſes obſervations publiques.

Ces Lettres étoient adreſſées à une perſonne remplie de

jugement & de goût, qui en faisoit le plus grand cas: ayant eu occasion, il y a quelque tems, de les montrer à un ami très-versé dans la connoissance des sujets dont elles traitent, & un des hommes les plus capables d'en juger; cet ami les a trouvées dignes de paroître au grand jour. Il assure qu'elles sont remplies de remarques & d'observations judicieuses, dont beaucoup sont absolument nouvelles, & toutes placées fort à propos. On y verra quantité d'endroits où l'Auteur a rectifié les erreurs des Voyageurs précédens, qu'il a eu cependant la discrétion de ne pas nommer, pour ne pas se donner un air de censeur, qui ne conviendroit ni

à ſon état, ni à ſon caractère. Il ne me convient pas d'en dire davantage de cet ouvrage. Je ſuis trop intéreſſé moi-même à l'honneur & à la réputation qu'il peut faire à ſon Auteur.

Mais je ſuis obligé d'avertir que c'eſt ſans ſa participation que l'on publie aujourd'hui ces Lettres, & même à ſon inſçu. On s'eſt bien gardé de lui en parler dans le peu de ſéjour qu'il a fait en Angleterre. Vraiſemblablement il n'auroit pas voulu y conſentir; & le public ſe ſeroit trouvé privé d'un livre que nous nous flattons devoir mériter ſon approbation.

Nous avons donc profité de ſon abſence pour les faire imprimer. Nous en avons retran-

ché toutes les chofes indifférentes, qui pouvoient fentir la correfpondance fuivie, & les particularités, qui n'étant que des reponfes aux Lettres de fon ami, n'auroient pas été entendues des lecteurs, ou n'auroient pas eu de quoi les amufer. Nous n'avons ajouté du nôtre que quelques mots pour fervir de liaifon & de tranfition aux endroits où nous avons fait des retranchemens.

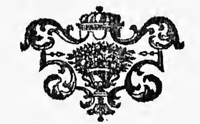
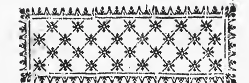


TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.



LETTRES ÉCRITES DE DIVERS ENDROITS DE L'EUROPE ET DU LEVANT,

En 1750, *&c.*

LETTRE PREMIERE.

J'AI promis de vous écrire, mon cher *****, de tous les lieux où je m'arrêterois, pour peu que j'y fisse de séjour. Un petit accident, qui ne mérite pas de vous être raconté, m'a retenu quelques heures à Calais; sans cela vous auriez peut-être trouvé mauvais que je ne vous eusse point donné avis de mon arrivée sur le continent. Je ne suis pas

ſe premier qui ſe ſoit aviſé d'écrire ſans avoir rien d'intéreſſant à dire ; je ſuis dans le cas maintenant, & ſi les lieux, dont nous connoiſſons ſi bien les noms, n'offrent pas plus d'objets à ma curioſité, que je n'en trouve ici, je cours grand riſque de vous manquer de parole : ce ne ſera pas la ſeule fois que j'aurai lieu de me repentir de mon expédition.

La figure d'une ville, le nombre de ſes retranchemens, ſa diſtance des autres places voiſines, & les commodités qui s'y rencontrent pour ces eſprits inquiets qui comme moi ſont poſſédés de la demangeaiſon de courir, peuvent être autant de matieres à remarque pour d'autres ; mais, vous le ſçavez, j'ai un tout autre but en voyageant. Les pays les plus fertiles à cet égard pour la plupart des voyageurs, peuvent être pour moi les plus arides ; mais je ne déſeſpere pas d'avoir mon tour, & de trouver mille objets dignes de mon attention, dans des lieux où ceux,

qui avoient étudié d'avance ce qu'ils auroient à dire, ont gardé le silence. Si je ne goûte pas la méthode que nos jeunes gens suivent dans leurs voyages, j'ai cependant toute l'estime que je dois pour les sujets qui les affectent : quoique je méprise assez ce qui attire leur curiosité, je ne laisse pas, dans le nombre des choses dont ils affectent de parler, d'en trouver qui ont plus de charmes pour moi, que l'imagination ne leur en a fait appercevoir à eux-mêmes. Quoique le mot de *vertu* soit avili par les idées qu'y attachent ceux qui l'ont le plus souvent à la bouche ; j'avoue que son étude mérite l'application la plus sérieuse, & elle aura la mienne. Pour le peu que je rencontre une statue, un tableau, un édifice ou une médaille curieuse, & que les écrivains n'aient pas déja décrits, je consens de perdre la bonne opinion que vous avez de moi, si je ne vous en donne en détail les proportions, le coloris, l'ordre & l'ancienneté, non pas à la verité

comme pourroit le faire un Sculpteur, un Peintre, un Architecte, ou un Antiquaire; mais du moins assez pour vous communiquer le même plaisir que l'objet m'aura fait. Un homme qui ne sçait qu'une chose, ne sçait rien; les beautés qu'on ne découvre que quand on connoît une science à fond, ne sont pas grand honneur à leurs auteurs. Vous sçavez le tems & l'application que j'ai donnés aux beaux arts: personne ne connoît mieux que vous les avantages que j'ai tirés de cette étude; je n'ai garde de placer mes progrès aussi haut que votre amitié prévenue vous le fait croire; c'est par la maniere, dont les objets m'auront frappé, que vous pourrez les évaluer à leur vrai taux; mais n'oubliez pas que j'ai toujours mieux aimé acquérir un certain dégré de connoissances dans différentes parties, que d'aspirer à la perfection dans aucune. Je n'ai point changé d'avis: & si vous m'accordez quelque mérite dans les différentes sciences, dont l'accroif-

ſement doit être le vrai but des voyages, j'en ſerai beaucoup plus flatté que de la gloire d'avoir excellé dans quelques-unes en particulier. Preſque tous ceux qui font leur tour d'Europe, me rappellent ces enfans à qui on a dit, qu'ils prendroient des allouettes ſi le ciel tomboit, & qui paſſent à attendre cet événement, un tems qui leur auroit ſuffi pour préparer leurs rézeaux & placer des gluaux : ils ne cherchent point à s'inſtruire, mais à trouver la ſcience dans leur chemin : ils voudroient entendre parler une ſtatue, & apprendre, non par le coloris ou le deſſein, ni par la ſtructure & l'harmonie d'un tableau, mais par quelque ſigne immédiat écrit ſur la toille, de quel maître il eſt, & en quoi conſiſte ſon excellence : l'un & l'autre réuſſiront également après l'évenement ; en attendant je crains bien que l'eſprit du voyageur ne reſte auſſi vuide que l'eſtomac du chaſſeur, s'ils n'ont d'aliment que par un miracle.

Les exemples ajoutent un nouveau dégré de force & de clarté aux principes que l'on a déja des ſciences : ils confirment & expliquent tout à la fois ce que ceux-ci ont imprimé dans l'eſprit ; mais je ne ſçais pas comment il eſt poſſible de ſaiſir la penſée d'un auteur, lorſqu'on n'a pas d'autre moyen de communiquer avec lui que les yeux, & qu'on veut le lire avant que de connoître la forme des lettres. Les leçons que j'ai reçues de vous, & que j'ai lûes dans les auteurs que vous m'avez recommandés, me ſerviront de fondement pour conſtruire un édifice qui me procurera beaucoup de plaiſir.

Je me flatté d'avance que je trouverai de quoi faire l'application des régles que j'ai puiſées dans les Ouvrages de l'antiquité & dans les plus célébres des artiſtes modernes, qui vous ont ſervi, à vous & à vos auteurs favoris, à appuyer vos préceptes Mon eſperance ſeroit-elle vaine ? Tels ſeront les objets de mes recherches & de mes obſerva-

tions. Je ne m'en tiendrai pas là : tout ce qui méritera mon attention ne me paroîtra pas indigne de la vôtre : si je me trompe, continuez-moi vos bons offices & faites-m'en appercevoir.

Qu'il est facile de barbouiller du papier, lors même qu'on n'a rien a écrire ! c'est par là, je pense, que j'ai commencé cette Lettre. Je le répete encore : si celle-ci n'en est pas une, recevez la comme une préface. Si vous ne l'admettez pas au nombre de celles que je vous ai promises, prenez-la pour un avertissement préliminaire. Enfin si elle ne vous amuse pas, qu'elle vous serve du moins comme d'annonce de ce que j'ai à vous donner, afin d'aiguiser votre appetit, si les mets sont de votre goût.

Je croyois avoir fini ; mais il faut remplir le papier. Mr. N . . . qui est auprès de moi, se croit assez important pour mériter place dans ces préliminaires Vous sçavez qu'il est mon maître dans son genre favori, comme vous l'avez été dans

les beaux arts : quoique ce genre paroiſſe ſec & aride au commencement, je l'étudie maintenant avec autant de plaiſir que d'attention. M. N... paroît auſſi déterminé dans ſa partie, que moi dans la mienne, à rejetter toutes les obſervations triviales & rebatues; mais la nature eſt toujours fertile en merveilles, au lieu que nous ſommes obligés d'avouer la ſéchereſſe & la ſtérilité de l'art. Il n'y a rien qui ne puiſſe donner matiere à des ſpéculations utiles : il me promet dans cette abondance une ſource intariſſable d'objets dignes d'attention ; il me fait eſperer que dans les cas de diſette je trouverai en lui une reſſource aſſurée, & que ſi je manque quelque occaſion de vous écrire, ce ſera par pure indolence & non faute de matiere. Mais la chaiſe eſt prête, il faut finir : je ne ſçais d'où je pourrai vous donner de mes nouvelles ; vous êtes plus en état de le deviner que moi.

⁂

LETTRE II.

JE vous écris de Gessoriac. Il me semble vous entendre dire avec surprise; Quelle est donc cette ville, dont je n'ai jamais oui parler? C'est Boulogne, mon cher : quoique les François la nomment ainsi, Gessoriac étoit assurément son nom dans le tems de l'antiquité païenne: on ne pouvoit pas aussi-bien lui conserver celui que lui avoit donné l'Alexandre des Romains. On prétend que c'est le Port Iccius de ce Heros errant ; mais la mer en est fort loin à présent ; au lieu de ces galeres à cinquante rames, autrefois la terreur des simples habitans de ces cabanes qui bordoient un rivage où les marchands de plusieurs nations vivent maintenant en pleine sécurité, il y a aprence que dans un siécle le moindre bateau de pêcheur s'engravera dans le sable au milieu du Môle.

Je ne manque jamais d'être sor-

tement affecté, quand j'apperçois ſur le même terrein des monumens de pluſieurs nations différentes, quand je vois ſur le même ſol les traces des barbares, & celles des Conquérans les plus civiliſés ; & qu'au milieu de la tranquillité actuelle, je me repréſente le ſang de pluſieurs nations éloignées, répandu dans un lieu où on n'en a pas même conſervé la mémoire.

Cette tour angulaire, dit notre guide avec emphaſe, ſuivant l'uſage de tous ceux qui font voir des curioſités, depuis le démonſtrateur qui eſt au Vatican, juſqu'au plus petit Huiſſier de l'Abbaye de Weſtminſter, cette tour a été conſtruite par le fameux Jules Céſar ; ces murs que vous voyez, ces remparts qui tombent en ruine, ſont des travaux achevés par des ouvriers Bretons, dans le tems que ces inſulaires envahirent le continent. Je demandai au guide ſi ce Jules Céſar n'étoit pas auſſi un Anglois? La queſtion étoit trop forte pour lui : je le quittai, & tandis que mes yeux

étoient attirés tour à tour par ces restes des anciens Romains, & par les victoires plus modernes des Bretons, je ne pouvois songer sans horreur à ces noms pompeux de conquête & de domaines étendus. Qu'un homme qui peut cultiver à sa porte le petit champ que son pere lui a acquis à force d'industrie, qui peut suppléer à ses propres nécessités, en secourant les autres dans leurs besoins, qui dans un pays favorisé de la lumiere du soleil, d'un climat chaud & de pluies douces, & d'un bien encore plus grand, la liberté, peut passer sa vie en paix & voir ses enfans croître & jouer autour de la maison qu'ils doivent posséder un jour; que celui-là, dis-je, quitte une femme chérie, des enfans tendres & amusans, en un mot l'aisance & l'innocence d'une pareille vie, pour aller égorger des gens qui n'ont jamais fait de tort à lui ni aux siens, & assassiner un peuple qui posséde ce dont il n'a pas besoin, par la seule raison qu'il le posséde; c'est

une action extravagante & dénaturée : mais qu'au premier ordre d'un seul homme, dix mille créatures, qui lui sont égales par le corps & l'esprit, & qui peut-être ont autant ou plus de vertu & d'entendement que lui, marchent à une telle expédition, sans y être attirés même par l'espoir de posséder cette terre malheureuse; que des veuves & des orphelins déplorent le sang répandu sur un terrein qui ne vaut pas la peine d'être possédé, & cela parce qu'un homme, qu'ils ont choisi eux-mêmes pour les garder & les défendre, veut que les choses soient ainsi, c'est ce que je trouve de plus monstrueux.

C'est ainsi que j'ai toujours pensé librement des Conquérans : je les regarde comme des buissons, qui ne sont élevés en dignité que pour déchirer & détruire la forêt, dont ils font partie. Sous quel autre point de vûe regarderons-nous Henri VIII, ce modéle de l'autorité Angloise, qui acheta cette acquisition au prix de la vie de plus

de six mille hommes, & qui ensuite, lassé de jouer avec cette babiole, la vendit pour une somme, qu'un simple marchand de notre siécle ne trouveroit pas assez importante pour lui faire quitter les fatigues & les travaux de sa profession?

LETTRE III.

JE suis presque fâché d'avoir entrepris mon voyage. Dites-moi sincérement : trouverai-je plus à m'amuser & à m'instruire, à mesure que j'irai en avant? Jusqu'à présent tout ce que j'ai rencontré ne répond que foiblement à ces discours pompeux & à ces descriptions fleuries que j'ai lus dans les livres, & qui font de la France un Paradis terrestre. Je suis à Amiens ; j'ai traversé, pour y arriver, des deserts plutôt qu'un pays fertile. Les François sont François en tout : le même esprit qui leur fait mettre un habit galonné sur une chemise déchirée,

& donner des manchettes à des soldats déguenillés, les porte à faire des plantations, des enclos & des avenues d'arbres le long des grandes routes. Mais si on veut examiner plus loin, & porter les yeux au delà de ce qu'apperçoit un homme qui voyage en chaise de poste, que rencontre-t-on ? un désert & des sables, comme dans un autre Afrique. J'ai passé par Montreuil, Abbeville, Pecquigni. Ces noms ont sonné à mes oreilles ; mais en vérité les villes d'Angleterre font moins de bruit, & fournissent plus de matiere à nos observations.

Je suis las de voir toujours des campagnes jaunes : je regrette déja les tapis verds de nos prairies d'Angleterre, l'émail réjouissant de nos collines & la verdure des bordures de nos forêts. Les fortifications de la premiere de ces villes, ont porté dans mon esprit la haine & la terreur. Heureuse, mille fois heureuse la grande Bretagne notre patrie, qui n'a besoin ni de murailles ni de remparts ! Je n'en vois jamais sans

concevoir en même tems des idées de guerre & d'esclavage, de carnage & de misére. La seconde a aussi son château : ses habitans indigens & orgueilleux exaltent beaucoup leur manufacture de draps ; mais elle est moins considérable que celle de bien des villages du pays d'York. Pecquigni se glorifie de produire dans ses environs ce qu'on seroit fâché d'employer dans les plus mauvais cantons de l'Angleterre. La tourbe de Crowland ne fait qu'incommoder ceux qui n'ont pas de meilleur chauffage ; celle des environs de Pecquigni empoisonne.

Mais je suis maintenant à Amiens, capitale d'une Province, & l'une des plus riches & des plus considérables villes de cette partie du Royaume. Vous ririez de voir ses habitans s'estimer infiniment au dessus de ceux qui demeurent dans des Villes plus petites. Bien des gens, même parmi la bourgeoisie, m'ont assuré qu'après Paris on ne trouve pas une plus grande ville que la leur. Mon Dieu ! que doit donc

dire un François, quand il voit Briſtol ou Birmingham, Norwich ou Liverpool? N'allez pas vous mocquer de moi, m'appeller Anglois, & m'accuſer de partialité en faveur de mon pays. Toute vanité de cette eſpéce doit m'être permiſe, & peut paſſer même pour modeſtie, en comparaiſon de ce que j'entends dire à ces François.

Mais quelqu'un a-t-il paſſé par Amiens ſans voir le chef de S. Jean-Baptiſte? Non: tous ceux qui y ont ſéjourné l'ont vu. Cette fameuſe Relique eſt conſervée avec une vénération & un ſoin religieux dans la Cathédrale: il y a plus de cinq cens ans qu'elle y a été apportée de Conſtantinople par un nommé de Sarton qui s'eſt immortaliſé par cette action. Je ne dois pas oublier de vous dire que l'Egliſe m'a paru belle: il y a en l'honneur de la Vierge, à qui elle eſt dédiée, pluſieurs morceaux de ſculpture qui font honneur à l'artiſte qui les a finis. On affecte d'en louer beaucoup les peintures: elles ſont pompeuſes;

& dans le nombre il y en a quelques-unes, ou plutôt (vous dirai-je librement ce que j'en pense ? Oui je le ferai toujours) il y a des portions de quelques-unes qui méritent assez ces éloges ; mais le reste, ainsi que les sculptures, n'a pas beaucoup de mérite pour un homme, qui, comme moi, s'attendoit à de plus belles choses, qui n'est pas venu dans le dessein d'admirer tout ce qui est nouveau pour moi, & enfin qui conserve une admiration raisonnée pour les peintures de cette partie du monde que notre patrie nous offre, admiration que j'ai conçue en voyant Wilton & en étudiant Houghton. Il falloit plus que je n'en voyois pour remplir en quelque sorte mon attente & satisfaire ma curiosité.

Quoique je ne fasse pas autant de cas des ornemens de la Cathédrale d'Amiens, que bien des voyageurs, qui croyent que leur tems ne sera, ou ce qui revient au même pour eux, ne paroîtra pas mal employé, pourvû qu'ils puissent surprendre

les autres par des récits de choſes dont eux-mêmes n'ont pas été étonnés, je vous avoue que j'ai une grande idée de cet édifice. Peut-être qu'en effet je compenſe par le témoignage que je rends à ce bâtiment mon peu d'égards pour les ornemens qu'il contient. Vous ne m'accuſerez ſurement pas d'une prévention aveugle, en me voyant rejetter les relations fabuleuſes qui donnent à un Anglois l'honneur d'en avoir été l'architecte. Je le regarde comme le plus beau bâtiment gothique que j'aye vû; c'eſt inconteſtablement un François, nommé Luſarche qui l'a commencé; deux autres François, nommés Cormaut freres, y ont mis la derniere main.

Il n'eſt pas difficile de ſentir ce qui a fait croire que nos compatriotes ont conduit cet édifice, & comment cette opinion s'eſt accréditée de plus en plus. Les bas reliefs ſur le portail repréſentent des traits d'hiſtoire arrivés pendant la vie d'Edouard le Confeſſeur. On ne s'attend pas qu'un voyageur moder-

ne aille pénétrer plus loin : la conséquence s'apperçoit aisément. Mais pour peu qu'on y fasse attention, on apperçoit sans peine que ces bas reliefs ne sont pas de même date que l'édifice ; ils sont assurément beaucoup plus modernes ; & à parler franchement, quoiqu'ils viennent indubitablement d'une main Angloise, & qu'ils ne soient pas sans quelque mérite, je ne trouve pas qu'ils égalent le reste, à beaucoup près.

Vous sçavez que nos compatriotes ont été long tems maîtres de cette partie de la France ; ce fut dans cette Eglise même qu'Edouard III fit solemnellement foi & hommage à Philippe de Calais, pour les Domaines héréditaires qu'il possédoit en France, acte qui ne fut pas volontaire, & qui dans la suite eut les conséquences les plus fatales. Ce bas relief n'est pas la seule chose que les ouvriers Anglois ayent ajouté à cet édifice ; un homme un peu judicieux peut aisément reconnoître le reste. Au reste ces

morceaux, travaillés avec des peines infatigables, ne font pas ce qui attire l'admiration des voyageurs.

La franchise de ma décision fut du goût de quelques François qui m'avoient fait l'honneur de m'accompagner ; je crois réellement qu'ils en furent d'autant plus contens, que j'avois moins vanté la Relique précieuse, qu'ils préféreroient, par préjugé de religion, à l'édifice entier & à tous ses ornemens véritables. On me parla beaucoup des effets qu'elle a opérés : on s'emporta même avec un zéle amer contre les prétentions des Religieuses de sainte Claire à Rome ; & on me renvoya au pieux & sçavant du Cange, qui a écrit un traité, expressément pour prouver, contre leurs prétendues attestations, que ce chef est la véritable tête du Martyr : je me suis prêté à leurs instances ; j'ai pesé les raisons de part & d'autre : j'en dirois trop, si je me vantois de les avoir lus ; mais j'en ai vû suffisamment. Nous avons un vieux dicton, au moyen duquel on

ſe tire d'affaires dans certaines diſputes, au lieu qu'en prenant parti on n'auroit jamais pu en venir à bout. C'eſt ce qui m'arriva dans cette diſpute. La queſtion entre les parties eſt de ſçavoir lequel des deux chefs de S. Jean-Baptiſte eſt le véritable, celui qui eſt à Amiens ou celui que l'on conſerve à Rome ? Puiſque l'hiſtoire ne dit pas que ce Martyr en ait eu deux, il faut de néceſſité qu'il y en ait une fauſſe. Après avoir lu ſans prévention les raiſons de part & d'autre, le réſultat pourroit être que ni l'une ni l'autre n'eſt la vraye.

Une autre circonſtance qui donne une eſpéce de vénération pour Amiens, c'eſt ſon ancienneté ; quoique ce reſpect perd beaucoup, à cauſe des raiſons qui l'ont fait honorer depuis. La place où eſt aujourd'hui ſitué Amiens, eſt exactement la même qu'occupoit la capitale des *Ambiani*, dont il eſt parlé dans les Hiſtoriens Romains. Céſar & Ptolemée s'accordent à placer l'Amiens de leur tems dans la Gau-

le Belgique ; c'étoit là qu'exiſtoit une des grandes manufactures de ces armes qui ont ſervi à conquérir le monde. Qu'en reſte-t-il maintenant ? J'ai une véritable ſatisfaction à traverſer des campagnes où je puis m'aſſurer que les pieds du grand Céſar, réduit en pouſſiere depuis ſi long-tems, ont autrefois imprimé leurs traces ; mais je ſuis peut-être le ſeul ici qu'un pareil ſouvenir affecte. Ma main ſe laſſe, & quand je penſe à tout ce que j'ai écrit, je ſouhaite de ne pas vous avoir ennuyé. Ne me reprochez pas que ma Lettre eſt une rapſodie, Amiens en eſt une auſſi : ſi j'avois cru devoir être auſſi long, j'aurois, comme dit un auteur célébre, pris aſſez de tems pour rendre ma lettre plus courte.

LETTRE IV.

VOus croyez peut-être, auſſi bien que moi, avoir des preuves ſuffiſantes pour décider que De-

nis l'Areopagite n'a jamais mis le pied en France : on l'appelle pourtant l'Apôtre des Gaules, & c'eſt lui qui a donné le nom à une petite ville près de Paris, où je ſuis obligé de m'arrêter. Je ne comptois pas en y arrivant, trouver rien qui méritât mon attention ni la vôtre; mais on ne doit pas toujours juger ſur les apparences. J'ai vû ici tant de choſes dignes d'admiration, que je commence à avoir une meilleure idée de mon voyage. J'étois tenté de me regarder comme une eſpéce de Don Quichotte, cherchant les aventures, & marchant ſur les traces de ceux, qui faute de rencontrer des géans ſur leur route, avoient été réduits à ſuivre l'exemple de ce bon Chevalier, & à s'en former de tous les moulins à vent qu'ils voyoient. Mais je trouve ici quantité de choſes qui m'ont fait changer de ſentiment. Quand on eſt de bonne humeur, on trouve un certain caractère de beauté juſque dans les objets qu'on avoit négligés, comme peu dignes d'être

remarqués. Je me rappelle maintenant qu'en passant à Chantilly, j'ai vû un Palais, ou pour mieux dire un beau Château, qui appartient au chef de la maison de Condé : les jardins en sont vastes, très-élégans & les piéces d'eau très-magnifiques. Il y a sur la grande terrasse une statue équestre du Connêtable Anne de Montmorency; mais elle n'est pas excellente. Je me rappelle encore qu'à Ecouen j'ai vû les ruines d'un Palais qui a peut-être plus de vingt siécles d'antiquité, & qui m'a inspiré en passant une espéce de vénération. Peut-être les aurois-je passés sous silence, si je n'avois eu à vous entretenir de choses que je sçais propres à vous plaire & à vous amuser, & qui m'ont instruit moi-même.

Je vous ai parlé avec une sorte de ravissement de la Cathédrale d'Amiens. Ce n'est pas le seul édifice gothique, dont cette partie de la France peut se faire honneur. L'Eglise de l'Abbaye de S. Denis est un bâtiment noble & très-beau dans

dans ce genre : elle eſt grande, bien finie & tout à la fois ſolide & délicate. Il y a peut-être plus d'ouvrages dans quelques-unes des autres ; mais je ne m'attends à trouver dans aucune autant de délicateſſe. Les ſoixante pilliers qui ſoutiennent l'édifice méritent de grands éloges : les portes, les colonnes du grand autel & quelques autres ornemens ſont de cuivre, chargés de travail & très-bien exécutés. Les tréſors qu'elle contient ſont immenſes ; & pour un homme de mon goût, les raretés qui s'y trouvent, méritent encore plus d'attention. On voit au-deſſus de la porte du chœur une croix fort grande, d'or maſſif, enrichie de diamans & autres pierreries. Il y a ſur le maître Autel quelques bas reliefs en or, garnis de diamans, auſſi bien qu'un autre crucifix de ſix pieds de haut, placé au-deſſus de la table. Seriez-vous frappé de ces richeſſes ? beaucoup de gens le ſont : pour moi je penſe différemment : les choſes peuvent être fort riches ſans être élégantes. Si la

valeur intrinféque pouvoit paffer pour élégance ou mériter la curiofité, Saint Denis auroit à l'un & à l'autre des prétentions, que rien de tout ce que j'ai encore vû ne pourroit lui difputer. Ce que je viens de nommer n'eft rien ; on y voit fix grandes armoires qui contiennent les tréfors de ce lieu. Les ornemens des Rois de France font du nombre. On y voit la couronne d'or de Charlemagne, enrichie de diamans : c'eft celle que portent les Rois de France le jour de leur couronnement : fon fceptre, fon épée & fes éperons font enrichis de même ; & l'on y conferve un volume des Epitres & Evangiles, dont la couverture eft plutôt chargée qu'enrichie de pierres prétieufes.

Je ne comprends point différentes reliques de Saints dans le nombre de ces richeffes ineftimables ; j'y ai vû les échecs d'ivoire de l'Empereur Charlemagne, le cor de chaffe de fon neveu Roland & l'épée de Jeanne d'Arc ; mais j'ai pleuré de douleur en lifant fur la

lame d'un autre de ces inſtrumens deſtructeurs, le nom de Talbot : il fut trouvé près de Châtillon ſur la place même où l'on prétend que cet illuſtre Breton a péri.

Mais les trésors ne ſe bornent pas là. Entre les médailles, j'en ai vû pluſieurs qui ne ſe trouvent pas dans les premiers cabinets d'Angleterre & d'Italie. Je n'ai pu m'empêcher de rire d'un fauteuil de cuivre doré, qui eſt au haut d'une des armoires, & qu'on nous donna pour le trône du grand Dagobert ; mais ſi vous euſſiez été ici, nous euſſions éprouvé bien d'autres mouvemens à la vûe du Ganiméde dans les ſerres d'un aigle, qui décore le haut de ſon ſceptre. Le travail en eſt excellent ; les attitudes de tous les deux extrêmement juſtes & expreſſives ; une Bacchanale en bas relief décuple au moins la valeur d'une coupe très-belle d'agathe d'une ſeule piéce ; & l'on voit au col du chef de S. Benoît une pierre gravée en relief qui repréſente la tête de Protée. Vous admireriez, vous ſeriez

enchanté de ces beautés ; mais tout cela n'eſt rien auprès d'un autre bijou ; oui, en vérité, preſque tout ce que j'ai vû, n'eſt que bagatelle en comparaiſon : c'eſt une pierre gravée en creux. O ciel ! comment les anciens ont-ils pu arriver à un ſi haut point de perfection ! avoient-ils, pour travailler ces ouvrages, des inſtrumens qui nous ſoient inconnus ? Cela peut être ; mais qui leur a donné des mains & des yeux pour exécuter ce que nos organes ſuffiſent à peine pour admirer ? On nous dit que l'invention des loupes eſt de nouvelle date. Comment cela peut-il être ? Par quel magie inexplicable les anciens ont-ils pû ſans ces ſecours achever des morceaux, dont nous ne pouvons appercevoir le travail qu'à l'aide de ces inſtrumens qui groſſiſſent les objets. Mais je m'écarte inſenſiblement de mon ſujet. La figure repréſente Julie, fille de Titus & maîtreſſe de Domitien. La pierre eſt un Beryle très-fin, ovale, d'un pouce & demi de longueur, par-

fait & ſans le moindre défaut : elle eſt tranſparente & même ſans la gravure ce ſeroit un morceau rare & de grand prix. L'habillement de la tête a quelque choſe d'extrêmement ſingulier, qui pour un œil moderne paroîtra ridicule. La chevelure s'éléve par devant en petites boucles juſqu'à une grande hauteur. C'eſt le *Corymbium* de Petrone ; elle ſurpaſſe de pluſieurs étages toutes les *têtes de mouton* d'invention moderne. Ce qu'il y a de ſingulier dans cette pierre, c'eſt que Euhadus, qui en eſt l'auteur y a gravé ſon nom. Quoiqu'il ſoit évidemment un des premiers & des plus habiles artiſtes dans ce genre, on ne rencontre nulle part ſon nom. On ne le connoît que ſur cette pierre précieuſe & ſur un monument conſervé dans les jardins des Franciſcains, où il eſt dit que c'étoit un affranchi d'Auguſte. La vûe de ſon nom ſur cette pierre, m'a rappellé dans la mémoire celui que j'avois lû ſur ce monument ; vraiſemblablement c'eſt la même perſon-

ne. Il y a très-long-tems que le cloître de S. Denis est le lieu où l'on dépose les corps des Rois de France. Ils y ont tous des tombeaux; on a prodigué la dépense dans plusieurs; mais les meilleurs sont fort peu de chose pour la qualité du travail. Le monument de Louis XII est celui qui fait le plus grand effet: j'apprends qu'on le regarde ici comme le plus beau morceau de sculpture moderne: il est de marbre blanc, & fort grand, sans magnificence, chargé de travail sans être élégant, du moins à mon avis; les bas reliefs représentent ses victoires. Poncia de Florence en a été le sculpteur, & ce morceau lui a fait beaucoup d'honneur, qu'il n'a peut-être pas mérité. Bien des gens se laissent captiver par le premier coup d'œil. Aussi voit-on plus de gens affectés dans l'Eglise de Westminster de ce monceau de marbre mal travaillé, qu'on a élevé à la mémoire d'un des Newcastle, que des chefs-d'œuvre de l'art les plus parfaits

qu'on voit dans cet endroit, & dont on peut dire, sans exagérer en faveur de l'Angleterre, qu'aucun n'est inférieur à ceux de S. Denis.

Après celui de Louis XII, les plus dignes d'attention sont ceux de Charles VII, de François I, & de Henri II. On discerne aisément que les Sculpteurs ont voulu imiter la maniere d'Italie; mais c'est une imitation servile, qui ne fait que rendre ces ouvrages moins estimables, par la comparaison qu'on en fait avec les modéles qu'ils ont tâché de copier.

Il est assez singulier que parmi cette multitude de têtes couronnées, on ait fait l'honneur à deux personnes d'un rang bien inférieur de les y déposer, je veux dire, le fameux Du Guesclin, & M. de Turenne, qui mérite peut-être encore plus la réputation qu'il s'est acquise. Nous sçavons que le Maréchal est parvenu à un point d'excellence, qui méritoit bien cette distinction; il avoit par devers lui des actions qu'aucuns honneurs ne pou-

voient assez récompenser; quant aux exploits du premier de ces héros, il y a apparence qu'ils sont en partie fabuleux. Ce n'est pas que je sois prévenu contre le bras qui a chassé les Anglois de la Normandie; mais tout ce qu'on en raconte sent beaucoup le Roman; les écrivains qui veulent être crus, ne devroient pas en dire tant. M. de Turenne y est déposé comme il convient à un véritable Héros. Son tombeau est placé dans une chapelle faite exprès. La statue du Maréchal est couchée dans toute sa longueur, décorée de trophées & de toutes les marques du triomphe, travaillées en relief.

Je n'ai pu me défendre d'un certain sentiment de vénération, en voyant la statue du grand Dagobert, à main gauche en entrant dans l'Abbaye. Il est représenté assis, revêtu du manteau royal, attaché sur l'épaule droite à la maniere des Romains : cette statue a un grand air de dignité; peut-être que son ancienneté ne contribue pas

peu à ce ſentiment; mais il eſt sûr que je n'ai jamais été ſi affecté des plus belles ſtatues antiques, que de l'air de celle-ci, malgré la différence qui régne dans le travail.

C'eſt dans cette Egliſe, à ce qu'on aſſure, qu'Henri IV fit abjuration du Calviniſme, entre les mains de l'Archevêque de Bourges; il eſt étonnant qu'on n'ait pas conſacré cet événement mémorable par quelque morceau de ſculpture pour en perpétuer le ſouvenir.

LETTRE V.

JE ſuis inquiet en moi-même ſi cette Capitale de la France remplira les grandes idées que j'en ai conçues, tant par le rapport de ceux qui l'ont vûe, que par les détails qu'on nous en a donnés par écrit. Quelques heures après mon arrivée à Paris, je brulois déja d'en voir les curioſités; & je ſuis tombé, je ne ſçais comment, ſur un objet qui m'a donné beaucoup de

fatisfaction, quoique je ne me ressouvienne pas d'en avoir jamais entendu parler. Je voulois aller dans le quartier de saint Germain ; celui qui me conduisoit me montra, en passant, l'hôtel de Cluni, maison appartenante à l'Ordre de Cluni, bâtie à peu près du tems de Louis XIII. Mon œil fut frappé à l'endroit qu'il m'avoit montré, par les restes d'un édifice vénérable. Toutes les fois que je rencontre pareille chose, mille pensées se présentent en foule à mon esprit. Je ne m'étois pas attendu de trouver ici de ces vestiges : mon conducteur que je questionnai, me répondit froidement que c'étoit un vieux bâtiment, le Palais des Thermes. Il ne put m'en dire davantage, & ses regards m'annoncerent qu'il me trouvoit singulier de croire que cela valût la peine d'être remarqué.

Je suis choqué que dans un quartier si célébre, que l'on a consacré à l'étude des sciences & des arts polis, on ait si peu d'égards pour ce morceau prétieux d'antiquité,

& qu'il soit si indignement employé aux plus vils usages. * J'entrai dans un appartement vaste, la seule piéce encore existante d'un édifice, qui, à en juger par cet échantillon, devoit être très-grand & très-magnifique. La chambre est exhaussée & spacieuse, & on est frappé en y entrant de cette admiration respectueuse, qu'il est naturel de sentir quand on entre dans quelque Temple gothique. L'architecture en est pourtant d'un goût bien différent. Au lieu de cette profusion d'ornemens mal placés, qui regne dans tous ces édifices, on ne voit dans celui-ci qu'une simplicité toute unie qui le caractérise pour un édifice romain. Les murs en sont épais, fort élevés & remplis de niches. Le plafond qui est haut, est d'une simplicité noble & auguste; c'est une arcade construite à la

* Le Palais des Thermes ou les Bains de Julien l'Apostat, sont dans la rue de la Harpe, & servent maintenant d'étable pour mettre des chevaux dans une hôtellerie appellée *la Croix de fer.*

maniere des Romains; elle forme une portion de cercle parfait, qui quoique d'un diametre fort grand, n'a pour la ſoutenir ni pilliers ni rien autre choſe que les murailles. Quand on y porte la vûe, on ſeroit tenté de croire qu'elle va tomber; mais quoiqu'elle porte encore une augmentation de fardeau, par les terres qu'on y a tranſportées & qui forment une eſpéce de jardin en terraſſe pour l'hôtel de Cluni qui en eſt voiſin, il y a tant de ſiécles que cette voûte ſubſiſte en cet état, qu'il n'y a pas lieu de craindre cet accident. Les murailles ſont bâties en partie de briques & en partie d'une eſpéce de plâtre particulier & fort dur. La brique eſt vraiment romaine; on la reconnoît à ſes dimenſions, auſſibien qu'à la couleur & à la conſiſtence: le plâtre eſt beaucoup plus dur: il reſſemble beaucoup à celui qu'on voit actuellement dans quelques cantons d'Italie & qui eſt fait avec la poudre de Pouzole (*Pulvis Puteolanus*) des anciens. On ſe ſert

de cette compofition pour les digues qu'on fabrique dans la mer; & nous avons le fecret de le rendre auffi dur que le marbre & auffi durable.

Il n'eft pas difficile de fixer l'époque de la conftruction de cet édifice. Paris eft une Ville dont on connoît les différens progrès par des mémoires authentiques, & comment, de fort peu de chofe qu'il étoit dans fon origine, il eft parvenu à la magnificence que nous lui voyons. Si l'on peut déterminer les dates de tous fes édifices, on peut auffi acquérir des lumieres sûres au fujet de ce fameux antique fi négligé. Dès les premiers tems, dont les hiftoires font mention, Paris exiftoit; mais c'étoit une place de peu d'importance, avant qu'il eût été réduit par les Romains & même beaucoup plus tard. On ne voit point que du tems des Celtes, il ait eu aucune prérogative de plus que les autres villes de la Gaule, qui étoient Capitales chacune de leurs Provinces refpectives. Céfar

dit dans ſes Commentaires, qu'après la défaite de Cavuſtogenes, il transfera dans cette petite ville l'aſſemblée des Etats, qu'on avoit coutume de tenir auparavant à Chartres. Il paroît que ç'a été le premier pas vers l'aggrandiſſement de Paris, qui eſt à préſent ſi étendu & ſi magnifique. Céſar prit cette ville en affection; mais ceux qui lui ſuccederent quelque tems après dans le Gouvernement des Gaules, eurent moins de goût pour elle: car leurs propres hiſtoires fixent la réſidence des Préteurs & par conſéquent le lieu où ſe raſſembloient les grands, non dans la Gaule Chevelue, & dans la diviſion Celtique, dont Paris faiſoit partie, mais dans la Gaule *Braccata* ou Narbonnoiſe; & nous ſçavons que c'étoit à Lyon & à Vienne: enfin il ſe paſſa un tems conſidérable avant qu'on donnât à Paris la même préference qu'elle avoit du tems de cet Empereur.

Paris, quoique pendant un tems moins conſidéré, recouvra enſuite

ſa premiere réputation. Julien, qu'on n'avoit pas encore qualifié du titre d'Apoſtat, étant Viceroi de la Gaule ſous l'empire de Conſtance, prit cette ville en amitié. Nous voyons que dans ſes ouvrages il l'appelle ſa chere & bien aimée *Lutece*; il en parle avec de grands éloges en beaucoup d'endroits; il eſt évident qu'il y faiſoit preſque entierement ſa réſidence. Il y bâtit un Palais qui eſt ce Palais des Thermes, où non-ſeulement lui, mais encore pluſieurs Monarques de la race Merovingienne firent leur ſéjour.

Les reſtes du Palais des Thermes ſe réduiſent à fort peu de choſes; je vous ai déja dit en quoi ils conſiſtent; mais ce monument inconteſtable ſuffit pour nous montrer combien doit avoir été auguſte l'édifice dont il n'étoit qu'une partie. Dans un tems où on avoit plus de goût qu'à préſent pour les antiquités, on a formé bien des conjectures ſur l'uſage auquel étoit deſtiné ce fragment de l'édifice de Ju-

lien. La plupart de ceux qui l'ont examiné, & même tous, à ce qu'on m'a assuré, ont prétendu que c'étoit un temple, & que les niches des murailles étoient destinées pour autant d'autels. Pour moi, toute la structure me fait croire que c'étoit plutôt une salle de bains, d'autant plus que les Romains étoient jaloux de ces sortes de commodités; sans compter que son ancien nom, *Palatium Thermarum*, l'annonce d'une maniere à pouvoir difficilement s'y refuser : j'ai pris la peine de suivre les traces, obscures à la vérité, de quelques autres bâtimens à peu près du même tems, qui me confirment dans cette opinion. Je les ai suivis jusqu'à la fontaine d'Arcueil, à trois milles de Paris, où j'ai trouvé les restes de certaines arcades qui, lorsqu'elles étoient entieres, servoient, à coup sûr, à y conduire l'eau. Elles sont de même construction & de même matiere que la salle qui est le seul reste du Palais, & ont été bâties évidemment dans le même siécle. Les Ro-

mains épargnoient-ils quelque chose pour leurs commodités ou leurs plaisirs ? Leur magnificence dans des tems si reculés n'a-t-elle pas étonné tous ceux qui ont vécu depuis ? Combien leur ostentation & leur extravagance n'ont-elles pas laissé de monumens de leurs conquêtes & de leur grandeur dans tout cet Univers qu'ils ont subjugué ? Quand je considere d'où ce peuple a tiré son origine, combien il s'est soutenu long-tems dans le plus haut dégré de puissance & de gloire, & en quel état il a été réduit ensuite ; quelles bornes peut-on mettre à l'imagination, & que ne peut-on pas supposer de la position future des autres Etats? Quelle est la Principauté si petite, qui ne puisse un jour, aidée des entreprises de quelque Prince ambitieux, aspirer à la conquête de tout le monde?

LETTRE VI.

J'Ai eu occaſion de vous parler de l'ancien état de Paris, & des premiers pas qu'il fit pour arriver à cette grandeur qui porte ſur-tout ſes habitans à le regarder comme la plus grande ville du monde : continuerai-je cet examen, & le ſuivrai-je encore dans quelques autres périodes ? Nous ne ſommes guères informés de ſes autres augmentations pendant un eſpace conſidérable de tems. Le grand Clovis l'enrichit & l'aggrandit beaucoup : il y fit conſtruire un Palais au ſud-oueſt de la riviere, & tout auprès du Couvent de ſainte Genévieve, qu'il avoit fondé depuis peu : mais le Palais de Julien fut encore long-tems après la réſidence de ſes ſucceſſeurs. Childebert ayant ſuccédé à Clovis ſon pere dans cette partie de ſes Etats, bâtit du même côté de la riviere l'Abbaye de S. Germain, ſur les ruines d'un temple conſacré à la Déeſſe

Iſis. Ces premiers bâtimens n'étoient pas d'un grand goût d'architecture, ni proportionnés aux intentions de ceux qui les faiſoient conſtruire. La France devint bientôt après le théâtre de la guerre & du carnage. Les Normands y pouſſerent leurs invaſions avec ſuccès dans le neuviéme ſiécle; & il ne leur fut pas difficile de forcer les Rois de France à abandonner ces habitations qui n'étoient pas fortifiées. Les mêmes bras qui les avoient fait retirer dans la ville, raſerent les édifices qu'ils venoient de quitter; ils n'épargnerent que ceux dont ils pouvoient tirer quelque avantage pour en combattre les vrais propriétaires. Il n'y eut pas même juſqu'à ceux qui couvroient & favoriſoient leurs attaques contre la ville, qu'ils dépouillerent de tous ornemens; & ils n'y laiſſerent que les murailles dont ils pouvoient ſe ſervir.

C'eſt un avantage d'avoir été malheureux: vous qui connoiſſez l'hiſtoire de ces tems infortunés, il n'eſt pas néceſſaire de vous rap-

peller que ces uſurpateurs avoient pour eux le nombre, la diſcipline & la néceſſité, qui eſt la plus grande ſource de la barbarie & d'une valeur brutale. Il faut que le loup périſſe de faim, s'il ne ſe force un paſſage dans la bergerie. Les François étoient mal pourvus de ſoldats; le peu qu'ils en avoient, étoient mal diſciplinés; accoutumés au luxe, ils ſuccomberent ſous le poids des fatigues de la guerre. Ce qui les ſauva, ce fut d'avoir été vaincus : la ſituation de la ville dans l'iſle de la Seine, fut un des principaux moyens de leur ſûreté; ils en étoient redevables à la nature; mais ce n'auroit pas été aſſez : Céſar avoit conquis Paris, & comme s'il eût eu deſſein d'y borner l'honneur de ſes victoires, en empêchant que perſonne à l'avenir ne pût marcher ſur ſes traces, il fit ce qu'il avoit coutume par-tout, plus ou moins, je veux dire qu'il rendit ce qu'il trouva de Paris imprenable. Bien des ſiécles après, la muraille que Céſar fit élever autour de la ville conquiſe, ſervit à empêcher la con-

quête des Normands. J'ai découvert les restes de cette ancienne fortification : d'autres avant moi les avoient cherchés en vain ; on ne trouve que de la confusion dans ce qu'ils en écrivent ; les uns en disent trop, d'autres pas assez. Pour moi je serai tout à la fois équitable & sincere. J'ai trouvé des traces évidentes de la vieille muraille, flanquée de ses tours quarrées, & que les effets du tems, depuis tant de siécles, n'ont rendu que plus fermes. Elle fait partie de la prison qu'on nomme le vieux Châtelet. C'étoit à cet endroit même & défendus par ces restes d'une précédente victoire, que les François sous le régne de Charles le Simple forcerent ces usurpateurs a lever le siége le plus opiniâtre & le plus sanglant que Paris ait jamais souffert. Je me figure l'étonnement singulier où vous êtes de me voir assurer que le vieux Châtelet montre les seuls restes qui subsistent encore de cette muraille, dont les Romains environnerent autrefois Pa-

ris. Imaginez-vous entendre dire ; avec les véritales ſentimens d'un lecteur ſincere, qui croit de bonne foi ce que l'auteur ne penſe pas : qu'eſt-ce donc que les reſtes de cette vaſte fortification qu'on voit dans le quartier de l'Univerſité auprès de Saint Victor ; qu'eſt-ce donc que le grand Boulevard de S. Antoine & de la porte S. Martin ? Je vais vous le dire. Un examen exact m'a appris qu'ils n'ont aucun des caractères d'ouvrages Romains. Les murailles annoncent l'époque de leur conſtruction, & cette conſtruction en fait rejaillir la gloire ſur des gens que vous n'en ſoupçonneriez jamais ; ſur les Anglois. C'eſt évidemment l'ouvrage de Philippe Auguſte, ou du moins du Roi Jean & de Charles le Sage, qui eurent plus de peine à arrêter le cours de la valeur Bretonne, que leurs ancêtres n'en avoient eue à contenir la fureur des Normands. Les moyens dont on ſe ſert pour faire la guerre, ſont auſſi difficiles à imaginer que ſes diverſes opérations ; & les plus nobles

ſont toujours les moins aiſés à déconcerter. La paix faite avec les Normands inſpira à Robert, qui monta enſuite ſur le trône, de renouveller l'ancien goût d'orner & d'aggrandir la ville. Ce fut ſous ſon régne que les Abbayes de Ste Geneviéve & de S. Germain furent rétablies, & miſes dans le même état qu'elles ſont aujourd'hui, à quelque choſe près. La ſuperſtition trouve ſi aiſément accès dans l'eſprit du peuple, que, ſous le même régne, les Moines ſe croyant trop à l'étroit, & trouvant à leur bienſéance le terrein du Château de Nauvert, publierent qu'il étoit fréquenté par les diables. Ils donnerent à la rue voiſine le titre de rue d'enfer; & la ſuperſtition renverſa par terre les pierres de ce Château vénérable un peu plus vîte & plus aiſément que la muſique n'avoit raſſemblé & arrangé celles des murs de Thébes. Louis VI ajouta S. Victor à ces augmentations de la ville : mais c'eſt à un Roi d'un caractère bien différent, que

cette ville, maintenant si vaste, est redevable de ses premiers aggrandissemens de l'autre côté de la riviere. Je ne sçais ce que vous en pensez, mais je n'ai jamais lû l'histoire de Philippe Auguste sans ressentir cette vénération qu'inspire le caractère de ceux qui ont été plus que grands, & qui en même tems ont été bons. Quand je me rappelle ses exploits de guerre contre des ennemis supérieurs par le nombre & mieux disciplinés, contre des soldats, tout à la fois fiers de leurs succès, & sans autre ressource que de vaincre, il y a peu de ces héros, dont l'histoire nous a transmis les actions avec tant d'éloges sur qui je ne lui accorde la préférence; quand je considere ses honneurs plus tranquilles, que je le vois au milieu d'une paix à peine signée, se déclarer le pere de l'industrie & le patron des arts, méditer des augmentations, & ajouter de nouveaux ornemens à sa Capitale: la plupart des Princes célébres de l'antiquité me paroissent bien inférieurs, & c'est

peu

peu de dire qu'il eſt le plus grand Monarque que la France ait produit. Cependant tel eſt l'aveuglement des hommes : on ſe ſouvient à peine du nom de ce ſecond Marc-Aurele.

Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que ce fut ſous ſon régne & par ſes encouragemens que l'architecture gothique parvint au plus haut point de perfection en France. Nous en voyons des témoignages ſans nombre dans les Egliſes de ce goût, qui furent conſtruites de ſon tems dans les différentes provinces du Royaume. La partie de Notre-Dame, Cathédrale de Paris, qui fut achevée par ſes ſoins, ſuffiroit ſeule pour démontrer que jamais ce goût n'a excellé davantage dans aucun ſiécle.

Les deſcendans de Philippe hériterent de ſes inclinations avec ſa Couronne : ils continuerent à étendre Paris de plus en plus juſqu'à ce que les croiſades épuiſant leurs finances, ne leur permirent pas de faire de nouvelles augmentations :

ensuite les guerres s'étant allumées entre la France & l'Angleterre, il ne leur fut pas possible de trouver assez d'argent ni d'ouvriers, pour exécuter plusieurs plans magnifiques qu'on leur avoit fournis.

Pour continuer notre examen de la maniere dont Paris s'augmenta par la suite avant d'arriver à la grandeur & à la magnificence où il est actuellement, il faut avouer que le goût de bâtir se perdit après la mort de Philippe le Bel, & ne se renouvella que long-tems après : on ne le vit renaître avec quelque éclat que sous le regne de Charles VI. Tandis que ce Prince étoit sur le trône, la France jouit d'un petit intervalle de repos par la paix de Bretigny, qui fut conclue entre Edouard III Roi d'Angleterre, & le Roi Jean son frere prisonnier en Angleterre. Il profita de cet intervalle pour agrandir sa capitale ; & ce période de tems vit élever les deux Palais magnifiques des Tournelles & de Saint-Paul, dont le terrein est maintenant occupé en partie par la Place Royale.

Ce Monarque en effet travailla beaucoup à augmenter la magnificence de Paris. Il fit élargir les rues, & construire nombre de bâtimens superbes ; mais après cela on ne fit plus rien jusqu'au regne de François I. Le tour d'esprit de ce Monarque qui le portoit à l'amour des bâtimens, fit espérer qu'on verroit sous son regne les plus grandes choses en ce genre ; & cette attente ne fut pas vaine. François joignoit la libéralité à l'envie d'illustrer sa ville capitale ; & son goût pour l'architecture l'emportoit sur celui de tous ses prédécesseurs. Paris ne fut pas la seule ville qui fut agrandie de son tems ; il éleva dans plusieurs provinces de son Royaume des bâtimens superbes, & d'autres monumens de sa magnificence & de sa splendeur. Ce Prince ne se vit pas plutôt sorti de la captivité où il avoit gémi en Espagne, qu'il jetta le plan de Chambord, de Fontainebleau & d'autres Palais, qu'il eut la satisfaction de voir finir avant sa mort. Ce fut lui qui entreprit le grand ouvrage d'é-

largir les rues de Paris, qui auparavant étoient trop étroites ; cette tâche étoit assurément très-difficile : cependant peu à peu il la remplit en grande partie. Philippe Auguste avoit construit un Louvre dans le goût gothique : François le fit démolir, & en construisit dans la même place un autre à la maniere des Italiens, qui jusqu'alors avoit été entierement inconnue aux François.

C'est principalement à la maison de Medicis que les arts & les sciences sont redevables de leur rétablissement en France. A proportion que le goût général s'épura dans ce Royaume, les Rois de la branche des Valois se dégouterent des édifices que leurs prédécesseurs avoient fait bâtir dans des tems moins éclairés. L'exemple que François I leur avoit donné en faisant abattre le vieux Louvre & l'hôtel de Saint Paul, étoit trop judicieux pour n'être pas suivi. Le reste des bâtimens gothiques fut renversé jusqu'aux fondemens; & comme si Paris eût dû s'élever alors au-dessus de sa précé-

dente grandeur, un accident qui survint facilita une entreprise, qui sans cela eût été presque impraticable, quoique fort desirée. Charles IX avoit jetté les yeux sur le Château des Tournelles; il avoit souhaité de le démolir, pour avoir le prétexte d'y suppléer, en faisant bâtir les Tuileries. Ce fut dans cette circonstance singuliere, que Henri II fut tué par le Comte de Montgommery dans un tournois qui se donna dans cet endroit. Catherine de Medicis profita de l'occasion, & pria son fils de détruire ce Château, afin de n'avoir rien devant les yeux qui put lui rappeller un événement si tragique. Dans la disposition où étoit le Prince Charles, il lui fut aisé de consentir à ce qu'il désiroit tant lui-même; ainsi ce fatal monument fut détruit. Les Tournelles n'existerent plus, & on employa à faire des rues un terrein où tant de têtes couronnées avoient fait leur résidence. Il augmenta le Louvre que son ayeul avoit rebâti en grande partie, & sa mere ache-

va d'exécuter le plan qu'on avoit formé lors de la démolition des Tournelles, en le joignant aux Tuileries. Philibert de Lorme en fut l'architecte, & cet édifice lui valut le ſurnom honorable du Palladio François.

C'eſt ainſi, mon cher ami, que la ville de Paris, après être ſortie d'une origine peu recommandable, & avoir vu détruire entiérement par les mains de ſes ennemis la plupart des édifices qui avoient fait ſon premier accroiſſement, s'éleva peu à peu, & s'avança par dégrés vers cet état de ſplendeur qui attire aujourd'hui notre admiration. Depuis ce tems on a regardé comme une marque d'amour du Prince pour ſon peuple, l'envie qu'il faiſoit paroître d'embellir & d'augmenter la Capitale; & pluſieurs Rois de ſuite ont ſaiſi avec plaiſir l'occaſion de flatter leur propre vanité par une action, qui en même tems les rendoit plus chers à leurs peuples.

Henri IV ne ſe vit pas plutôt tranquille ſur le trône, qu'il adop-

ta le même plan que ses prédécesseurs. Il acheva le Pont-neuf; & le peuple lui en marqua sa reconnoissance par une statue équestre qu'il y fit élever en son honneur. Ce fut sous ses auspices qu'on édifia la Place Royale près de la porte Saint Antoine, & la Place Dauphine devant le vieux Palais Les applaudissemens qu'il reçut de son peuple pour ces marques de magnificence & de pompe publique, l'engagerent à renfermer le fauxbourg S. Germain dans l'enceinte de Paris, à élargir les quais des deux côtés de la riviere, & à entreprendre beaucoup d'autres ouvrages qui contribuoient à l'utilité & à la magnificence publique.

Les vices des Souverains ne sont pas les seules choses que les Courtisans imitent: qu'ils leurs montrent un meilleur exemple, ils ne manqueront pas de copier leurs vertus. Les favoris d'Henri IV connurent son goût, & en comprirent les raisons. Ils ne tarderent pas à suivre ses traces; par la même action, c'est-

à-dire, en faiſant bâtir des hôtels dans les différens quartiers de cette ville agrandie, ils vinrent à bout en même tems de deux choſes fort difficiles, ſçavoir, de ſe concilier la faveur du Souverain & celle du peuple. Les fauxbourgs, qu'on venoit de renfermer dans l'enceinte de la ville, furent bientôt décorés d'élégans & pompeux édifices, dans un tems où la ville prenoit un air de grandeur qui répondoit à ſon étendue.

Ainſi Paris devint une ville importante & fort vaſte ſous le régne de Henri IV. Ces projets ne furent pas abandonnés ſous ſon ſucceſſeur : le peuple s'accoutuma à ſentir le même zéle & le même reſpect pour cette belle Capitale que pour ſon grand Monarque, & ſe ſoumit avec réſignation à des taxes & des impôts, dès que l'avantage en étoit ſi viſible. Sous ce régne, Marie de Médicis employa des ſommes d'argent qui auroient effrayé le luxe des Romains ; & le Cardinal de Richelieu ſit des dé-

penſes capables d'épuiſer les coffres d'un Empereur d'Orient. Paris regardoit alors d'un œil de pitié toutes les tentatives qu'on avoit faites précédemment pour l'agrandir; c'étoit peu de choſe à ſon goût. On vit élever des édifices, qui en rempliſſant le cœur du peuple d'un noble orgueil, étonnoit les yeux des étrangers. Tout cela n'étoit encore qu'une bagatelle, en comparaiſon de ce qu'on fit enſuite. Quand ce qui flatte l'ambition d'un Prince, rencontre encore les ſuffrages & l'approbation du peuple, trouve-t-il quelque choſe de capable de l'arrêter? Ce qu'il y avoit de grand dans un ſiécle précédent éclipſe ce que l'on fait dans le ſiécle ſuivant, s'il n'en eſt éclipſé lui-même. Tout ce que Philippe Auguſte, François I, Catherine de Médicis & le Cardinal de Richelieu avoient fait pour l'accroiſſement de la Capitale, n'approchoit pas des plans que M. de Colbert fit approuver & adopter par Louis XIV. Ces projets ne ſe bornerent pas uniquement à

la Capitale ; le peuple avoit appris à regarder tout le Royaume comme une grande ville ; & il recevoit avec autant de zéle les projets d'agrandir les autres maiſons de plaiſance d'un Monarque qu'il idolatroit.

Nous avons parcouru l'eſpace de tems où Paris eut les occaſions les plus favorables de parvenir à un point de grandeur qui le faiſoit envier des autres villes. Nous avons vû un tems où ſes Monarques ne portoient pas leurs vues plus loin. Il n'en fut pas de même ſous Louis XIV. La guerre qui fut preſque continuelle ſous ſon regne, couta tant de richeſſes, le priva de tant de bons ouvriers, & détourna tellement ſes vues, qu'on ne put mettre à exécution qu'un très-petit nombre des deſſeins vaſtes de M. Colbert ; & une foule d'accidens qui ſurvinrent, empêcha de donner la préference à ceux qui favoriſoient la ville de Paris en particulier.

Ce fut une excellente politique en Louis XIV, d'étendre les vues

de son peuple, & de lui faire regarder tout son Royaume comme le théâtre de sa gloire : dans le fond du cœur il n'aimoit pas cette ville, qui jusqu'alors avoit attiré toute l'attention de ses Souverains. Louis étoit monté sur le trône encore enfant : Anne d'Autriche sa mere étoit naturellement fiere ; elle se laissoit absolument conduire par un Cardinal, qui avoit les mêmes défauts à un dégré aussi remarquable, & qui de plus étoit étranger.

En effet c'étoit Mazarin qui étoit régent. Le peuple de Paris fut le premier à se plaindre ; il ménaça à plusieurs reprises, & enfin il en vint à une révolte presque complette. Tout le Royaume suivit son exemple. On ne doit pas s'étonner si le Cardinal haïssoit des gens qui le détestoient, & qui déconcertoient ses projets ambitieux. Sa haine pour Paris se communiqua bientôt à la Régente, & de la mere passa au fils. Louis XIV fut élevé avec un éloignement pour sa Capitale, qui lui resta pendant toute sa vie, &

dont il paroît que ſon ſucceſſeur a hérité. Ce qu'on avoit inſinué ſans peine dans l'eſprit de ce jeune Roi, y fut confirmé d'une maniere ineffaçable par la conduite que tinrent les Pariſiens pendant les troubles. Le Prince de Condé ſe mit à la tête des mécontens contre la faction Mazarine (c'eſt ainſi qu'on l'appelloit communément) & livra combat aux troupes du Roi dans le fauxbourg de ſaint Antoine. Alors les Pariſiens affermis dans leurs ſentimens par les ſollicitations preſſantes de Mademoiſelle de Montpenſier Princeſſe du Sang, tirerent le canon ſur les troupes du Roi par ſon conſeil, & ouvrirent leurs portes au Prince qui combattoit contre lui. Le ſoupçon qu'on avoit tâché d'inculquer à Louis XIV, devint pour lui une certitude ; & ces principes reçus dans un âge ſi tendre, par les ſoins qu'on prenoit pour les affermir, s'y enracinerent tellement, qu'il ne fut jamais poſſible de le faire changer d'avis. Cela fut cauſe que dans la ſuite de ſon regne les

projets de M. Colbert ſur la ville de Paris, furent mis de côté, ſous prétexte d'un ſimple delai ; & tous les tréſors que ce Prince put épargner dans le tems de ſes guerres, furent employés avec profuſion à la conſtruction de Verſailles & de Marly.

Paris n'a plus été depuis ce tems l'objet de la magnificence royale : on a dépenſé des ſommes immenſes pour les Palais où ce Prince réſide, & on a eu peu d'égard à l'embelliſſement d'une Ville que le Prince regnant ni ſon prédéceſſeur n'ont jamais honorée de leur préſence par un ſéjour permanent, mais ſeulement quand quelques cérémonies indiſpenſables les y obligent.

LETTRE VII.

VOus direz peut-être que j'ai recherché l'origine des magnificences de Paris, pour faire parade de mes lectures. Vous n'ignorez pas qu'après l'hiſtoire de mon pays, celle de France a toujours été mon

étude favorite. Mon ſujet à la vérité m'a emporté plus loin que je ne l'avois cru d'abord ; mais je penſe que vous me pardonnerez d'être un peu détaillé ſur une matiere, qui pour avoir beaucoup attiré mon attention, n'a pas autant de droit ſur la vôtre. Si je me ſuis étendu ſur la ville même, je ne vous ennuyerai pas ſur les particularités qu'elle renferme : d'autres l'ont fait aſſez ſans moi. Je me ſuis propoſé de vous écrire de tout ce dont je n'ai pas été inſtruit par les autres, parce que vraiſemblablement ces choſes ſeront nouvelles auſſi pour vous ; pour tout le reſte je ne prendrai pas la peine de m'y arrêter, ou du moins vous me permettrez de les paſſer légérement. J'y ai pris beaucoup de plaiſir, moi qui ſuis préſent ; mais je ne compte pas aſſez ſur mes talents, pour croire que la deſcription que je pourrois vous en faire, vous en donnât plus que celle des Ecrivains qui m'ont précédé.

Je ne vous donnerai pas la hauteur ni les autres dimenſions de l'E-

glise de Notre-Dame, qui eſt la Cathédrale : cet édifice vénérable, dont une partie a plus de mille, & le reſte plus de ſix cens ans d'antiquité, fait honneur à la maniere gothique pour ſa force, tandis qu'il en ſoutient très-bien le caractère par ſa beauté. Il faut avouer qu'il regne dans la ſimplicité de l'ancien goût un grand air de nobleſſe ; nous ſommes redevables aux ſuccès des Architectes Italiens, de l'avoir fait revivre heureuſement dans preſque toute l'Europe ; mais auſſi il y a dans ces édifices gothiques quelque choſe qui inſpire le reſpect & la vénération, & qui me paroît convenir encore mieux aux ſolemnités de la Religion. Peut-être n'eſt-ce qu'un préjugé de coutume & d'éducation ; je crois pourtant que c'eſt quelque choſe de plus : en tout cas je me trouve incapable de le ſurmonter. Si nous examinions un grand nombre de nos principes les mieux établis, combien n'en trouverions-nous pas qui n'ont point un fondement plus ſolide? Cette idée ſeule me fait trembler.

On admire le portail de cette Église pour ſa ſculpture ; mais il ne m'affecte pas tant que ſes autres beautés. Les pilliers qui ſoutiennent la voute, au nombre de plus de cent, occupent très-heureuſement la vûe. Il n'y a pas long tems qu'on a découvert par accident, ce qu'on n'avoit fait que ſoupçonner juſqu'à préſent, ſçavoir que cette Cathédrale a été fondée ſur les ruines de quelque Temple Païen. On voulut creuſer un caveau en 1710, pour enterrer les Archevêques, dans un lieu où la terre n'avoit pas encore été ouverte : au grand étonnement des ouvriers & de ceux qui les employoient, on y découvrit un bon nombre de ſculptures antiques. On en conſerve quatre ſous le Chapitre, qui ont donné lieu à quantité de conjectures. Ces ſtatues ſont du marbre le plus fin : elles repréſentent Jupiter, Caſtor & Vulcain ; la quatriéme eſt la repréſentation d'un vœu des *Nautæ Pariſiaci* ; elle eſt élégante, & mériteroit un examen particulier ; peut-être entrerai-je par la ſuite dans ce détail.

Si vous étiez ici, vous donneriez ſans doute la préference à l'Abbaye de Weſtminſter ; elle eſt plus grande à tous égards que Notre-Dame ; mais on trouve dans ſa ſtructure de doubles aîles de chaque côté du corps de cette Egliſe, & dans la forme de ſes fenêtres en roſe une élégance qui me paroît au-deſſus de tout ce que j'ai jamais vu dans le goût gothique.

Les ornemens qu'on y a ajoutés après coup, ſont dignes de l'élégance de l'édifice qui les ſoutient. Le grand Autel, qui eſt l'ouvrage de deux Rois, Louis XIII & Louis XIV, pris en total, eſt ce qu'on peut voir de plus magnifique, pour ne pas dire de plus élégant. Il y a une Vierge aſſiſe au pied de la croix, tenant le corps mort de Jeſus-Chriſt ſur ſes genoux. Pour être d'un ciſeau moderne, ce morceau mérite de grands éloges ; mais, comme vous ſçavez, les antiquités qui ſont en Angleterre, m'ont gâté le goût de bonne heure ; & je n'imagine pas que le voyage d'Italie me guériſſe

de cette maladie. Cependant pour rendre aux auteurs de ces ouvrages la juſtice due à leur ſupériorité, j'avoue que ce groupe a beaucoup de mérite: c'eſt un très-beau bloc de marbre de Carrara. Le viſage de la Vierge a beaucoup de ſoupleſſe : il y a même aſſez de juſteſſe dans la compoſition du tout ; mais je n'y vois pas dans l'une des figures cette hardieſſe d'expreſſion, ni dans l'autre cette attitude noble & aiſée, que nous auroient données des Sculpteurs de deux mille ans. Je ſuis ſingulier dans mes avis ; j'en conviens : le principal mérite que je trouve dans ce groupe, eſt l'expreſſion des muſcles dans le corps de Jeſus-Chriſt : non ſeulement ils ont les proportions juſtes, la ſituation & même les contorſions que doit leur donner l'attitude ; mais ce ſont vraiment les muſcles d'un corps mort ; il ſeroit difficile de s'y tromper, quand tout le reſte de la figure & du groupe ſeroit caché. Aux deux côtés ſont les ſtatues de Louis XIII & Louis XIV, qui offrent leurs couronnes &

leurs ſceptres à ſes pieds: enſuite on voit à droite & à gauche du maître Autel dans le ſanctuaire trois Anges de bronze très-bien dorés, & de grandeur naturelle; ils portent les différens inſtrumens de la paſſion : en général ils ont un grand air de dignité.

En entrant dans l'Egliſe, on me conduiſit d'abord à un ſaint Chriſtophe, qui eſt un préſent d'un Officier de la Cour de Charles VI. Quand on ne m'auroit pas tant exalté cette ſtatue pour me prévenir en ſa faveur, je n'en aurois pas mieux penſé pour cela. Je ſuis tenté de ſoupçonner mon goût, quand mes opinions ſont ſi différentes de celles de tout le monde ; mais je ne ſçaurois m'empêcher de dire ce que je penſe: je n'y trouve ni eſprit ni caractère; c'eſt un Poliphème plutôt qu'un Saint, & il n'y a que ſa taille coloſſale abſolument qui puiſſe lui attirer l'admiration du peuple.

Philippe le Bel ayant remporté une victoire éclatante & ineſperée

ſur les Flamands ſes ennemis, que la fortune favoriſoit depuis long-tems, entra dans cette Egliſe tout armé, pour acquitter un vœu qu'il avoit fait à la Vierge dans le tems de la bataille. On a conſervé la mémoire de cet évenement ſignalé par une ſtatue de ce Monarque, de grandeur naturelle, à cheval, armé de toutes piéces, ſuivant l'uſage de ce tems-là, avec la viſiere du caſque baiſſée. Ce morceau eſt placé immédiatement devant le chœur: on y fait ſi peu d'attention, que peut-être vous n'en avez pas entendu parler; mais je vous aſſure qu'il y a dans ſon air & dans la maniere de l'exécution quelque choſe qui m'a plu infiniment. Il y a dans Notre-Dame beaucoup de tombeaux, qui ne ſont ni ſuperbes ni élégans: les meilleurs ſont ceux du Duc & de la Ducheſſe d'Alençon, de Mrs. de Harlay & de Marca, Archevêques de Paris, de quelques perſonnes de la famille des Urſins, fertile en grands hommes ſous le regne des Valois, & des Ducs de Retz alliés à la mai-

ſon de Médicis. Le corps de l'Égliſe, auſſi bien que le chœur, ſont décorés de quantité de tableaux, dont les ſujets ſont tirés de l'Ecriture: les meilleurs Peintres François y ont employé leurs talens : il y en a quelques-uns de le Brun que j'ai vus avec plaiſir : mais en général ils ſont plus recommandables par leur nombre que par leur mérite.

LETTRE VIII.

QUand je vous ai rendu compte de ce que j'ai trouvé de remarquable dans la Cathédrale de Paris, & des choſes que le peuple, qui ſe laiſſe charmer aiſément, a jugé telles quoiqu'elles ne le ſoient pas, j'ai omis de parler d'une de ſes Chapelles; ce n'eſt pas que je l'aye oubliée, ou qu'elle m'ait échappé; mais il n'eſt guère décent de rire quand on parcourt des lieux deſtinés aux exercices de la Religion. Vous avez ſouvent badiné de l'humeur de nos Chevaliers errans tant

en poëſie qu'en fait de roman. Je me ſuis joint avec vous, pour marquer mon étonnement & mon mépris des hiſtoires qui nous repréſentent des perſonnes remplies de courage & d'honneur, s'armant pour aller combattre ſans aucune querelle à vuider, parcourant les bois & les déſerts, affamés comme Uliſſe après ſon naufrage, & courant par tout le monde pour affronter les dangers : à quel deſſein ? dans l'eſpoir de rencontrer un champion auſſi fol qu'eux, avec qui ils puiſſent combattre, ſans en demander la raiſon, & dans un lieu où il n'y ait aucun témoin. J'ai regardé tous ces héros depuis le fameux Chevalier de la Manche juſqu'au plus médiocre de la bande, du même œil que le Chevalier Elfin, & le Sarrazin dans Spencer ; mais j'ai trouvé ici un monument qui en prouve la réalité.

Vous avez entendu parler de Jean Duc de Bourbon, Inſtituteur d'un Ordre de ce genre. La Chapelle qu'on appelle à préſent Notre-Da-

me de la Grace, étoit le lieu où ils tenoient leur chapitre en 1416 : leur marque distinctive étoit un anneau d'or autour de la jambe gauche, & on les appelloit *Chevaliers du fer & de l'or*. Ils s'engagerent par le serment le plus solemnel à accompagner ce Duc en Angleterre, pour y combattre à outrance contre tout homme qui croiroit sa maîtresse plus belle que les leurs. Le Duc visita l'Angleterre. Henri VI l'y amena prisonnier après la bataille d'Agincourt, & quelques Chevaliers du même Ordre l'y suivirent aussi peu volontiers que lui. Je ne sçais pas ce qu'il pensa dans la suite de son Ordre & de sa maîtresse; mais il ne put obtenir sa liberté, & il y mourut après vingt ans de captivité, à compter du jour de cette mémorable victoire. Dirai-je que je suis interrompu ? Prétexterai-je que j'ai perdu mon compagnon ? cela m'arrive quelquefois. Dirai-je pour mon excuse que le souper refroidit ? Pourquoi pas si j'en avois besoin ? mais non ; il est plus honnête d'a-

vouer que je n'ai plus rien à dire de l'Eglise de Notre Dame qui n'ait été décrit au long par nos voyageurs, & par consequent que vous ne sçachiez déja.

LETTRE IX.

JE ne sçais si vous avez jamais entendu parler de la Sainte Chapelle qui est auprès de la Cathédrale : pour moi je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vue décrite nulle part ; c'est un bâtiment gothique, plus élégant que magnifique, construit par les soins de Louis IX. Quoiqu'elle n'ait rien d'extrêmement curieux en soi, ce qu'elle contient l'annoblit assez, s'il m'est permis de parler en François & en bon Catholique, & la met au dessus de tous les édifices du monde. Il n'y a pas moins, si l'on en croit la Legende, que les instrumens même qui ont servi au crucifiement du Sauveur. La Chapelle fut bâtie exprès pour les recevoir par ce pieux Monarque :

narque : ils consistent dans l'éponge imbibée de fiel & de vinaigre, qui fut présentée au Sauveur sur la croix ; le véritable roseau qu'il tint à sa main, le fer de la lance dont on lui perça le côté, la robbe de pourpre qu'on lui mit sur les épaules, & sa couronne d'épines : la croix étoit trop grosse pour être apportée, mais avec le bois de la véritable on en fit une plus portative, qui fut volée sous le regne d'Henri III, au grand regret de tous les Catholiques Romains.

On ne nous dit pas comment ces précieux restes tomberent entre les mains de Cosroës Roi de Perse ; ce Monarque voulant faire un présent magnifique, & qui ne lui coutât guère, à Heraclius Empereur Grec, prit le parti de lui envoyer toutes ces reliques. Depuis le tems de cet Empereur, on les a conservées précieusement de regne en regne dans quelques-uns de leurs vastes palais.

Baudoin second, qui, comme vous vous le rappellez, fut le dernier François des cinq Empereurs

de Conſtantinople, ſe trouvant tout à la fois pauvre, & harcelé par des ennemis nombreux, voyant ſon Empire attaqué de toutes parts, & ſes forces hors d'état de le défendre, ſe fit lui-même ſon Ambaſſadeur en France, pour implorer la protection & le ſecours de S. Louis. Il arriva pendant ſon abſence troubles ſur troubles dans ſon Empire, les dangers preſſans ſe ſuccédoient les uns aux autres; les Barons n'étoient point en ſituation d'encourager ni de payer les troupes, qui conſerverent l'Empire contre les efforts réunis des Grecs & des Bulgares. Il leur reſtoit encore ce tréſor ſacré; les Vénitiens avoient de l'argent & de la foi; ils furent leur derniere reſſource; on les donna en gage à l'Etat de Veniſe, qui prêta ſur ces effets une ſomme de treize mille couronnes. S. Louis les racheta; il ordonna pour leur eſcorte une magnifique cavalcade, & alla lui-même au-devant d'elles juſqu'à Sens avec toute ſa Cour. Ces reliques ſacrées furent dépoſées dans la chapelle qu'on a-

voit bâtie pour les recevoir, & n'en font forties depuis que deux fois, l'une pour guérir Louis XI à l'article de la mort, l'autre pour détourner de dessus la ville la vengeance du ciel irrité de ses déportemens.

On fait voir dans cette Chapelle plusieurs livres d'Eglise en vélin, bien enluminés, & entre autres le morceau le plus curieux dans ce genre que j'aye encore vû : c'est le livre d'heure du célébre Charlemagne ; les Evangiles y font écrits en lettres d'or. Si tout cela ne mérite que des égards limités, il y a une autre curiosité qui est au-dessus des plus grands éloges : c'est une Agathe Orientale parfaite & très-belle, gravée en relief: en effet c'est la plus grande pierre gravée qui soit dans tout le monde, & à coup sûr la plus belle que j'aye vûe. Son sujet, n'en déplaise aux Antiquaires de profession avec leurs conjectures vagues & chimériques, est l'apotheose d'Auguste. On m'a parlé d'un sujet semblable qui se trouve dans le tré-

for à Vienne ; mais ceux qui l'estiment le plus, donnent la préférence à celui-ci. Je ne sçache pas avoir jamais étudié un morceau d'antiquité avec autant de plaisir. Charles V, qui a enrichi la sainte Chapelle de ce chef-d'œuvre vraiment précieux de la sculpture antique, a cru que le sujet étoit une histoire tirée de l'Ecriture ; le cadre, dans lequel est enchassée cette pierre, le prouve évidemment : peut-être que s'il eût sçu ce que c'étoit, il ne l'eût jamais acheté. Je suis toujours dans l'étonnement, quand je considere le travail des anciens artistes : tout ce qu'on nous dit de l'esprit & du génie de leurs Statuaires, est encore confirmé par le parallele qu'on en fait avec ces desseins. Les plus grands ouvrages des siécles reculés ont été exposés à mille accidens ; & la plupart de ceux à qui on a prodigué les plus grandes louanges, sont perdus : ceux-ci beaucoup plus petits se sont conservés. La matiere & la forme les ont rendus plus faciles à garentir des accidens ; puis-

que nous possedons de ceux-ci, nous ne devons pas hésiter de croire que les ouvrages plus grands des maitres célébres du même tems, qui ont reçu le plus d'éloges, les méritoient réellement. Quand je considere sur cette pierre Auguste déifié, je ne suis pas surpris des exclamations des personnes qui ont vû les ouvrages de Phidias. Je partage cette surprise, mêlée d'admiration, avec laquelle on voyoit les visages qu'il donnoit dans ses statues aux dieux & aux héros. La figure de l'Empereur dans cette pierre est plus qu'humaine, & il est évident que le Sculpteur dans ce cas, ainsi que le Statuaire dans l'autre, ne travailloient sur aucun modéle vivant [1], ni d'après aucune beauté connue. Ces hommes avoient des idées plus élevées; ils avoient assez de génie pour se figurer à eux-mêmes ce que c'est qu'une majesté & une élégance supérieure à tout être mortel. Les yeux de leur esprit leur faisoient appercevoir ce que ceux du corps ne peuvent saisir, une

figure parfaite ; & ils faisoient passer sur leur pierre ou sur le marbre toute la noblesse de cette idée.

Tels étoient en effet les beaux jours de la sculpture: tels étoient aussi ceux de la peinture, lorsque Demetrius fut blâmé pour ne s'être jamais élevé au-delà de l'excellence qu'il voyoit dans la nature, lorsque Denis n'obtint qu'une réputation bornée & qu'on lui reprochoit de tirer les hommes précisément comme ils étoient. J'ai eu bien de la vénération pour le vieux Chrisippe, qui déprécioit les Statuaires du même siécle que lui sur ce fondement : « Ces artistes, disoit-il en raillant, » font les hommes tels qu'on les » trouve dans la nature : pour moi » je les rends tels qu'ils devroient » être, si des accidens n'empêchoient » pas le libre cours de la nature. »

Quelque extraordinaire que ceci puisse paroître, mon cher ami, il suffit de connoître les morceaux que nous ont laissés ces artistes, pour sentir qu'ils avoient raison dans tout ce qu'ils disoient. Pour un corps qui

approche de l'élégance en tout, la nature en fournit mille, à qui il manque telle ou telle partie ou beauté, qu'un autre, quoique défectueux d'ailleurs, possede : quand le Peintre ou le Statuaire veut tirer la ressemblance de quelqu'un en particulier, il fait bien de s'attacher scrupuleusement à ce qu'il y voit ; mais s'il s'agit de rendre une histoire, & qu'il se propose en général de peindre une beauté parfaite de figure, ou quelque élévation d'ame pleine de dignité, qui peut l'astreindre à une imitation servile des imperfections ? Quand Zeuxis entreprit de peindre Hélene, il copia toutes les perfections des cinq beautés de la Grece, & de ce qu'il trouva de plus excellent dans chacune, il forma ce que Ciceron nous vante comme le premier & le plus excellent modele de la beauté : une pareille méthode étoit encore trop peu de chose pour Phidias : non content d'en examiner cinq, il auroit contemplé les beautés de toute la race des femmes : c'étoit sa pra-

tique. Ne croyez pas que d'après cet examen, il en eût rien emprunté d'une maniere servile, & que pour faire son Hélene il eût pris le sein d'une femme, la main d'une autre, ou composé un tout de mille parties, qui n'étoient pas faites pour aller ensemble : il s'y prenoit bien différemment : en combinant les effets de la nature, dans les différentes parties de ces femmes, il auroit cherché dans son esprit la possibilité d'existence d'un corps, qui eût possédé toutes ces perfections, & il les eût encore embellies pour en former un tout accompli. Toutes les parties se prêtent des graces mutuellement les unes aux autres; ainsi il se seroit fait l'idée d'une beauté, qui n'a jamais existé & n'existera jamais dans la nature ; & d'après cette idée, il auroit formé cette figure, qu'il vouloit que tout le monde reconnût, comme absolument parfaite.

S'il y a de la difficulté à représenter une beauté mortelle parfaite, il doit y en avoir infiniment plus à représenter un être supérieur à l'hu-

manité. On ne peut l'exécuter que sur le plan de cette idée de perfection : d'autres dégradant les divinités, en ont fait des hommes, parce que l'excellence humaine est le plus haut dégré où puissent arriver ceux qui n'ont pas élevé leurs pensées à quelque chose de plus grand. Au contraire Phidias faisoit ses Dieux comme il les concevoit ; & comme ses idées lui étoient propres, & qu'aucun autre ne les avoit, ni peut-être ne pouvoit les concevoir comme lui, en les exprimant sur le marbre il en résultoit une nouvelle forme, qui dès le premier coup d'œil annonçoit quelque chose de supérieur à l'humanité.

Peut-être est-il plus difficile encore d'exprimer une forme intermédiaire, un héros déifié : il faut lui donner la dignité d'un être immortel, sans abandonner tout-à-fait le caractère de l'homme. Il est impossible de rendre par des termes ce caractère mixte ; mais la sculpture l'a exécuté très-complettement sur cette pierre gravée. On y a mêlé &

fondu enſemble la dignité du Jupiter de Phidias & la ſoupleſſe de l'Hélene de Zeuxis. Jamais viſage ne m'a cauſé tant d'admiration ; mais ce n'eſt qu'une petite partie de cette piéce : elle contient en tout vingt-quatre figures en relief, qui, quoique moins parfaites les unes que les autres, ſont toutes très-bien travaillées. Auguſte eſt ſous l'habit de Jupiter Olympien ; juſqu'à ce moment, je n'avois pas encore conçu une idée exacte de l'ancienne ſculpture, ſi célébrée par les ouvrages de Phidias & de ſes contemporains. C'eſt Jupiter, & cependant c'eſt Auguſte ; c'eſt tout à la fois un mortel & une divinité. Livie eſt ſous la forme de la Junon d'Argos. Le génie de Rome fait dans ce morceau un effet des plus ſurprenant ; il y a auſſi entre autres figures celles de Jules Céſar, Julie, Neron, Tibere, Germanicus & Caligula.

Je ne ſuis pas étonné qu'on n'ait pas connu le vrai ſujet de ce morceau de ſculpture, dans les tems obſcurs où il fut dépoſé dans cet-

te Chapelle. Pour le bien entendre, il faut une grande connoiſſance des antiquités, & l'habitude d'en voir les précieux reſtes. En effet, rien ne me donne tant de ſatisfaction, dans le goût que j'ai pris pour cette étude ſéche, (c'eſt ainſi que la caractériſent ceux qui ne la connoiſſent pas) que d'appercevoir combien une partie ſert heureuſement à développer & expliquer les autres. Il me ſemble entendre des bouches prophanes s'écrier ; Comment connoître les viſages de Jule & d'Auguſte ? Comment diſtinguer qu'une des autres figures eſt Neron & qu'une autre repréſente Tibere ? Pures conjectures, vagues & chimériques. On les connoît par d'autres monumens du même tems ; quoiqu'ils ne ſoient pas nommés ici, nous les avons vûs ſur des médailles avec leurs noms autour. Toutes les fois que nous les rencontrons ſur les piéces de monnoye, ce ſont les mêmes ; nous les trouvons par-tout avec le même viſage, dans des tableaux ou en

ſculpture. L'hiſtoire du morceau confirme encore l'opinion fondée ſur la reſſemblance : une partie de ce groupe explique l'autre ; & nous les connoiſſons auſſi certainement que le viſage des perſonnes de notre connoiſſance la plus intime. Je crains de vous ennuyer : vous ne vous ſentez pas pour ce genre d'étude cette ardeur & cette paſſion qui circule dans mes veines ; cependant vos yeux ſont ouverts à la conviction ; & je ſçais que vous ſerez charmé qu'on vous perſuade de l'utilité de choſes, que vous n'êtes accoutumé de voir que comme de ſimples curioſités.

LETTRE X.

UN de vos amis & des miens m'a ſouvent marqué ſon regret de n'avoir pas encore contribué à votre amuſement ; cependant il eſt déterminé à ne pas ſortir de ſon genre ordinaire pour cela : à la fin l'occaſion s'en eſt préſentée, & il l'a

faiſie avec plaiſir. Vous ſçavez qu'il n'aime pas à écrire, & qu'il peint mal, vous devez vous en être apperçu, & j'en ai fait l'épreuve moi-même, ce qui eſt fort incommode pour ſes lecteurs. On eſt déſeſperé qu'un homme écrive d'une façon qui n'eſt pas liſible, des choſes qu'on auroit bien envie de lire. Recevez-moi donc pour ſon ſecrétaire. Je crains que le ſujet de cette lettre ne ſoit un peu ſec; mais il me perſuade que vous la verrez avec plaiſir: j'ai été charmé de ſa façon de s'y prendre, j'y trouve un double avantage; car je commence à goûter ce genre d'étude, & j'ai vu par moi-même ce dont on ne peut que vous envoyer la deſcription. Après ce long préambule, entrons en matiere.

Vous avez entendu parler du Plâtre de Paris, dont on fait des buſtes & des figures, qui ſont devenus ſi fort à la mode: il eſt fait d'une pierre que l'on tire de Montmartre proche de Paris, & nous l'appellons *Plâtre de Paris*, du nom de la Capitale, où on en fait un grand uſa-

ge. Mon ami a passé ces deux derniers jours dans les carrieres, tandis que je m'occupois de mon côté à étudier le Sculpteur inconnu, de plus de deux mille ans ; il est resté tout ce tems à converser avec les ouvriers qui tirent ces pierres, du moins autant que le peu de François qu'il sçait a pu le lui permettre. Ce matin en déjeunant, il m'a apporté sur la table quelques morceaux des pierres dont on fait ce Plâtre : jamais vous n'avez rien vû de si blanc ; j'ai été sur le point d'en mettre dans mon thé, tant elles ressembloient parfaitement à du sucre ; il y en a des morceaux plus grossiers, qui semblent des pains moins affinés ; mais les plus blanches sont plus nettes & plus claires que le sucre le plus affiné de notre manufacture de Hollande.

Il m'a conduit ensuite dans sa chambre, où il en avoit rangé sur une table une quantité de morceaux dans leur forme naturelle & tels qu'ils avoient été tirés de la terre. Les plus fins étoient blancs comme

la neige ; & quoiqu'épais de deux ou trois pouces, ils n'étoient guères moins transparens que le crystal. Ils sont tous larges & plats : je trouve qu'ils ne sont pas disposés en rochers continus, comme sont les pierres de nos carrieres d'Angleterre, mais naturellement en morceaux plats & détachés. Il y en a de différentes grandeurs, & on les trouve mêlés avec une espéce de marne légere, qui ressemble assez à la marne bleuâtre & rougeâtre, dont on se sert pour amender les terres dans votre ferme de Leicester.

A un bout de la table étoit un bon nombre de gros morceaux d'une substance transparente comme de la glace. J'ai vû des morceaux de talc de Moscovie, dont mes sœurs prenoient des feuillets pour couvrir des estampes au lieu de verre. Il y en avoit un de plus d'un pied de long & un pouce d'épaisseur, & je n'eus pas plutôt vû qu'il se levoit de même par feuillets & qu'il plioit sous le doigt, que je décidai que c'étoit la même chose. La

ſagacité de mon ami m'étonna : il avoit ajuſté au point de ſon microſcope, qui fait toujours partie de ſon équipage, un morceau de vrai talc pour redreſſer ceux qui s'écarteroient ; il y mit un feuillet de l'un & de l'autre. Il me dit de remarquer qu'on avoit beau ployer le talc de côté ou d'autre, il reprenoit ſa premiere forme par ſa propre élaſticité, au lieu que l'on ne pouvoit pas plier un feuillet de l'autre ſans qu'il ſe caſſât. Cela ſeul, me dit-il, prouve que ce ſont deux ſubſtances parfaitement différentes : mais il me perſuada encore mieux en jettant les deux feuillets dans le feu. Celui de la pierre de Montmartre ſe calcina & fut réduit à l'inſtant en une poudre blanche ; au contraire toute la force du feu ne put altérer l'autre : il me ſurprit bien plus, en me diſant, que quoique cette pierre & le talc, qui paroiſſoient ſi ſemblables, fuſſent tout-à-fait différens, celle ci & la pierre à plâtre, qui paroiſſoient auſſi différens que la glace & le ſucre, étoient en

effet la même chofe. La pierre platte & tranfparente, ajouta-t-il, fe trouve indiftinctement avec le plâtre ordinaire & eft précifément la même fubftance fous une forme plus parfaite. Elle répond au même but & fert au même ufage, à la réferve qu'elle conferve toujours fon excellence par deffus l'autre : quand elle eft calcinée, elle forme cette belle maffe blanche que nous voyons dans ces figures qu'on nous vend : cette maffe plus épurée fe durcit & forme une efpéce de marbre. Il ne faut que calciner légerement ces pierres pour les mettre en état d'être réduites aifément en poudre; en humectant cette pouffiere avec de l'eau, on en fait une efpece de bouillie claire, qu'on jette dans les moules ; auffi-tôt elle fe durcit d'un côté en une matiere plus molle & de l'autre plus ferme. C'eft en ajuftant ainfi le plâtre ordinaire de Paris, qu'on en fait cette diverfité de buftes & de ftatues que vous voyez : les ouvrages qui imitent le marbre, font faits avec la belle

pierre platte. Vous en avez vû des tables, qui sont presque aussi dures que certaines espéces de marbre, sur lesquelles on a représenté des cartes, des livres ou des fruits ; elles sont toutes composées de cette belle pierre transparente des carrieres de Montmartre. La plupart des figures que l'on fait en Angleterre, sont travaillées, je crois, avec les pierres de notre propre pays : je me rappelle d'en avoir vû des carrieres dans le pays d'York & dans d'autres pays de l'intérieur des terres ; mais elle est grossiere & commune, en comparaison de celle de Montmartre, & les statues qu'on en forme sont d'une beauté bien inférieure. La pierre platte ne se trouve que dans les carrieres de France; & on fut très-long tems, avant de découvrir que c'étoit de cette matiere que les artistes composoient leur marbre artificiel. Si cette circonstance n'est pas encore connue en Angleterre, je serai bien-aise d'avoir contribué à en donner la connoissance.

Je vous avouerai que j'eus bien

de la peine à en croire mon ami & à me laiſſer perſuader, que deux ſubſtances ſi viſiblement différentes fuſſent réellement la même : pour quiconque n'en jugeoit qu'à l'œil, cette aſſertion ne pouvoit paroître que fort extraordinaire ; mais il ne tarda pas à me l'expliquer. La pierre à plâtre étoit blanche & graveleuſe ; l'autre n'avoit point de couleur & étoit formée de couches ou feuillets, placés les uns ſur les autres. Le microſcope me fit bientôt appercevoir que cette différence, quelque forte & frappante qu'elle parût, n'étoit qu'à la ſuperficie : il m'appella un moment après pour me montrer ce qu'il avoit mis devant ſon inſtrument, & me demanda ce que c'étoit, je lui répondis que c'étoit une des pierres plattes ; il écarta le verre & me fit voir qu'il avoit égrené un coin de l'une des autres pierres, & que ce qui m'avoit paru au microſcope un grand feuillet de l'autre eſpéce, n'étoit en effet qu'un petit grain ou une particule ſéparée de la pierre à plâtre.

Il fut évident alors que deux corps, en apparence si différens à l'œil sans microscope, étoient réellement le même & que la seule distinction véritable étoit que la nature avoit formé l'une en une masse grande & platte, & l'avoit déposée seule, au lieu que dans l'autre elle en avoit ramassé plusieurs ensemble.

Chaque particule, ainsi grossie jusqu'à l'apparence d'un feuillet entier, étoit de même figure oblongue & à angles irréguliers. Les pierres rhomboïdales d'une matiere transparente, qui se forment dans nos trous à argile & que les Naturalistes appellent Selenites ou Pierres de lune, sont d'une substance à peu-près semblable à celles-ci. Vous pouvez vous rappeller que les ouvriers en amenerent beaucoup de cette espéce en tirant l'argile, lorsqu'on creusa votre puits, & que vos sœurs les honorerent d'une place dans votre grotte de rocailles. Ces morceaux ressemblent parfaitement à ceux-ci pour la couleur, la contexture & la transparence, à cette seu-

le différence qu'elles n'ont pas comme elles des angles réguliers, mais se terminent inegalement & d'une maniere obtuse par leurs extrémités. Telles sont les grandes piéces seules & détachées, telles sont aussi les petits grains de la masse ramassée. Je fus alors pleinement convaincu que ces pierres étoient les mêmes à tous égards; il ne me restoit qu'à faire des expériences sur leur nature.

Mon curieux compagnon paroît instruit, non-seulement de la conformation des choses qu'il étudie, mais encore de tout ce qui a rapport à leur usage & à la façon de les mettre en œuvre. Il m'a promis de me faire connoître la maniere de faire le plâtre avec les pierres de ces deux espéces, & de m'administrer la preuve de ce qu'il m'a avancé, touchant la supériorité de celui qu'on fait avec l'espéce transparente. Les fourneaux & tout l'appareil que les livres nous annoncent comme nécessaires en Chymie, m'avoit toujours effrayé &

dégouté de faire des expériences; mais je m'apperçois que quand on veut travailler sans la pompe & l'appareil extérieur de l'art, la plupart de ces choses ne sont pas si nécessaires qu'on le pense, & qu'il est très-possible de s'en passer.

Un feu ordinaire nous a tenu lieu de fourneau & de tous les autres instrumens requis pour calciner les pierres; & un dégré moderé de chaleur fait tout le procédé. Mon ami a jetté un morceau de chaque espéce dans un endroit clair du feu; en un moment ils sont devenus rouges, & il les a retirés tout calcinés: l'un & l'autre étoient alors aussi blancs que la neige, & le changement s'appercevoit mieux dans l'espéce transparente; car elle avoit perdu tout son brillant. Nous les mimes en poudre séparément dans un mortier, & comme l'espéce la plus fine ne se trouva pas suffisamment brulée, il fallut la calciner de nouveau. Le laboratoire d'un Chymiste auroit fourni pour cela quelque vaisseau d'un nom baro-

que, mais dans notre hôtel une pelle à feu ordinaire remplit très-bien notre intention.

Il faut que je vous raconte une circonſtance de cette opération qui me plut beaucoup. La différence des ſolides réduits en poudre & ſes fluides, ne m'avoit jamais paru ſi peu conſidérable que dans ce procédé. La pelle à feu, couverte de la poudre de cette pierre tranſparente, fut miſe ſur le feu : quand elle fut tout-à-fait échauffée, la poudre en recevant l'action du feu, ne reſta pas ſans mouvement, comme vous auriez pu le croire, elle commença à s'agiter vivement; & à la fin elle s'élevoit & bailloit exactement comme de l'eau qui bout.

La poudre de l'autre eſpéce avoit été ſuffiſamment brûlée d'abord ; celle-ci ſe trouva donc en état d'être employée. Mon ami prépara ſes moules, & délaya ſéparément les deux poudres : il les coula dans les endroits qu'il avoit deſtinés pour chacune. L'eſpéce commune nous donna en peu de minutes le buſte

que je vous envoye, & l'autre la petite placque que vous y trouverez jointe. Il vous prie d'excuſer la groſſiereté du travail & la maladreſſe de l'ouvrier; mais je me flatte que le buſte, du moins par rapport à la matiere, vous paroîtra fort au-deſſus de la plupart de ceux qu'on trouve à Londres; la petite placque ne le céde guère à l'albâtre pour la couleur & la dureté.

Après avoir été ainſi inſtruit pleinement de la nature & de l'uſaſage de ces deux ſortes de pierres, j'ai eu la curioſité de demander à mon ami ſon avis ſur la queſtion de ſçavoir comment deux pierres, parfaitement les mêmes par leurs principes & même par leur ſtructure, quand on les examine avec ſoin, (car elles me paroiſſoient telles) peuvent ſe former dans le même lieu d'une maniere ſi différente? Mon ami me regardant ſérieuſement, me dit qu'il étoit aſſez difficile de répondre clairement à ma queſtion; cependant, ajouta-t-il, je vais tacher de le faire en peu de mots, autant

autant qu'il me sera possible.

Il observa d'abord que la substance de la terre & de tout ce qu'elle contient, étoit originairement formée de particules séparées de l'eau. C'est ainsi qu'en parle Moyse dans l'histoire de la création, c'est ainsi que l'ont trouvé tous les Philosophes de l'ancien tems, sans le secours de l'inspiration, & par les seuls principes de la nature. Il m'observa encore qu'il y a eu un tems où toute la matiere solide du globe, du moins celle de sa surface jusqu'à une certaine profondeur, bien au-delà de la fouille des mines, fut encore enlevée & suspendue dans l'eau. Les rochers les plus durs sont évidemment composés de particules qui nageoient autrefois dans un fluide, puisqu'on y rencontre dans l'intérieur des coquillages de mer, qui n'auroient pas pu s'y trouver sans cela. Ces deux espéces de pierres à plâtre, continue-t-il, étoient formées de même de particules, séparées de l'eau ; si on veut sçavoir comment cela s'est fait, on le trouve ex-

pliqué dans la concrétion du ſel commun. L'eau le diſſoudra & le tiendra diſſous ; mais auſſi-tôt que le ſoleil & le vent, ou l'opération du feu, qui eſt encore plus prompte, a fait évaporer quelque partie de l'eau, le ſel ne peut plus être ſoutenu par ce qui en reſte : il ſe ſépare & forme un ou pluſieurs corps ſolides qui s'attachent aux côtés du vaſe.

La formation générale de ces pierres, continua mon ami, n'eſt pas la ſeule choſe que l'on explique par celle d'un ſel diſſous qui forme un corps ſolide : la vérité réduite en ſiſtême répond à beaucoup plus d'objets qu'on ne s'y étoit attendu d'abord. Si l'eau s'évapore lentement, le ſel en ſe conſolidant prend une forme plus réguliere ; ſi elle s'eſt évaporée plus promptement, les maſſes du ſel ſont confuſes ; en ſuppoſant que c'eſt du ſel marin ordinaire, diſſous dans l'eau, la figure réguliere de ſon cryſtal eſt un cube ; ſi l'eau s'eſt évaporée peu à peu, le ſel pouſſe ſes cryſtaux réguliers ; & toutes les particules en ſont grandes, tranſparen-

tes & d'une forme cubique : si au contraire l'évaporation a été plus prompte, l'opération devient alors confuse, & au lieu de crystaux grands & séparés, il se forme des masses irrégulieres, composées de crystaux plus petits, moins réguliers & moins transparens, jettés ensemble sans aucun ordre. Dans nos chaudieres où le procedé se fait continuellement, sans qu'on ait égard également à toutes ses parties, il n'est pas extraordinaire de voir dans les diverses parties de la chaudiere, des quantités de masses de sels de différentes figures. Celui qui s'est coagulé à un feu plus âpre, est en masses confuses ; celui qui s'est formé par une évaporation plus lente, a ses crystaux plus grands & séparés les uns des autres.

De la même maniere, continua-t-il avec beaucoup de clarté & de justesse, les particules qui composoient ces pierres à plâtre, de l'une & de l'autre espéce, ont été autrefois suspendues dans un fluide, dans l'eau qui couvroit la face de ce globe au tems du déluge. Comme dans le premier

cas les grains grands & séparés, & les masses, formées d'autres plus petites, font le même sel, de même dans le cas présent, la matiere qui forme ces morceaux grands & transparens, & les masses plus serrées & moins claires, sont originairement les mêmes. Le fluide s'est évaporé dans des dégrés & des quantités différentes, & quand il a eu passé les plus bas, il a donné lieu à la formation des morceaux plus clairs, plus grands & plus fins. Quand il s'est évaporé plus rapidement, la même matiere s'est coagulée d'elle-même en parcelles plus petites, quoique sous la même forme & la même figure : ces particules se sont épaissies, pendant l'embarras de l'opération, en morceaux de grosseurs différentes, selon le degré de cet embarras, & le plus ou moins de lenteur de l'opération.

Vous reconnoîtrez, comme moi, que ce systême explique tout assez bien, à l'exception d'une seule circonstance, sçavoir, que le plâtre de Paris ne se dissout pas dans l'eau; que le sel jetté dans le fluide, s'y fond

à l'inſtant ; mais que quand cette pierre reſteroit éternellement au fond d'une riviere, elle ne perdroit pas un ſeul grain de ſa peſanteur. J'ai propoſé mon objection à mon ami, qui après une préparation, ſemblable à celle qui avoit précédé ſon autre explication, eſt entré dans l'examen de la difficulté, beaucoup mieux que tous ceux qui ont écrit ſur cette matiere, & d'après des principes différens, il a le ſecret de rendre cette matiere, ainſi que toute autre, nouvelle entre ſes mains : vous en ſerez charmé du moins, ſi vous n'en êtes pas tout-à-fait convaincu. Je vous en rendrai compte dans une autre lettre ; car j'ai paſſé les bornes que je m'étois preſcrites, & j'ai trouvé le bout de mon papier.

LETTRE XI.

L'Objection que vous avez propoſée contre ma façon d'expliquer la formation des pierres de Montmartre, frappe également contre

celle de tous les autres minéraux. Il eſt certain, comme je vous l'ai déja dit, que les rochers les plus durs, auſſi bien que ces maſſes plus tendres & plus petites, ont été formés également de particules ſéparées d'un fluide ; & il n'eſt pas moins sûr que tous ſont à préſent en état de réſiſter dans l'eau, ſans riſquer d'en être diſſous. A la vérité il y en a beaucoup qui ont cette qualité dans tous les fluides. Si donc une autre liqueur que l'eau eût été répandue ſur la ſurface de la terre dans cette occaſion, elle n'auroit pas rempli l'objet du Créateur, à en juger par nos connoiſſances actuelles. L'eau pouvoit donc répondre à cette intention auſſi bien que tout autre liquide, & même il eſt sûr qu'il n'y avoit que l'eau ſeule qui le pût faire.

Il n'a pas fallu plus de puiſſance dans le Créateur & il n'a pas trouvé plus de difficultés pour former dans l'eau tous ces corps durs, que pour les fabriquer hors de l'eau. Si nous voulons pénétrer les profondeurs de la nature, & chercher quelle eſt la

puiſſance qui forme la cryſtalliſation des ſels, nous trouverons que c'eſt l'attraction. Tandis qu'une certaine portion de fluide nageoit autour des particules qui n'étoient pas encore cohérentes, elles étoient plus attirées par cette eau ; mais ſitôt qu'une partie de l'eau fut évaporée, elles ſe rapprocherent les unes des autres plus qu'elles ne faiſoient auparavant, & pour lors elles s'attirerent réciproquement avec plus de force, qu'elles ne l'avoient été ſéparément par l'eau ; par une ſuite néceſſaire elles ſe ſont raſſemblées & ont formé ces maſſes viſibles. C'eſt ainſi que l'explique Newton, & c'eſt ainſi que la nature agit : ils ſont toujours d'accord l'un avec l'autre.

Sur ce principe, ſuppoſons que les particules de tous les corps durs, créées dans un état de ſuſpenſion dans un fluide, logerent dans cet eſpace immenſe d'eau qui couvroient la ſurface de la terre au tems de la création, comme l'a dit expreſſément Moyſe ; le fluide étoit pour lors en telle quantité, proportionnément à

ces particules, qu'elles étoient plus attirées par ses particules, que les unes par les autres, parce que nageant dans une grande quantité du fluide, elles étoient tenues à une certaine distance : dans cet état elles doivent être restées suspendues dans le fluide. On nous dit que la terre fut formée de cette eau, & même comment elle en fut tirée : *l'esprit de Dieu étoit porté sur la face des eaux ;* l'expression est pompeuse : mais si l'on dit, *le vent soufloit sur l'eau*, on traduira tout aussi bien l'Hebreu, & on rendra le même sens en termes plus simples. Examinons les choses librement, mais avec candeur ; & ne craignons pas d'offenser la Majesté Divine en refléchissant sur ses ouvrages ; au contraire c'est lui faire plaisir & lui rendre des honneurs raisonnables, que d'en agir ainsi : les vents & tous les élémens sont ses ministres, & sont faits pour obéir à ses ordres ; & il n'y a pas moins de puissance & de sagesse à accomplir quelque chose par leur moyen que sans leur secours.

Il falloit former une terre; les particules ſolides, dont elle devoit être compoſée, étoient ſuſpendues dans un fluide; par quels moyens pouvoit-on les raſſembler, & les réunir pour en former une maſſe ſolide? Nous ſcavons que cela ne peut ſe faire par la ſeule attraction, qui conſiſte à diminuer la quantité de l'eau. L'évaporation étoit néceſſaire; & dans la poſition où étoient les choſes, quel autre agent matériel que les vents pouvoit operer cette évaporation? Nous convenons tous qu'après l'effet de la chaleur, rien n'a tant de force pour l'évaporation que le vent: on voit même que la chaleur, cauſe naturelle de l'évaporation, redouble ſa force & ſon énergie quand elle eſt ſecondée par le vent. Que les rues ſoient humides, deux heures de tems venteux les ſecheront davantage qu'un jour entier d'air ſerein & calme; & pour nous rapprocher de la queſtion préſente, les ouvriers qui travaillent à faire le ſel marin, qui n'ont pour chaudieres que des foſſes enduites d'argile,

& pour feu que la chaleur, trouvent qu'un jour de vent fait plus de sel que dix journées calmes les plus chaudes.

Nous avons considéré l'eau comme impregnée des particules de tous les corps durs, au tems de la création certainement, & probablement une seconde fois lors du déluge universel, (car toute notre philosophie ne peut pas nous apprendre ce que c'étoit que cette eau qui a operé cette grande inondation, ni d'où elle avoit été tirée) & que ces particules y étoient demeurées suspendues & dispersées, parce que la quantité du fluide les tenoit éloignées les unes des autres. Il a plu au Créateur de l'Univers de former ce globe, & de le composer des matériaux suspendus dans ce fluide. On nous dit même les moyens dont il se servit pour ce grand œuvre, & que ce fut l'évaporation qui étoit la seule voye naturelle pour le faire: car il n'y avoit point encore de soleil; il n'existoit point d'autre agent naturel que cette commotion de l'air, qui en forme un courant, & que

l'on appelle le vent : que ce vent ait soufflé avec violence & à la continue sur ce corps immense d'eau, il en a enlevé une partie dans l'atmosphere. Le reste ne s'est plus trouvé en assez grande quantité pour retenir les particules suspendues, comme elles l'avoient été auparavant. Qu'en est-il résulté ? La précipitation & la cohésion des particules dures & solides, en un mot la formation de cette terre.

Est-il étrange, après cela, que tous les corps du régne minéral ayent été formés par la séparation de leurs particules d'avec l'eau ? Ou est-ce donner dans la chymere que d'expliquer les formes & les différences dans la figure & l'assemblage de ces corps d'après ce principe, & de distinguer leurs variétés par l'analogie, entre cette opération soumise au raisonnement à une distance de tems si considérable, & celle par laquelle on peut dissoudre à plaisir les sels dans l'eau, & leur donner toutes les formes que nous leurs voyons, selon les différentes mesures de cette évaporation ? Vous me ren-

verrez peut-être la queſtion à moi-même. Si cela eſt, direz-vous, pourquoi ne pouvons-nous pas diſſoudre de nouveau ces pierres dans l'eau, comme nous y fondons le ſel ? La réponſe ne ſe réduit pas à une ſimple aſſertion.

Quand on conviendroit qu'il n'eſt pas poſſible à préſent de diſſoudre ces différens corps dans l'eau à volonté ; pourroit-on jamais en conclure que leurs particules n'ont pas été ainſi ſuſpendues originairement par les mains de la toute-puiſſance? Qu'eſt-ce que c'eſt que l'attraction, & quand a-t-elle commencé d'agir? Celui de tous les hommes, qui en a le mieux connu les effets, celui qui en a établi les loix & fixé les bornes & la puiſſance, Newton, lui-même n'a pas prétendu le déterminer ; il n'explique point ce que c'eſt ni comment elle agit; il ſe rejette ſur la volonté immédiate du Créateur, & déclare que c'eſt une qualité qu'il a imprimée dans toute la matiere, dont nous voyons les effets, ſans pouvoir eſperer d'en comprendre jamais la

cauſe. Comment ſçavons-nous quand ce principe a été lié avec la matiere? qui nous a dit qu'il ſoit créé avec elle & dans le même tems? Il ſe peut faire que l'attraction ait été imprimée à la matiere, au moment même que la terre étoit ſur le point d'être produite, & qu'elle lui ait manqué auparavant? D'après ce principe, les vents auroient été néceſſaires pour effectuer ce que nous voyons; & dans ce cas les corps ſolides peuvent s'être trouvés, avant que d'acquérir cette grande puiſſance, dans un état, auquel il ne ſoit plus poſſible de les remettre depuis. Sur ce principe, continua mon ami, avec cette force de raiſonnement & cette clarté, qui lui eſt ordinaire, ces corps peuvent avoir été formés de particules, autrefois ſuſpendues dans l'eau, quoique nous ne puiſſions plus les y réſoudre maintenant, & que les loix de la nature nous empêchent maintenant de repéter ce qui eſt arrivé avant qu'elles fuſſent établies. D'après ce ſyſtême, vous conviendrez avec moi que ces corps

peuvent avoir été diffous dans l'eau autrefois, quoiqu'on ne puiffe plus maintenant les y diffoudre de nouveau.

Mais cet aveu ne m'eft pas néceffaire, quoique je ferois en droit de l'exiger. Je ne connois rien qui foit actuellement indiffoluble dans l'eau: il y a des cas où les corps peuvent être fufceptibles de certaines formes, auxquelles ils réfiftent abfolument, quand ces circonftances ne fe rencontrent point. Qu'on mette de l'or dans l'eau, & qu'on l'y tienne long-tems, je fçais qu'il perdra un peu de fon poids, & que l'eau à la longue fera impregnée de fes qualités. Bien des opérations difpofent les corps à des changemens qu'ils n'auroient jamais éprouvés, fi ces opérations n'avoient précedé, & fouvent ce font les moins importantes de toutes qui produifent les plus grands effets. Le foufre diffoudra le fer; mais ce n'eft que quand on l'a fait rougir au feu auparavant. La pierre de Boulogne abforbe la lumiere, & devient lumineufe dans l'obfcurité; mais ce n'eft qu'après a-

voir été calcinée. Le feu ouvre les pores des corps de toute espéce, & il ne les affecte pas tous de la même maniere : la même chaleur qui calcine le marbre, & le réduit en chaux, vitrifie le caillou & le change en verre. Tels sont les principes qu'il faut sçavoir pour comprendre une expérience propre à demontrer, que cette pierre, qui dans sa propre forme resteroit des siécles dans l'eau sans en être endommagée, peut devenir soluble dans l'eau : il faut pour cela la préparer d'une certaine maniere. Il faut emprunter le secours du feu, & vous verrez effectuer une chose qui paroissoit impossible.

Après cette leçon de sa nouvelle philosophie, mon ami me montra un morceau de la plus fine espéce de la pierre de Montmartre ; il en détacha par le coin une parcelle qu'il rompit entre ses doigts : il en mit la poudre sur une plaque de verre, & la plaçant sous le microscope, il me fit regarder moi-même la forme de ses particules. Comme je l'ai rompue avec précaution, continua-t-il,

je n'ai fait qu'en détruire la cohésion sans les alterer. Vous les voyez entieres, du moins la plûpart ; leur figure, sans être absolument un rhomboïde régulier, en approche beaucoup : elles sont toutes plattes, & d'une épaisseur proportionnée à leur grosseur. Quand on trouve tant de particules de même forme, il est juste de conclure que telle est précisément la forme que la nature leur donne.

Il laissa ces fragmens de côté, & mit au feu le morceau d'où il les avoit détachés ; & quand il l'eut fait rougir, il le jetta dans un bacquet plein d'eau. La liqueur ainsi impregnée de ses particules, fut filtrée à travers un papier, afin qu'il n'y restât rien de solide qui put nous tromper dans l'expérience. Une goutte de cette eau mise sur une plaque de verre, parut au microscope aussi parfaitement claire, qu'elle nous l'avoit semblé à l'œil. Malgré cette apparence, me dit mon ami, cette eau est précisément dans l'état de celle d'où la terre a été originairement formée ;

du moins par rapport à cette pierre ſingulierement, elle contient, quoique d'une maniere imperceptible, des particules de ce corps ſolide. Le ſeul moyen de les raſſembler, eſt l'évaporation. Quand il m'eut ainſi expliqué ce qu'il prétendoit faire, il tint la plaque de verre ſur le feu à quelque diſtance : ſitôt qu'elle commença à fumer, il la remit ſous le microſcope : en un inſtant il ſe forma tout autour de la goutte ſur les bords une matiere blanche & ſeche : un moment après, on commença à appercevoir à quelque diſtance de ces bords de petites taches d'une matiere ſolide : elles furent créées en quelque ſorte ſous nos yeux, & à l'examen elles ſe trouverent de même forme & de même figure à tous égards que les petits grains des maſſes plus grandes : c'étoient les mêmes que les feuillets minces de la plus grande eſpéce.

J'avois alors ſous les yeux une preuve convaincante de beaucoup plus que je ne m'étois attendu qu'on pourroit prouver : c'étoit non-ſeulement

l'exemple d'une pierre, qui de ſa nature eſt incapable de diſſolution dans l'eau, & dont je voyois les particules ſéparées & parfaitement ſuſpendues dans ce fluide; mais je voyois de plus l'explication de l'acte même, par lequel cette matiere reprenoit ſon ancienne forme; & cette expérience me demontroit que la figure des maſſes poreuſes, auſſi bien que celle des petits grains des maſſes plus compactes, quelque ſinguliere qu'elle me parut, étoit de la production naturelle de la pierre. Ceci, dit mon ami, vous a expliqué l'origine des pierres les plus grandes & les plus déliées; il me reſte à vous faire voir pourquoi toute la matiere contenue dans cet état de ſuſpenſion, n'a pas été ſéparée d'une maniere auſſi réguliere. La chaleur qui a été employée d'abord, a été très-moderée: alors il préſenta le verre au feu un peu plus proche, & quand il fut plus chaud qu'auparavant, il le replaça de nouveau ſous le microſcope: nous vimes alors dans le peu du fluide qui reſtoit, un bouillonnement aſſez fort. Les particules

ſolides parurent en plus grande quantité à chaque inſtant ; elles ſe formerent, & ſe joignirent pêle-mêle les unes aux autres ; le réſultat fut une maſſe groſſiere & ſans forme, parfaitement ſemblable à celle de la pierre à plâtre commune, à la ſeule différence de la grandeur.

Si je me ſuis un peu étendu ſur ce ſujet, c'eſt qu'il m'a amuſé beaucoup: je me flatte que vous n'en ſerez pas moins ſatisfait. La vérité & la conviction ſont de même nature : elles ont en elles quelque choſe qui ne peut que plaire à un eſprit avide de connoiſſances, comme je connois le vôtre, ſur-tout quand elles ſont ſoutenues par le charme univerſel de la nouveauté. Ne conviendrez-vous pas avec moi qu'il y a une certaine façon de traiter les ſujets même les plus ſecs, qui les rend agréables ?



LETTRE XII.

N'Etes-vous point las d'entendre parler philoſophie ? Pour moi je ne m'en laſſerois jamais. Il eſt vrai qu'on trouve dans les livres qui traitent cette matiere, quelque choſe d'embarraſſé & d'obſcur ; mais il n'en eſt pas de même quand c'eſt un ami qui donne des leçons. Je crois que ces auteurs cherchent, comme les Chymiſtes, à envelopper leurs découvertes d'obſcurités, pour les faire valoir davantage. Rien de ſi ſimple, rien de ſi clair que leur doctrine, quand au lieu de cette oſtentation de ſcience, elle nous eſt développée par un homme qui n'a d'autre objet que de ſe faire entendre. Ne vous allarmez pas, je n'ai point envie de pouſſer plus loin ces recherches. Mes obſervations ne ſont qu'un commentaire à ma derniere lettre, plutôt qu'une introduction à celle-ci ; mais je ſuis ſi rempli des louanges de mon ami, que je n'ai pas l'art de les diſſimuler.

La soirée fut employée toute entiere aux opérations de mon Chymiste microscopique. J'ai commencé le lendemain des observations qui sont plus dans mon genre favori. L'Eglise des Jesuites de la rue S. Antoine, est un assez bon morceau d'architecture moderne ; mais elle est moins embellie que surchargée d'ornemens. Le College, appellé de Louis-le-Grand, est encore une Eglise des Jesuites. Il y a dans cette maison une bibliotheque qui m'a plus affecté que tout ce que j'ai vû dans la précédente, quoiqu'elle soit moins renommée:ces Religieux en ont une troisiéme dans le quartier du Luxembourg. On l'appelle le Noviciat; l'Eglise est assez belle, quoique fort inférieure à la premiere.

J'ai beaucoup plus de choses à vous dire de l'Abbaye de Ste Geneviéve ; c'est le plus remarquable & le plus ancien monument du Christianisme en France. Clovis le Grand en allant au fameux combat, dans lequel il vainquit les Visigots, fit vœu de construire une Eglise en

l'honneur de S. Pierre & S. Paul. La victoire se déclara miraculeusement en sa faveur ; sa dévotion ne se ralentit point après coup ; il accomplit son vœu en faisant bâtir cette Eglise en l'honneur de ces Apôtres, qui en furent les patrons titulaires pendant plusieurs siécles. Ste Geneviéve fut enterrée dans cette Eglise ; & après y avoir demeuré plusieurs siécles, on transféra ses os de leur lieu de repos sous le grand autel & on les déposa dans une châsse très-somptueuse. La Ste fille a ôté à ces deux Apôtres le patronage de cette Eglise ; & on porte à présent ses cendres en procession dans les rues dans le tems des fléaux publics.

On voit dans le chœur de cette Eglise un tombeau élevé à Clovis, & tout auprès un autre de la Reine Clotilde sa femme, qui fut le moyen & l'instrument de sa conversion ; mais les gens qui connoissent l'histoire, & qui sçavent distinguer les ouvrages des différens siécles, ne donneront jamais dans l'absurdité que ces tombeaux ayent été construits de leur tems, ni même

de long-tems après. Cette Eglise contient un monument qui m'a affecté infiniment: c'est celui de Descartes. Il y est enterré comme un homme tel que lui devoit l'être, c'est-à-dire, environné des louanges & des suffrages, non-seulement de tous ses concitoyens, mais encore de tout le monde sçavant. Ne croyez pas que par cet éloge je prétende mettre ce Philosophe en parallele avec Newton, qui a fait à l'Angleterre un honneur au-dessus de toutes louanges: il y a bien des dégrés de gloire, qui quoique inférieurs à celui qu'a mérité Newton, suffisent pour immortaliser des sçavans; je crois que le premier de tous, après lui, c'est Descartes. Il y a même une réflexion en faveur de celui-ci qu'on ne peut pas appliquer à Newton; c'est qu'avant Descartes on avoit fait très-peu de progrès dans la philosophie; au lieu que Newton est venu dans un tems où plus de mille des meilleures têtes de l'Europe s'étoient déja exercées, & s'occupoient encore au même genre de recherches. Je ne

prétends pas pour cela qu'il aît emprunté d'eux la moindre idée de ses grandes découvertes ; mais il faut convenir qu'il est bien plus aisé d'avancer à grands pas, quand la route d'une science est déja très-battue, que quand elle est tout-à-fait raboteuse & déserte.

Le tabernacle où l'on conserve l'hostie, a toujours été regardé comme un ouvrage admirable. Si la richesse fait la magnificence, on peut dire que rien n'est audessus; mais je suis d'avis que ce ne sont pas de pareilles magnificences qui méritent des éloges. Pour mériter mon attention il faut que, comme dit Ovide, *l'ouvrage soit plus précieux que la matiere.* D'après cette regle, le riche morceau dont je parle, ne mérite pas notre admiration.

Quoique mon peu de goût m'empêche de regarder avec transport ces magnificences entassées les unes sur les autres, j'en fus bien dédommagé par le cabinet où l'on conserve beaucoup d'excellens morceaux antiques. Quoiqu'en général la collection des médailles

dailles ne ſoit pas des plus amples, on en voit pluſieurs qui ne ſe trouvent dans aucun des cabinets que j'aie viſités. Je ne prétends pas être aſſez connoiſſeur dans ce genre, pour aſſurer qu'il n'y en ait point de contrefaites : cependant je n'ai pas entendu dire qu'on les ſoupçonnât de l'être. Il y a un Quadraſius en bronze qui eſt un morceau impayable ; c'eſt un quarré oblong, où on voit un bœuf repréſenté de chaque côté, un Conge Romain, le plus parfait qu'on puiſſe imaginer, & quantité d'autres morceaux qui viennent de cette nation, autrefois ſi puiſſante. On y conſerve, avec le plus grand ſoin, pluſieurs Momies, & une entr'autres, qui eſt la plus belle & la plus parfaite que je connoiſſe. J'ai eu beaucoup de plaiſir à conſidérer une pendule du tems de François I : il eſt aiſé d'en fixer la date par pluſieurs pieces qui en dépendent. On y garde auſſi le Miroir qui ſervoit à la toilette d'Anne de Bretagne femme de Charles VIII : les armoiries qui ſont auſſi vieilles que le reſte l'annoncent.

On ne connoiſſoit pas encore l'art de faire de ces uſtenciles en glace. Celui-ci eſt d'acier poli ; la ſurface en eſt ſi brillante, qu'il n'en faut pas davantage pour prouver évidemment que le ſecret qu'on a de polir les ouvrages en acier à Birmingham & Woodſtock, n'eſt pas de ſi ancienne date que notre prévention en faveur de notre nation, ou notre peu de connoiſſance des Arts en vigueur dans les autres pays & les autres ſiécles, nous le fait imaginer.

La Momie que j'ai admirée avec tant de plaiſir, porte avec elle des marques évidentes, qu'elle eſt de beaucoup plus ancienne que toutes les autres. Je ne ſçais ſi vous l'avez remarqué comme moi ; mais dans toutes celles que l'on conſerve en Angleterre, & que nos voyageurs curieux ont rapportées d'Egypte, j'ai toujours trouvé qu'on peut aiſément y découvrir de la différence, quant à l'ancienneté, & que les plus vieilles ſont toujours les plus belles, ſans aucune exception. A la vérité on ne ſçauroit guère décider où on peut

s'arrêter dans cette recherche, ni quel dégré d'ancienneté on peut donner aux plus belles. Nous avons des témoignages inconteſtables qui annoncent que l'art d'embaumer les morts étoit en uſage dans l'Egypte avant le tems de Moyſe; & on ne trouve pas la moindre diſpoſition à ſe gâter, dans celles qui ſont de la plus belle préparation. Celle que j'ai paſſé tant de tems à examiner dans ce cabinet, peut avoir auſſi bien 4000 ans d'ancienneté que 2000.

Je ne ſçaurois refuſer de grands éloges aux peuples des ſiécles reculés & des pays où il étoit d'uſage de préſerver de la corruption les corps de leurs Rois & des perſonnes illuſtres, dût-il en réſulter une ſorte de blâme pour notre tems. Les plus grands honneurs que nous puiſſions accorder à ceux à qui nous ſommes redevables de notre religion ou de notre liberté, c'eſt de perpétuer leurs noms: pourvu qu'il ſoit inſcrit ſur le marbre & décoré de nos éloges, peu nous importe que le corps ſoit mangé des vers. N'é-

toit-il pas bien plus noble, dans ces tems reculés, de défendre l'ouverture des corps morts, d'empêcher la corruption de toucher à la main qui leur avoit conſervé ce qu'ils avoient de plus cher. Ils perpétuoient la perſonne même du héros en même tems que ſon nom, & ajoutoient un nouveau mérite aux honneurs qu'ils rendoient à ſa mémoire.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit diſcuter quelle eſt la plus honorable de toutes les méthodes qui ont été autrefois ou qui ſont actuellement en uſage pour enterrer les morts. Sans doute l'imagination auroit beaucoup de part à la déciſion, & prendroit peut-être la place du jugement; mais j'aurai toujours la plus haute eſtime pour les honneurs qu'on rendoit aux hommes célébres de l'antiquité, à leurs funérailles. La coutume nous a fait imaginer que la meilleure méthode étoit de dévouer à la corruption le corps que nous avons aimé. Ce ſpectacle n'eſt plus devant nos yeux, & nous avons grand ſoin de le chaſſer de notre ſouvenir; mais

assurément il y a quelque chose de plus noble dans le bucher, dont la flamme s'élevoit au Ciel en consumant le corps, que dans le petit trou où on le met de nos jours, comme un chien mort qu'on éloigneroit du chemin, de peur que l'odeur n'en affectât désagréablement l'odorat. Les Pyramides, les Obélisques, les Mausolées, élévés en différentes parties du monde, qui ont résisté si longtems aux ravages des tems, qu'il n'est pas possible de déterminer celui où ils n'existeront plus, font autant d'honneur à ceux qui les ont élevés, qu'à ceux qui y sont déposés. Ce sont des témoignages subsistans de la piété & du respect des vivans pour leurs morts illustres : mais entendre dire; Sous cette voûte magnifique, dans cet édifice célébre, pourit le corps d'un tel, eût été une chose qui se seroit peu accordé avec le reste. Les anciens Romains conservoient les cendres de leurs morts; mais les Egyptiens faisoient beaucoup plus qu'eux, ils conservoient les corps mêmes.

Ce fut des Juifs que les Chrétiens apprirent la méthode d'enterrer les corps de leurs ancêtres dans des tombeaux & des catacombes. Ils la tenoient des Egyptiens; & il eut été à souhaiter qu'ils eussent copié leur coutume en entier. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils embaumassent & conservassent ainsi tous les corps de leurs parens; la terre n'eut pas pu fournir assez de place pour cela : mais les grands hommes, les personnages célébres, dont les noms pouvoient donner des leçons de grandeur d'ame, de piété envers le Ciel, ou d'amour pour leur pays, avoient de justes prétentions à cet honneur, d'autant plus grand qu'il ne pouvoit pas être universel. La dépense de ces embaumemens étoit considérable; & parmi les gens qui en donnoient l'exemple au monde, cette action étoit regardée comme un devoir sacré. Cette opération ne pouvoit se faire sans découper les chairs; on députoit une personne pour le faire; mais on avoit tant d'égards pour les corps inanimés de ceux qui

avoient rendu des services à l'Etat pendant leur vie, que c'étoit la coutume de battre & poursuivre celui qui avoit rempli cette fonction odieuse, quoique nécessaire; tandis qu'au contraire ceux qui lavoient les plaies avec du vin, qui appliquoient les aromates & les autres ingrédiens propres à conserver les corps, étoient presque autant considérés que ceux qui auroit pu les sauver de la mort lorsqu'ils étoient vivans.

Après avoir ainsi mis le corps dans un état à ne pas craindre la pourriture & la corruption, on l'enveloppoit de bandes de toile fine, & on recouvroit le tout d'un vêtement, sur lequel, avec leur maniere d'écrire en hyerogliphes, on consacroit les grandes & belles actions du héros immortalisé, les rits de leur religion & des emblêmes de ses vertus particulieres. Telles sont ces figures à présent inintelligibles; mais que j'ai toujours cru qu'il seroit possible de connoître beaucoup mieux que nous ne faisons. On connoît les créatures de l'ancien monde & la

maniere d'exprimer le caractère par ces symboles, étoit un langage commun à tout le monde.

Quand je parle en faveur de la méthode d'embaumer les corps, n'allez pas imaginer que je conseille d'en faire revivre la pratique sans l'art. Depuis que je suis ici, j'ai vu ce qu'on appelle maintenant embaumer. Que le Ciel me préserve d'une pareille boucherie? Peut être est-ce ce contraste qui m'a fait gouter si bien l'autre préparation. Au lieu de cette conservation générale & des égards religieux que les inventeurs de l'art avoient pour les corps, j'ai vu faire sortir la cervelle d'un homme mort par ses narines; lui découper tout le corps en longueur & en travers; séparer la chair d'avec les os, les bras & les jambes déchiquetées. Tirons le rideau sur un objet si désagréable. Il vaudroit mieux cent fois pourrir & devenir la pâture de la vermine la plus horrible, que d'être conservé avec tant de cruauté & découpé par lambeaux.

Je ne sçais ce que vous penserez

d'une dissertation sur les enterremens, venue à l'occasion du Cabinet de Sainte Genevieve ; mais je sçais que vous prendrez en bonne part ce que je n'écris que dans l'intention de vous plaire.

LETTRE XIII.

DUssiez-vous appeller mes lettres de Paris une histoire d'Eglises, il faut vous résoudre à lire les choses qui m'ont fait le plus de plaisir à observer. Autant que j'ai pu voir jusqu'ici, ce sont les édifices religieux qui contiennent les trésors en France, &, ce qui est plus de mon gout aussi bien que du vôtre, à ce que je pense, les plus grandes curiosités du Royaume.

L'Abbaye Royale de S. Germain est le premier objet qui se présente à mes observations. Je ne lui donnerai pas plus d'éloges qu'elle n'en mérite. C'étoit autrefois un des plus anciens & plus augustes édifices que le Christianisme ait possédé dans ce

Royaume, qui a embraſſé la Religion de très-bonne heure.

Il n'y a preſque pas une Egliſe de quelque conſidération en France, qui depuis ſa fondation n'ait changé de Patron pour le moins une fois. Celle-ci en eſt un exemple ; je vous en ai déja cité deux ou trois autres ; & ſans doute celle-ci ne ſera pas la derniere. Vous ne ſerez peut-être pas fâché d'apprendre l'hiſtoire d'une Egliſe auſſi conſidérable.

Childebert, troiſiéme fils du grand Clovis, lui ſuccéda dans cette portion de ſes Etats. Ce Prince eut le bonheur d'éloigner de ſon Royaume le ſiége de la guerre qu'il eut avec ſes anciens ennemis les Viſigots. Il les pourſuivit dans le cœur de l'Eſpagne, & aſſiégea Saragoſſe, ne reſpirant que vengeance contre ces infracteurs des traités de la paix & du droit des gens. La ville fut dévouée à une entiere deſtruction ; les ſoldats ſe cachoient derriere les remparts, qu'ils étoient chargés de défendre, & le bouillant Childebert menaçoit hautement de punir leur réſiſtance.

Souvent la ville avoit ſauvé l'Egliſe, ce fut alors l'Egliſe qui ſauva la ville : la piété trouva le ſecret d'effectuer ſans peine ce que les armes ne pouvoient pas faire. Le Commandant ſe trouvant à bout, & ne ſçachant plus comment réſiſter, l'Evêque paſſa dans le camp ennemi, & engagea le Monarque irrité à lever le ſiége. Sous quelle condition, demanderez-vous? le voici ; en lui donnant une partie de la Croix ſur laquelle le Sauveur eſt mort, & la Tunique qu'avoit autrefois portée S. Vincent. Le Monarque leva le ſiége, & à ſon retour, en mémoire des richeſſes qu'il avoit apportées dans ſa Capitale, il fonda cette fameuſe Abbaye en l'honneur de la Ste Croix & de S. Vincent, dont elle a porté le nom pendant pluſieurs ſiécles. Enfin ſaint Germain Evêque de Paris & Abbé de ce Monaſtère, y fut enterré, & depuis cette Egliſe a toujours porté le nom de S. Germain.

Vous ſerez ſurpris de m'entendre dire que le Portail ou principale entrée de cette Egliſe m'a couté un exa-

men de plusieurs heures. Ne vous pressez pas de condamner ceux qui n'ont rien dit à la louange de ce morceau d'architecture : ils ont eu raison ; c'est un des plus pauvres de tous les monumens que j'ai vûs de l'ancien goût gothique : la structure en général en est mauvaise, au-delà de toute censure ; & les ornemens sont barbares au point de ne pouvoir être assez méprisés. Mais à travers cette grossiereté, on y apperçoit le seul monument qui soit subsistant à Paris du tems de la race Merovingienne. Tout ce qui reste de son ancienne structure & du tems de Childebert, se réduit à ce portail & à la tour qui est au-dessus. Quand les Normands détruisirent tout dans les environs de Paris, ils ne laisserent que ce seul édifice de tout ce qu'ils trouverent de ces tems.

On voit à cette entrée sept statues. Les deux premieres sont Clovis & Clotilde sa femme ; les quatre suivantes sont leurs fils Thierry, Clodomir, Childebert & Clotaire I ; la septieme est Ultragotha femme

de Childebert. Il y en a deux qui ſont fort endommagées, les cinq autres, & probablement ces deux auſſi dans leur origine, ont une gloire, ou, comme diſent les Antiquaires, un nimbe autour de la tête, tel qu'on en voit aux figures & images du Sauveur, de la Vierge Marie & des Apôtres, qui ont été faites dans les premiers ſiécles du Chriſtianiſme. Il n'eſt pas aiſé de fixer dans quel tems cet ornement a commencé à être en uſage. Par rapport aux repréſentations tirées de l'Ecriture, il a été pris évidemment des Païens, à la réſerve que le nimbe des figures chrétiennes eſt tout ſimple, au-lieu que celui des Païens avoient des pointes ou rayons ſolaires qui en ſortoient. Chez les Romains les Poëtes l'attribuoient aux Divinités qu'ils introduiſoient dans leurs Poëmes. Virgile parle de *Minerve brillante dans un nimbe*; & les Statuaires, comme on peut voir par ce qui nous reſte de leurs ouvrages, continuerent cet uſage, & étendirent cet honneur aux Empereurs & aux hé-

ros; c'eſt pour cela qu'on voit des *Nimbes* ſur les médailles & les monnoyes de quelques-uns des Empereurs d'Orient. On en apperçoit évidemment autour de la tête de Juſtin I, de Juſtinien, de Phocas & d'autres, ainſi que de Valentinien II, ſur le diſque d'argent que l'on conſerve dans la Bibliothéque à Geneve.

Pour peu qu'on ait de connoiſſance de la ſculpture de ces ſiécles, l'ouvrage annonce par lui même qu'il eſt de ce tems. Les perſonnages qu'on y voit repréſentés, outre qu'ils ſont connus par l'hiſtoire, portent auſſi d'autres marques diſtinctives de ce qu'ils ſont; ils ont tous des légendes dans leurs mains, où l'on voit des fragmens du nom de celui qu'ils repréſentent. Celles de Clodomir & de Clotaire peuvent encore ſe lire, les autres ſont plus effacées. Au premier abord on eſt ſurpris du manteau que Clovis a ſur ſes épaules & d'un Aigle qui étoit autrefois à l'extrémité de ſon ſceptre. Vous avez trop de connoiſſance de l'hiſtoire de France, pour avoir beſoin qu'on

vous en donne l'explication; mais peu de gens ſe rappelleroient que c'étoient là les ornemens Conſulaires, que lui & ſon fils Childebert, reçurent de l'Empereur Anaſtaſe; vous ſçavez que ce Prince les craignoit aſſez tous les deux pour agir civilement avec eux. Aucune des autres ſtatues n'a de ſceptre, ce qui m'annonce encore plus l'époque où ces ſtatues furent faites, c'eſt-à dire dans le tems où Clovis & Childebert ſeuls étoient Rois de Paris, dignité qui emportoit celle de Monarque des François.

Il y a encore une huitiéme ſtatue ſur ce portail, mais elle n'a aucun rapport avec les autres. C'eſt une figure vénérable qui foule le Diable ſous ſes pieds: c'eſt aſſurément celle de quelque Evêque; je croirois aſſez que c'eſt S. Denis.

On ne manque pas de trouver dans cette Egliſe des tombeaux & des monumens de ces perſonnes Royales. Il y en a pluſieurs de chaque côté du grand Autel & un autre au milieu du Chœur; mais il ne faut

pas compter ſur le rapport de ceux qui voudroient les faire croire auſſi anciens que les ſtatues. Celui de la Reine Fredegonde, à la vérité, porte des caractères inconteſtables de ce tems : il eſt ſans doute original ; & à en juger par ce qui en reſte, quoique fort mutilé, ce doit avoir été un beau morceau. Le corps de la figure de la Reine avoit été fait en moſaïque ; les mains & la face étoient d'argent : mais les dernieres ont été enlevées entierement, & les morceaux qui compoſoient le corps ont été dérobés en partie. Elle porte un ſceptre ; & ce qui concourt à indiquer le tems où la ſtatue fut faite, eſt l'habillement qui eſt préciſément ſemblable à ceux de Clotilde & d'Ultragotha ſur le portail. Des fragmens qui ſont véritables, ſervent toujours à l'explication les uns des autres.

Les autres tombeaux, quoique bien imités & propres à tromper les yeux de ceux qui les conſidérent, ſont des ouvrages modernes. Nous ſçavons les ravages affreux qu'ont

commis les Normands. Ils ont détruit tout ce qu'ils ont trouvé dans l'Abbaye à l'exception de ces morceaux : à la vérité ils ont un air d'antiquité. L'inſcription eſt en caractères gothiques, & on leur a donné, à force d'art, une reſſemblance d'antique ; mais il eſt facile de diſtinguer, qu'à l'exception de Childebert dont la figure a été copiée d'après celle du portail, le viſage & toutes les figures ſont de l'imagination du Sculpteur. Les médailles de ces tems que l'on conſerve dans les cabinets des curieux en France, quoique leurs têtes y ſoient empreintes, ſont trop groſſierement faites pour avoir jamais reſſemblé & pour rien fournir qui puiſſe aider le Statuaire. Les tombeaux que l'on prétend être du même tems ou à-peu-près, que celui de Fredegonde, ſont beaucoup plus modernes. Ils ont été conſtruits environ cinq ſiécles après le pillage des Normands, dans le tems du Roi Robert, & placés en dépôt juſqu'au milieu du dernier ſiécle, dans un caveau ſous l'Egliſe, où ils ſont reſtés

couverts de décombres, auquel tems on en a fubftitué d'autres à leur place, que l'on a élevés dans le chœur.

Il y a quelque chofe de fingulier dans l'infcription qu'on voit fur celui de Childebert; les Moines ne jugerent pas à propos d'en faire une nouvelle, & l'ont copié mot à mot d'une ancienne chronique Françoife.

J'ai été fenfiblement affecté par le tombeau devenu fameux par le nom de Cafimir. C'eft un maufolée qui ne manque pas d'élégance, & qui eft extrêmement magnifique. Il contient le cœur du Roi de Pologne de ce nom, & eft placé dans une Chapelle qui occupe un bout de la traverfe, & dédiée à S Cafimir. Vous fçavez fon hiftoire : ce Prince abdiqua la Couronne' & fe retira en France. Louis XIV donna cette Abbaye & plufieurs autres bénéfices à ce Solitaire Royal. Sur ce tombeau, qui eft de marbre noir, il eft repréfenté à genoux & revêtu de fes ornemens royaux, offrant fa Couronne au Sauveur. L'infcription eft pompeufe.

On lui donne le titre de Roi de Suede auſſi bien que de Pologne, quoiqu'il n'ait jamais eu aucun droit à la Couronne de Suede; & on cite ſeize batailles gagnées par ſa valeur. Le moyen de s'empêcher de rire de cet éloge? les menſonges des épitaphes ont été célébres de tous tems; & la mode en durera tant que les deſcendans des morts auront de l'orgueil & de l'argent. Il y a des trophées & beaucoup de figures en bas relief ſur les côtés de ce monument; mais l'exécution n'en eſt pas bonne.

Cet ouvrage dont on ne nomme point le Sculpteur, a un morceau de comparaiſon qui le dépare fort. C'eſt un monument travaillé par Coiſevox à la mémoire d'un Abbé de ce Monaſtère, qui étoit de la fameuſe maiſon de Furſtemberg en Allemagne. Il eſt placé dans une Chapelle dédiée à Ste Marguerite, à l'autre extrémité de la traverſe. Il n'a rien de la magnifique apparence de celui de Caſimir; mais il lui eſt infiniment ſupérieur pour le deſſein

& pour l'exécution. Il y en a encore un autre dans la même Chapelle qui m'a fait beaucoup de plaisir. Il est élevé en l'honneur d'un pere & de son fils, nommés Castelan, tous les deux militaires & tous les deux morts à la guerre. C'est Girardon qui l'a travaillé. L'histoire en est plus intéressante que celle du précédent; mais je ne crois pas que l'exécution en ait rien de plus beau. On voit dans une Chapelle derriere le chœur deux tombeaux qui m'ont frappé: ce n'est pas que l'ouvrage en soit bien excellent; mais ils rappellent les vertus de deux de nos compatriotes, un Comte d'Angus de la famille de Douglas & son petit-fils, qui moururent aussi tous les deux les armes à la main.

Le tombeau du fameux S. Germain est dans une Chapelle en entrant dans l'Eglise; il n'a rien de remarquable, à moins que nous n'adoptions ce qu'on dit de son épitaphe, qu'elle fut faite par Chilperic II.

La Sacristie est fort riche; dans tous les trésors de ces lieux, il est bien

rare que les choſes qu'on eſtime le plus ſoient celles qui me paroiſſent les plus dignes d'être remarquées : vous trouverez ailleurs aſſez de deſcriptions de Crucifix d'or maſſif ornés, ou, pour mieux dire, chargés de pierres précieuſes, & quantité d'autres morceaux recommendables par leur valeur intrinſéque. Pour moi ce qui m'a frappé le plus, eſt une tête d'Adrien gravée ſur un ſaphir oriental : je n'ai guère vu de morceau auſſi parfait pour le travail; il eſt placé au centre d'une Croix. J'ai été charmé auſſi d'un portrait fait il y a environ trois cens cinquante ans; c'eſt celui de Guillaume Abbé de cette Maiſon, qui, avec pluſieurs autres, rend ſes dévotions à un Chriſt mort. Le tableau n'eſt pas ſans quelque mérite, mais il y a une ſingularité dont j'ai été très-ſatisfait. On voit dans l'éloignement la repréſentation des principaux édifices de Paris, dans la ſituation où ils étoient alors : ce qui fait voir combien dans ce tems Paris, qui étoit déja bien différent de ce qu'il avoit été précédemment,

eſt éloigné de la grandeur & de la magnificence qu'on lui voit à préſent. L'Abbaye S. Germain paroît au milieu d'une vaſte prairie. On voit en perſpective le Louvre, tel qu'il étoit du tems de Philippe Auguſte, & beaucoup d'autres édifices, bien éloignés du lieu dont ils ſont partie actuellement. Des morceaux de ce genre, quand on eſt sûr de leur date, tels que celui-ci, ſont des monumens ſur leſquels il y a plus à compter, que ſur les détails qu'on en trouve dans les Ecrivains qui ſont venus après, à qui différentes vûes peuvent donner de la partialité, lors même que leur ignorance ne les trompe point.

J'aurois dû vous dire que la Bibliotheque de Ste Geneviéve eſt fort conſidérable, & ne contient pas moins de ſoixante mille volumes; celle de S. Germain eſt encore bien plus ample, & ne le céde qu'à très-peu d'autres en Europe Elle occupe une aîle entiere du Cloître, & il n'y a point de place perdue. On y voit beaucoup d'antiquités & ſur-tout un

petit modéle des fameux Lutteurs de la galerie du grand Duc de Toscane, & un Jupiter Bernilucius qui sont deux morceaux admirables. Entre les manuscrits, on m'a fait voir le Pseautier dont se servoit S. Germain, il y a plus de douze cens ans. C'est une chose fort curieuse dans son espéce; le titre est en or, le reste en lettres d'argent sur du velin. Je ne finirois point si je vous faisois le détail de tout ce qu'on montre comme des curiosités dans ces endroits; chaque lettre feroit un volume, mais je vous épargne & moi aussi. Vous n'apprendrez de ma part que ce qui me paroîtra curieux à moi-même.

LETTRE XIV.

JE n'avois jamais entendu parler des curiosités de l'Eglise des Célestins. Ce Couvent est situé proche de la porte de S. Antoine, dans un canton de Paris éloigné & peu fréquenté, ce qui fait que les étrangers

ne le connoiſſent guère. Tout ce que j'y vis étoit du nouveau pour moi. Ce fut le haſard qui m'y mena & me fournit l'occaſion de vous marquer beaucoup de choſes, qui je crois, ne ſont pas moins nouvelles pour vous qu'elles l'étoient pour moi.

Les Céleſtins ſont de fondation Royale: c'étoit là qu'on dépoſoit ordinairement les cœurs de toute la famille Royale avant que le Val-de-Grace fut conſtruit; & les gens de la premiere qualité s'y faiſoient enterrer. On y voit nombre de monumens magnifiques & élégans. Le plus conſidérable de tous eſt dans une Chapelle de côté à la droite du grand Autel. C'eſt le Duc d'Orleans, frere de Charles VI, qui a fait bâtir cette Chapelle, qui a toujours porté depuis le nom de ſa famille. Le pere de ce jeune Prince, car il l'étoit alors, fonda ce Couvent: ce qui détermina le Prince à cet acte de générosité, fut un accident auſſi triſte que ſingulier.

La Reine Douairiere de Philippe de

de Valois donna une mascarade publique à l'occasion du mariage d'une de ses filles d'honneur. Le Roi son arriere petit-fils, qui venoit d'être guéri d'un accès de folie, dont il avoit été long-tems attaqué, parut à cette assemblée, déguisé en sauvage, avec cinq jeunes Seigneurs de la premiere noblesse du Royaume, sous le même déguisement. Leurs habits étoient faits de maniere qu'ils leur prenoient la taille bien juste: ils étoient de toille, & on avoit collé par dessus avec de la poix, des touffes de lin écru pour imiter le poil. Ces six masques étoient enchaînés l'un à l'autre. La singularité de cet attirail fit tourner sur eux les regards de toute l'assemblée; le jeune Duc d'Orleans, aussi curieux que les autres, vint les considérer avec une bougie à la main. Le hazard voulut que le feu prit au lin d'un de leurs habits: à l'instant la flamme se communiqua aux autres; & comme ils étoient enchaînés, ils ne purent ni se séparer ni se secourir. Le Roi fut bientôt reconnu; la Duchesse de Berri le sauva

en le couvrant de sa robbe, avant que le feu eût gagné jusqu'à lui; mais quatre des autres furent grillés, & en moururent. Cet accident fit retomber le Roi dans son premier état, & il n'en a jamais été bien guéri. Le Duc d'Orleans qui avoit été la cause innocente de cette fatale catastrophe, fit bâtir cette Chapelle aux Célestins pour expier son imprudence; & fonda des Messes à perpétuité pour le repos de l'ame de ceux qui avoient été les malheureuses victimes de sa curiosité.

On voit souvent le sang, pour ainsi dire, expié par le sang. Le Duc fut assassiné quelque tems après, & mourut victime de la jalousie des branches Royales d'Orleans & de Bourgogne, qui se disputoient alors l'administration du Royaume. Il fut assassiné dans la rue Barbette, un soir qu'il revenoit du cercle de la Reine avec peu de suite. Jean Duc de Bourgogne se déclara l'auteur de cette action, & il la paya cher bien-tôt après. Mais on a soupçonné, sur d'assez bons fondemens, que la

Reine Iſabelle de Baviere, femme de Charles VI, avoit eu beaucoup de part à l'aſſaſſinat. Valentine de Milan ſa veuve, cette Ducheſſe dont la ſucceſſion a occaſionné tant de guerres par la ſuite, demanda juſtice contre le Duc de Bourgogne qui avouoit hautement le crime; mais quoique le Dauphin, tout le corps du Clergé & le Parlement fuſſent portés pour elle, & qu'elle ſollicitât avec toute l'ardeur d'une femme qui a perdu le plus digne des époux, ſes inſtances furent inutiles; le criminel étoit trop diſtingué pour ſubir la punition due à ſon crime. Si cette malheureuſe veuve ne put pas obtenir juſtice comme épouſe, elle fit du moins tout ce qui étoit en ſon pouvoir : elle mourut comme telle; car elle ſe laiſſa périr de chagrin. Elle eſt dans le même tombeau que ſon mari, au milieu de la Chapelle qu'il avoit fait conſtruire; c'eſt un monument ſuperbe de marbre noir, ſur lequel ſont leurs ſtatues d'un très-beau marbre de Carrara auſſi blanc que la neige. Ce monument m'a con-

duit à en visiter d'autres qui sont sortis, pour la plupart, de la main des meilleurs Artistes que la France ait connus. Je n'ai vû nulle part une suite si nombreuse de morceaux excellens & bien finis. Les desseins en sont beaux en général, & l'exécution est tout à la fois bien travaillée & remplie d'ame. Les épitaphes m'ont fait aussi beaucoup de plaisir. On y trouve, à la vérité, trop de cette flatterie qui régne dans les panégyriques des François; mais elles me font envisager les monumens, à l'honneur des morts, sous un autre point de vûe que je n'avois fait jusqu'alors. Elles m'ont donné une espéce d'histoire abregée des François depuis quatre ou cinq siécles; & me l'ont gravée plus fortement dans la mémoire que n'auroient pû faire les écrits de l'analiste le plus exact. Entre les tombeaux les plus considérables, soit pour la beauté du travail, ou pour l'elégance des inscriptions, j'ai distingué celui du Duc d'Orleans pere de Louis XII : c'est le même Duc d'Orleans qui reclama le Mila-

nois du chef de Valentine ſon ayeule. Ses deux freres, les Ducs d'Angoulême & de Vertus y ſont auſſi enterrés avec lui; le premier fut ancêtre de François I. On en voit encore beaucoup d'autres du même tems ou environ.

Les cœurs d'Henri II & de Catherine de Médicis y ſont déposés d'une maniere pompeuſe & élégante, dans une urne dorée d'un goût exquis, quoique ſimple & non ſurchargée d'ornemens, laquelle eſt ſoutenue par les Graces, parfaitement exécutées en marbre. Je ſentis mon cœur s'agiter dans ma poitrine & friſſonner, en voyant l'urne qui renferme celui du fameux Connêtable Anne de Montmorenci. L'inſcription dit qu'il mourut à la bataille de ſaint Denis à quatre-vingts ans, en combattant pour ſa Religion; ſon action & le ſuccès qu'elle eut m'a fait ſouhaiter qu'il eût été Anglois. Son corps eſt à Montmorenci : l'urne qui contient ſon cœur, eſt ſoutenue ſur une colonne torſe d'ordre compoſite & d'un travail exquis.

J'ai lû enſuite une inſcription qui m'a fait rougir pour mon pays, mais dans un autre ſens. Pourquoi faut-il que je ſouhaite que des François euſſent été Anglois, tandis que la plus grande de nos Souveraines, par une ſeule de ſes actions, me force de ſouhaiter qu'elle eût été Françoiſe ? Elle eſt gravée ſur le piédeſtal triangulaire d'une colonne, au haut de laquelle brille une urne qui contient les cœurs de François II & de Charles IX. L'inſcription parle dans un ſtyle noble & pathetique, du meurtre de Marie Reine d'Ecoſſe, douairiere de ce Monarque, & à qui Eliſabeth ſa couſine fit couper la tête.

Les ſtatues de Philippe & Henri de Chaillot, l'un Amiral au ſervice de France, & diſtingué par de grands honneurs, & l'autre Duc de Rohan, ſont très-bien exécutées. J'ai vu quelques morceaux de ſculpture moderne qui les ſurpaſſent. Tout auprès eſt un Obeliſque magnifique & vraiment noble, aux angles duquel ſont les vertus cardinales d'un travail ex-

quis; il eſt au-deſſus du tombeau de trois Ducs de Longueville, dont le dernier mourut tout jeune au paſſage du Rhin en 1672. Ils étoient tous deſcendus du fameux bâtard de Charles Duc d'Orleans, & avoient hérité du courage de leur pere. La ligne maſculine s'eſt éteinte dans le dernier des trois.

On voit ſur le tombeau du fameux Timoleon de Coſſé, Comte de Briſſac, une colonne ornée de bas-reliefs, mais trop chargée de figures. L'Artiſte avoit la main meilleure que la tête. L'ouvrage n'a point de défaut; mais le deſſein eſt ſurchargé.

Le corps de l'Egliſe renferme les cendres d'un grand nombre de perſonnes illuſtres. Il n'y a pas juſqu'aux vitrages de la Chapelle d'Orleans qui ne méritent beaucoup d'attention. Ils ſont ornés des portraits de pluſieurs Princes de cette illuſtre maiſon, tirés d'après nature & dans l'habillement des tems.

Quand je parle des peintures des fenêtres, il ne faut pas que j'oublie de vous dire que l'autel eſt décoré

d'un tableau d'histoire peint par Salviati, & l'un de ses meilleurs. Je n'entens point par Salviati, Porta son éleve qui a pris son nom, mais le vrai François Salviati de Florence. Je ne me rappelle pas de vous avoir jamais entendu parler de ce Peintre : nous n'avons en Angleterre que fort peu de ses ouvrages., du moins qui soient reconnus comme de lui ; cependant j'en ai vû quelques-uns à Houghton qui figurent très-bien & font honneur à de grands maîtres, & que j'ai toujours pris pour être de cet auteur.

Ne croyez pas pour cela, que je mette Salviati à la tête des célébres de sa profession. Je pense qu'il lui manquoit la plus grande des qualités nécessaires à un grand Peintre, je veux dire, un génie élevé. Quand je vois un morceau excellent pour l'exécution, mais médiocre pour le dessein, je suis tenté de le croire de Salviati, quoiqu'on lui donne un autre nom, Ce n'est pas qu'il manquât d'imagination ; au contraire, il l'avoit trop féconde ; mais elle n'étoit pas tour-

née vers le grand & le majeſtueux. Les figures nues de ce tableau ont une grace & une aiſance qui feroit honneur à preſque tous les Peintres; les draperies des autres tombent avec une heureuſe négligence : elles ne ſont ni trop embarraſſantes ni trop légeres : ce tableau eſt fini, & je croirois preſque qu'il l'a travaillé dans ſa jeuneſſe. On voit dans ſes autres morceaux un peu plus de la maniere de Bardinelli; dans celui-ci il a plus imité le ſtyle de ſon premier maître le Sarto; mais il met encore aſſez du ſien, pour faire juger du premier coup d'œil aux connoiſſeurs de qui il eſt.

Antoine Perés Secrétaire de Philippe II Roi d'Eſpagne, & rival trop heureux de ce Monarque, eſt enterré dans le cloître. La Princeſſe d'Eboli en lui ſouriant excita la jalouſie du Roi contre lui; & il ne pût ſe mettre à couvert de la vengeance de Philippe, qu'en cherchant un aſyle dans un autre Royaume. Il ſe ſauva en France, y fut reçu & honoré par Henri IV, ſous la protection du-

quel il y paſſa le reſte de ſes jours.

J'ai été ſurpris de l'hiſtoire d'un Maréchal de France, qui abandonna cette haute dignité pour porter la Banniere appellée Oriflame. Vous vous rappellez qu'on nous dit qu'Arnaud d'Audenchamp fit la même choſe du tems de Charles I. L'honneur de ce poſte eſt ancien & grand; ce n'eſt pas là le ſeul exemple qui le prouve. On m'a fait voir dans la Bibliotheque de cette maiſon une hiſtoire de ce Prince leur fondateur, qui eſt très-bien enluminée. On y voit une belle miniature qui repréſente le Roi donnant cette Banniere à un homme armé qui la reçoit à genoux, & un Evêque, placé derriere le Roi, qui la bénit. Si cette peinture exprime une autre action de la même eſpéce, elle confirme la haute eſtime qu'on faiſoit de cet emploi; ſi c'eſt la même, elle montre le haut dégré d'honneur qu'on y attachoit, & fortifie ce trait d'hiſtoire. Il y a dans le même livre une autre miniature fort belle, qui repréſente le ſacre de ce Roi & de la Reine ſa fem-

me par l'Archevêque de Rheims.

Ne soyez pas surpris de ce détail que je vous fais d'un endroit qui est à peine connu de tous nos Voyageurs, & dont aucun, peut-être, n'a jamais fait mention. J'ai été étonné moi-même de cette omission, & je me félicite fort du hazard qui m'y a conduit.

LETTRE XV.

JE continue à parcourir les Eglises & les Couvents, il faut vous résoudre à en essuyer la description. Tant que je ne me lasserai pas de voir, j'imagine que vous ne vous lasserez pas non plus d'apprendre ce que j'ai vû. J'ai visité en dernier lieu les grands Jacobins, qui sont les Dominicains de la rue S. Jacques. Ce Couvent subsiste depuis le tems de saint Louis. Il a été enrichi par le dépôt de plusieurs personnes de la Famille Royale. On y voit des tombeaux gothiques, la plupart surchargés d'ornemens, & quelques-uns très-majes-

tueux, érigés à la mémoire de plus de vingt Princes des maisons de Bourbon, d'Artois, d'Evreux & d'Alençon. Les inscriptions de la plupart annoncent que les personnes qui y sont enterrées, sont mortes en combattant contre les Maures, les Flamans ou les Anglois.

J'ai été frappé du tombeau de Humbert, que l'inscription appelle *amplissimus Humbertus*. Le dernier Dauphin de Viennois ayant fait une cession volontaire de son Etat à Philippe de Valois, embrassa la Régle de S. Dominique & mourut dans ce cloître. Quelle haute idée ne devons-nous pas avoir de la piété véritable d'un homme qui préfere l'espérance d'une couronne dans le Ciel, à celle dont il est assuré sur la terre, & qui résigna le titre de Roi pour celui d'Evêque d'Alexandrie *in partibus infidelium* ?

N'ayant rien trouvé autre chose dans cette visite, qui m'ait frappé, je n'imagine pas que la description du reste vous fit plaisir. Mais ce seroit faire injustice aux Statuaires

François, si je ne vous parlois de quelques autres de leurs ouvrages & des monumens que j'ai vus par occasion dans des lieux qui ne me fournissent pas séparément assez de matiere pour une Lettre. Le tombeau d'une Dame de Lamoignon dans l'Eglise de S. Gilles, quartier de S. Denis, est, à mon avis, le chef-d'œuvre de Girardon, célèbre Statuaire. Je pense que chacun en porte le même jugement que moi ; à coup sûr, je n'ai rien vû de lui qui en approche. Il y a dans l'inscription une circonstance très-singuliere : on avoit dessein d'enterrer son corps dans un autre endroit ; mais les pauvres du voisinage, à qui elle avoit fait beaucoup de bien pendant sa vie, l'enleverent par force & le déposerent dans cette Eglise.

On vous a parlé des Cariatides de la salle des Suisses dans le vieux Louvre ; elles ont immortalisé le nom de Gongeau qui les a travaillées. Mais ceux qui ont été si empressés à louer ces morceaux, qu'on célebre à juste titre, auroient dû visiter la

vieille Eglise de S. Magloire; ils y auroient vû de la même main un tombeau, élevé à la mémoire d'un nommé Blondeau, & décoré de Cariatides encore plus dignes d'être célébrées.

Les Chevaliers du Temple, Ordre distingué, qui fut détruit en France aussi bien qu'ailleurs, & dont la ruine avoit été concertée entre Clement V & son ami Philippe le Bel, ont des monumens très-vénérables dans une Eglise, appellée, comme à Londres, le Temple. Ce bâtiment occupe un grand espace de terrein, & jouit de plusieurs privileges, & entre autres d'assurer les débiteurs contre la prise de corps. Mais les tombeaux qu'on y voit, n'ont rien de bien singulier ni de frappant.

Du Cange, auteur de l'histoire Byzantine, & de la Houssaye, sont enterrés à S. Gervais; le comique Scarron repose aussi sous le même toit, ainsi que le grand Chancelier Phelypeaux, qui y a un mausolée superbe, mais dont le dessein ni l'exécution ne m'ontpoi nt frappé. C'est ce Chan-

celier qui ſcella la révocation de l'Edit de Nantes. Pourriez-vous croire que l'inſcription, qui a été faite dans l'intention de lui donner les plus grands éloges, dit de lui, qu'il déclara au moment de ſa mort, qu'il quittoit la vie ſans regret, puiſqu'il avoit achevé cette importante affaire.

L'Egliſe des Jeſuites fait une figure pompeuſe dans les Journaux de nos voyageurs modernes. Vous êtes ſurpris, ſans doute, que je ne vous en aye pas encore parlé; mais outre que tous ces éloges ſeroient pour moi une raiſon ſuffiſante pour n'en rien dire, j'en ai une autre plus forte, qui en juſtifiant mon ſilence, ne l'excuſera pas pour un autre. Malgré tout ce que vous avez entendu dire de la beauté de ſon architecture & de la richeſſe de ſes décorations, malgré les ſommes immenſes qu'on a employées à la conſtruire, c'eſt inconteſtablement un des plus mauvais morceaux d'architecture qu'il y ait en Europe. Les ornemens qui ſont au-deſſus des cœurs de Louis XIII, Louis XIV & de quelques

Princes de la Maiſon de Condé, ſont magnifiques à la vérité, & on ne peut pas diſconvenir qu'ils ne ſoient faits avec un goût exquis; mais il auroit été à ſouhaiter qu'on les eût placés dans un endroit plus avantageux.

Celle de Ste Catherine dans la rue de la Culture, eſt bâtie du régne de Philippe Auguſte. Ce Prince la fit conſtruire à l'occaſion de la fameuſe victoire de Bouvines qu'il remporta par la bravoure des Archers Royaux. Deux Chanceliers de France, Pierre d'Orgemont, & René de Birágues y ont leurs tombeaux, ouvrages qui annoncent plus de dépenſe que de goût. On ne peut pas ſi bien juger maintenant du dernier que de l'autre. Son plus grand mérite conſiſtoit dans des ouvrages en bronze maſſifs & très-bien finis, autant qu'on peut en juger par le peu qu'il en reſte. Ce ne ſont point les pillages des Normands qui ont détruit ce qui manque: le ſacrilege s'eſt fait ſuivant les regles des canons, & on l'excuſe à cauſe de l'intention. On a dépouillé

le tombeau de tous ses ornemens de bronze pour en faire le tabernacle qui est sur le grand Autel. Cette pratique n'est que trop ordinaire dans les Communautés Religieuses. Une telle conduite empêche de rendre aux vertus des morts une partie des témoignages les plus honorables qu'elles ont mérité; & je n'en suis pas surpris.

Le fameux & infortuné Duc de Biron, autrefois Ambassadeur d'Henri IV auprès de notre Reine Elisabeth, & ensuite décapité sous le même regne, est enterré, mais sans aucun monument, dans l'Eglise Paroissiale de S. Paul, édifice fort ancien & qui n'a pas d'autre titre pour attirer l'attention. Nicot Ambassadeur en Portugal dans le seiziéme siécle, de qui la fameuse plante du Tabac tira son nom de *Nicotiane*, parce que ce fut lui qui le premier la fit connoître dans toute l'Europe, a un tombeau magnifique dans cette Eglise. Il y en a aussi un très-beau d'un Duc de Noailles. Boileau le Satirique y est enterré, aussi bien que Mansart,

l'Architecte, à qui les François ont attribué mal à propos l'invention de cette espéce de toit qu'ils ont appellé Mansarde. On y voit encore les monumens de quelques personnes peu connues, ornés de sculptures qui font honneur aux noms de Coisevox & de Girardon.

Il y a dans le Couvent des Religieuses de l'Ave-Maria, le tombeau de cette Duchesse de Retz, si célèbre pour sa littérature, qui, à la priere de Catherine de Médicis, répondit publiquement dans un latin très-pur & très-élégant aux Ambassadeurs Polonois, quand ils vinrent demander le Duc d'Anjou pour leur Roi. La mere du grand Prince de Condé, Charlotte de la Trémouille, femme de Henri second de Bourbon y est aussi enterrée; mais leurs monumens n'ont rien de bien remarquable.

J'attendois avec empressement l'occasion de voir l'Abbaye de S. Victor, qui n'est ouverte aux Etrangers que trois jours de la semaine. C'est un édifice fort ancien, bâti & fondé par

Louis VI. Henri du Bouchet, qui y eſt enterré, a fait préſent à cette maiſon d'une Bibliotheque qui eſt fort bonne & publique. Le Poëte Santeuil, & le fameux Liſet, premier Préſident du Parlement ſous François I, y ont leur ſépulture. Ce Claude Liſet eſt le même qui conduiſit le grand procès pour ce Monarque contre le Connêtable de Bourbon. J'ai toujours regardé Santeuil comme ſupérieur à beaucoup d'autres Poëtes François, d'une réputation plus brillante. Je lui ſçais bon gré d'être ſorti de la route ordinaire pour exercer ſes talens : c'eſt dans la Poëſie latine qu'il a excellé. Il étoit Religieux & ſes talens auroient du l'élever à de plus grands poſtes dans ſon état. On lui reprocha un jour de n'avoir pas travaillé à y parvenir, & le Supérieur de la maiſon étant mort, on le ſollicita de faire tous ſes efforts pour lui ſuccéder. Il le fit, mais il échoua & déclara qu'il avoit eu tort d'y prétendre. « Ceux qui auroient mérité » la corde par leurs mauvaiſes ac- » tions, dit-il, s'ils étoient reſtés

» dans le monde, ſont les plus sûrs » de devenir Supérieurs ici : pour » nous qui marchons le droit che» min, & qui ne ſongeons qu'à dire » notre chapelet & faire notre de» voir, nous n'y avons point de droit : » car nous n'avons pas le tems de » prendre les moyens néceſſaires pour » y arriver. « Quoiqu'il n'ait point paſſé par les charges & les honneurs de ſon Ordre, il s'eſt fait une grande réputation pendant ſa vie, & a laiſſé des monumens qui dureront autant que quelques-uns des meilleurs édifices de Paris. Les inſcriptions qui ſont ſur les Fontaines publiques ſont toutes de lui. Je ne ſçais ſi vous avez vû celle qui eſt ſur le pont Notre-Dame ; en tout cas je crois que vous ſerez bien aiſe de voir mon opinion confirmée par ce beau morceau de verſification.

Sequana cùm primum Reginæ allabitur urbi
Tardat præcipites ambitioſus aquas.
Captus amore loci curſum obliviſcitur, anceps.

Quo fluat, & dulces nectit in urbe moras.
Hinc varios implens fluctu subeunte canales
Fons fieri gaudet, qui modo flumen erat.

Personne n'a jamais eu l'esprit plus vif, ni la repartie plus heureuse que Santeuil dans les premiers tems de sa jeunesse. On dit que ce Poëte se trouva un jour en compagnie avec Dominique le fameux Arlequin du théâtre Italien. Après une conversation assez plaisante, Santeuil lui ayant demandé son nom, il lui répondit, Je suis le Santeuil de la Comédie Italienne: & moi, répliqua Santeuil, je suis le Dominique de S. Victor. Il n'épargna pas plus son Ordre que lui-même. Quelqu'un ayant eu la sotise de se plaindre en sa présence d'avoir été trompé par un Moine, toute la compagnie crut que Santeuil alloit repliquer par quelque insulte violente; au contraire il le regarda fixement & lui demanda avec un grand sérieux, depuis quand il étoit à Paris: & ayant sçu qu'il y avoit plusieurs années: Vous n'êtes pas à

plaindre, lui dit Santeuil; quand on a passé tant de tems dans une ville où il y a tant de Moines & qu'on est trompé par un d'eux, on le mérite bien : dorenavant, Monsieur, songez bien, tant que vous resterez à Paris, à vous garantir de quatre choses, d'une femme par devant, d'une mulle par derriere, d'une charrette par les côtés, & d'un Moine par tous les bouts.

Sur la fin de sa vie il renonça à tous les amusemens de sa jeunesse, & devint aussi éminent par sa piété que par son esprit.

Coisevox a décoré l'Eglise voisine, dédiée à Ste Pélagie, par un monument superbe; il est à la moderne, d'un bon goût & l'un des plus finis de ses ouvrages. C'est le tombeau du Chancelier d'Aligre. Les familles des Bignon & d'Argenson ont aussi des monumens superbes dans le même quartier à S. Nicolas du Chardonneret. Le Brun y est enterré dans une Chapelle; son tombeau est de Coisevox, les autres sont de Girardon. Ces deux grands

Sculpteurs ſe diſputent la palme l'un & l'autre ; & il n'eſt pas facile de décider lequel eſt le plus excellent. Le monument de le Brun n'eſt pas la ſeule choſe qui rappelle ſa mémoire dans cette Egliſe ; il s'y eſt érigé lui-même un monument encore plus noble par les différens tableaux de ſa main, dont il l'a décorée. On y voit principalement ce fameux morceau qui lui a acquis la faveur & la protection de la Reine Anne d'Autriche, patrone de ſa fortune, dont le goût ſuffiſoit pour faire eſtimer tout ce qu'elle approuvoit, & dont la libéralité lui donna les facilités d'employer enſuite à ſes autres ouvrages tout le tems qu'il lui falloit pour les rendre, comme il a fait, l'objet de l'admiration de tout le monde.

LETTRE XVI.

JE vous ai parlé des peintures de le Brun dans l'Egliſe où il eſt enterré : c'eſt ce qui lui fait le plus d'honneur. Son tombeau eſt propre-

ment un monument pour Coisevox qui l'a sculpté ; mais ses tableaux en seront un éternel pour lui-même. Je les ai étudiés avec attention. Je ne les crois pas si parfaits que d'autres qu'il a faits depuis, & qu'on voit dans Paris ; cependant ils en montrent assez pour justifier la faveur de la Reine sa bienfaictrice ; & elle s'est fait peut-être plus d'honneur en protégeant un génie encore naissant, que s'il eût été entierement formé. Vous dirai-je ce que je pense de le Brun? les François l'idolâtrent; j'ai toujours eu de lui une haute idée ; mais dût-on me regarder comme singulier dans mon opinion, je pense qu'il n'est pas sans quelques défauts, & même très-sensibles. Ma vénération pour un Artiste excellent, ne m'empêche pas d'appercevoir ses imperfections : c'est en les étudiant aussi bien que ses beautés, qu'on se forme une idée juste de son caractère. En les regardant comme des défauts dans ce genre, ceux qui veulent copier son excellence, tirent une double leçon de ses fautes.

Vous m'avez entendu dire que j'estimois peu ses paysages. Le peu que nous en avons en Angleterre, ne me pouvoit donner qu'une idée imparfaite de son talent dans ce genre. Il s'en trouve beaucoup en France, & tous ne servent qu'à confirmer le jugement que j'en avois porté. Au reste je pense que son génie étoit vaste & même universel ; il semble avoir reçu de la nature cette force d'imagination, cette noblesse de composition, enfin toutes les parties nécessaires pour former un grand maître dans le genre de l'histoire. J'ai un certain respect pour Vonette, de lui avoir donné les principes de l'art; cependant je pourrois trouver jusque dans ses meilleurs morceaux, des défauts qu'il semble avoir puisés dans ses leçons, & dont il n'a jamais pu se corriger. Mr. Seguier, qui lui fit donner une pension pour aller à Rome poursuivre ses études, & qui la lui a continuée pendant bien des années, s'est fait honneur à lui-même & à son pays, par une libéralité si bien placée.

Plusieurs des principaux tableaux de l'Eglise de Notre Dame, qui sont de lui, nous offrent les premiers efforts de son pinceau, après son retour de Rome, & ils promettoient tout ce qu'il a donné par la suite. Ils l'ont fait connoître des Grands, en même tems que son illustre Protectrice faisoit tout pour avancer sa fortune. Les morceaux qu'il laissa dans plusieurs de leurs maisons, répandirent sa réputation par tout le Royaume. Mr. Colbert en entendit parler; ce Ministre qui ne manquoit jamais l'occasion de protéger le mérite réel, le recommanda au Roi de France, qui le fit son premier Peintre, l'annoblit & lui donna l'Ordre de Saint Michel.

Le plaisir que j'avois eu à étudier ses tableaux dans l'Eglise où il est enterré, m'a conduit à Versailles, quoique contre l'ordre que je devois donner à mes observations. Mais j'étois impatient de voir les plus fameux ouvrages d'un maître, dont les médiocres m'avoient causé tant de satisfaction. J'y vis les platfonds

de la gallerie & du grand escalier, qui me donnerent la plus haute idée de son génie & de son exécution. Je vis ses cinq grands morceaux des batailles d'Alexandre. Leur magnificence répond au sujet. Ce sont les tableaux les plus pompeux & les plus remplis de génie : tout le monde en connoît les gravûres ; mais quoiqu'excellentes dans leur genre, elles sont mortes & misérables, quand on les compare aux originaux. Le dessein en est à la fois auguste & judicieux. Il y regne une force d'imagination tempérée avec sagesse qui allarme les passions, & porte la persuasion dans l'ame : l'expression en est forte & délicate ; je ne crois pas avoir jamais rencontré d'attitudes aussi heureuses. Si ces morceaux invitent à les examiner de plus près, ils sont faits pour soutenir l'approche, & gagnent à l'examen le plus scrupuleux. Le Peintre les a travaillés si soigneusement, qu'il n'est pas possible d'en saisir toutes les beautés, quelque attention qu'on y apporte ; & ce que je regarde comme une grande preuve

de leur mérite, c'eſt qu'ils plaiſent le plus à ceux à qui il eſt le plus glorieux de plaire. Je ne les crois inférieurs à rien de ce que j'ai vu. Mais en accordant à ce Peintre tous les éloges qu'il mérite, qu'il me ſoit permis auſſi de remarquer ſes défauts. Il y a dans ſon coloris une dureté qui ne cadre point avec la délicateſſe du deſſein; & pour moi qui ai étudié Titien, il s'en faut bien que les lumieres & ſes ombres me paroiſſent diſtribuées heureuſement. Je pourrois montrer des endroits où cette ſeule circonſtance auroit ajouté infiniment à l'ame qui regne dans ces morceaux. C'eſt preſque un blaſphême en France de parler ainſi de l'Alexandre de le Brun; mais on me lira en Angleterre.

Je n'ai pas prétendu vous faire l'hiſtoire de ce Peintre, quoique j'aye dit librement ce que je penſe de ſon mérite & de ſes défauts. J'ai vu à S. Etienne du Mont les monumens de Vigenere, de Paſchal & de Racine, qui ſont tous bons. J'ai été ſurpris de l'inſcription d'un autre, élevé

à la mémoire de le Sueur, où il eſt appellé le Raphael de la France. J'ai vu deux ou trois de ſes ouvrages, qui ne m'ont paru mériter ni cenſure ni éloges. Je ne pus m'empêcher, en liſant cet éloge pompeux, de demander où je pourrois en voir davantage. En effet j'ai été ſurpris. Je ne crois pas qu'on ait jamais apperçu un pareil mélange de grandeur & de fautes groſſieres. J'ignore dans quels termes parler d'un homme ſi inégal, non dans différentes piéces, mais dans la même; non dans une ſeule, mais dans toutes. On ne peut rien blâmer dans ſon goût de deſſein; c'eſt une qualité ſi eſſentielle & ſi capitale d'un grand Peintre, que la lui accorder toute ſeule, c'eſt le placer beaucoup au-deſſus du médiocre. Croiriez-vous que cette perfection ſe rencontre dans chaque morceau de ce Peintre, & que cependant ſes ouvrages ſont maigres & décharnés. Ses draperies ſont toujours dures & roides, & ſes corps nuds ſont imparfaits, quant à la diſpoſition des muſcles. Il n'excelle pas dans la diſtribution des

jours & des ombres. Son coloris eſt hardi, ſans être aiſé; il a trop de force à proportion du deſſein. Ses attitudes ſont toujours nobles, & les expreſſions de ſes figures ſont grandes. Que dirons-nous de cet aſſemblage de beautés & de défauts en peinture? Il excelloit dans les parties les plus grandes & les plus difficiles de ſa profeſſion; & manquoit de celles qui, quoique moins rares, ſont les moins importantes. Ceci me rappelle le caractère de l'Orateur Demoſthenes, qui ſupérieur à tous ceux qui ont vécu avant lui ou qui l'ont ſuivi, dans les grands talens de ſa profeſſion, ſans égal pour le pathétique & le ſublime, étoit bas & petit quand il vouloit badiner, défectueux dans ſes deſcriptions des mœurs, inexact dans ſa diction, quelquefois bas, ſouvent peu élégant, & preſque toujours dur & ſec. N'allez pas vous recrier contre ce portrait, du plus fameux Orateur qu'il ait jamais exiſté. Si je vous le peins ainſi, c'eſt que je le trouve tel, & Longin juſtifie ma cen-

ſure ; mais en même tems je reconnois avec Longin que les plus grands Orateurs de ſon ſiécle & de tous les autres, ſont pauvres & languiſſans près de lui : que ſes qualités divines font diſparoître ſes imperfections; ce ſont autant de dons précieux qu'il a reçus du Ciel, & quoique ſans culture & dénuées de tout ornement, elles l'ont rendu immortel.

En vous diſant que je n'ai fait ici le portrait de l'Orateur Grec que pour le mettre en parallele avec celui du Peintre François, c'eſt avouer que, malgré tous ſes défauts, le Sueur mérite en quelque ſorte le nom du Raphael de ſon pays. Ses grandes qualités ſont ſurprenantes, & il me paroît avoir mépriſé, autant que l'Orateur, toutes ces petites délicateſſes & ces légers agrémens, dont tous ceux qui n'ont pas ſon feu & ſon génie, ont beſoin pour attirer l'applaudiſſement de leurs contemporains.

Scevole de Sainte-Marthe & Ducheſne Hiſtoriens, ſont enterrés à

S. Severin. Le Cimetiere de cette Eglise offre le tombeau du Comte Ennon de Est-Frize, famille élevée depuis au rang de Princes. J'ai vu aux Mathurins les tombeaux de Gaguin Auteur des Annales de France, & de Sacro-Bosco célébre Astronome. S Benoît est l'Eglise où reposent le fameux Chancellier de Sillery, Perrault, Architecte encore plus fameux, au génie duquel les François sont redevables de la façade du Louvre, de l'Observatoire & de leur édition de Vitruve, Audran fameux Graveur, Vaillant aussi Graveur, & d'autres gens célébres. Les monumens sont tout couverts d'inscriptions trop pompeuses à la vérité ; mais qui prennent leur source dans des vérités connues.

On voit chez les Religieuses Carmelites le tombeau du célébre Varillas, Historien, pour qui vous sçavez que j'ai conçu du respect & du mépris ; Thucydide n'a guère été plus élégant ; mais la vérité & lui n'avoient pas une liaison bien intime. le métier d'Historien ne lui paroiſ-

ſoit eſtimable qu'autant qu'il lui fourniſſoit la commodité de dire de jolies choſes; & il ne ſe faiſoit guère d'affaire en aucun tems d'altérer les faits pour donner plus de grace à ſes récits. Il auroit du ſe reſſouvenir que Tite-Live trouvoit ce genre ſuffiſamment élégant & animé, ſans qu'on s'écartât de la vérité.

Le Val-de-Grace fut fondé par Anne d'Autriche mere de Louis XIV. Ce qui donna lieu à cet acte de dévotion, fut la naiſſance de ce Prince qu'elle enfanta après vingt-deux ans de mariage. L'Egliſe eſt élégante & noble; le dôme en eſt fort grand, & le maître Autel décoré à force de dépenſes & dans un gout exquis. On lit cet inſcription ſur le portail: *Jeſu naſcenti Virginique matri.* Toute l'Egliſe n'eſt en quelque ſorte qu'un mauſolée pour les cœurs des Princes du Sang Royal de France, morts dans ce ſiécle & dans le dernier. Il y a entr'autres le tombeau d'Henriette-Anne Stuard fille du Roi Charles I, de qui ſont deſcendus, du côté des femmes, les Rois actuelle-

ment régnans de France & de Sardaigne, & le Prince des Asturies.

Vous m'avez souvent entendu parler de Girardon fameux Sculpteur; il est des premiers entre les modernes. J'avois conçu une haute idée de lui à la vue des fameux ouvrages dont j'ai déja parlé; mais je ne sçavois à quel point devoit aller mon estime jusqu'au moment où j'ai vu la Sorbonne. Le Cardinal de Richelieu, qui fit réparer cette maison prête à tomber en ruine, & qui, à tous égards, en est le principal bienfaiteur, y est enterré dans un caveau, au-dessus duquel est un morceau de sculpture de la main de Girardon. C'est un chef-d'œuvre, en vérité. On voit dans son fini une souplesse & une délicatesse qui rend très-heureusement la noblesse de son dessein. Si ce monument est un des meilleurs que j'aye vu, l'inscription est une des plus mauvaises productions modernes. Vous m'entendez par-tout reprocher aux François de l'extravagance d'accabler les morts d'éloges; celle-ci passe toutes les au-

tres; c'eſt un rafinement de gaſconade. On exalte juſqu'aux cieux ſes vertus, & entr'autres ſon humilité & ſon humanité. S'il eſt à juſte titre le patron de cette maiſon, les Docteurs le lui ont bien payé, ſuppoſé que des éloges puiſſent acquitter des bienfaits. Ce Collége, fondé jadis par Robert de Sorbone Chanoine de l'Egliſe de Paris & Aumonier de S. Louis, eſt une des plus anciennes & des plus célébres maiſons de l'Univerſité de Paris: mais elle fut bien mal conſtruite en 1252. Richelieu l'a fait rebâtir dans un gout qui répond à ſon génie. L'Egliſe eſt un édifice d'une grande beauté; le dôme en eſt bien proportionné: les quatre tourelles qui l'accompagnent ſont dans un bel ordre & d'un gout excellent. Les pilliers en dedans ſont d'ordre corinthien; & on a ménagé dans les intervalles des niches garnies de pluſieurs ſtatues d'Anges & d'Apôtres. Les peintures du dôme ſont bonnes. Il y a ſix colonnes de marbre d'ordre corinthien, dont les baſes & les chapiteaux ſont dorés,

& un Crucifix de marbre blanc, un des plus beaux morceaux qui ayent jamais existé dans ce genre.

Le tombeau qui fait tant d'honneur à Girardon, est placé au milieu du chœur au-dessus du caveau où le corps est enterré. Le Cardinal est une statue belle & véritablement élégante. On l'a représenté foible, languissant, & dans une posture penchée. La Religion, qui est une figure élégante, soutient le Cardinal mourant, & les Sciences, très-bien exprimées, pleurent à ses pieds. Ce n'est point là le seul honneur que les Docteurs reconnoissans ont rendu au Cardinal. On a placé son portrait, très-bien peint, à un des bouts de la Bibliotheque & son buste en bronze de l'autre.

M. de Thou est enterré à S. André-des-Arcs, & auprès de lui ses deux fils, dont l'un victime de la sévérité de Richelieu, eut la tête tranchée à Lion. Le vaillant Prince de Conti qui fut nommé Roi de Pologne, est aussi déposé dans la même Eglise.

Philippe de Comines, un des meilleurs politiques & Historiens de la France, condamné à l'obscurité après sa mort comme de son vivant, est enterré aux Grands Augustins, dans une petite Chapelle sombre qu'on n'ouvre que rarement, & avec lui sa femme & sa fille. Louis XII, dont il épousa les intérêts avec une chaleur peu commune, & à l'occasion duquel il souffrit beaucoup sous la regne de Charles VIII, l'oublia dans sa prospérité. Ainsi il vécut pauvre & retiré, & mourut comme il avoit vécu. Pibrac, que son éloquence avoit sauvé de la vengeance des Polonois, quand le Duc d'Anjou, qu'il accompagna dans leur pays, dont il étoit élu Roi, se retira secrettement pour aller prendre possession de la Couronne de France après la mort de son frere, y est aussi enterré auprès du maître Autel. On trouve dans la même Eglise le fameux Sapin Conseiller au Parlement, que son caractère d'Ambassadeur de Charles IX, n'empêcha pas d'être pendu par la garnison Huguenote d'Orleans.

On voit dans l'Eglise du Collége des Quatre Nations, un magnifique tombeau du Cardinal Mazarin. C'est un morceau de sculpture achevé & somptueux. Mais comme un bon tableau mis dans un mauvais jour, on ne l'a pas placé aussi avantageusement qu'il devroit l'être : tous les connoisseurs conviennent que cette seule circonstance lui fait perdre beaucoup des éloges que mérite son exécution.

Vous direz que je fais une histoire de tombeaux. N'en seroit-il pas de même de quiconque, après avoir lû l'histoire de nos héros & de nos gens de Lettre, rencontreroit leurs monumens dans l'Abbaye de Westminster ? Il y a une sorte de satisfaction à marcher sur le carreau qui couvre des personnes, dont le nom & le caractère nous inspire de la vénération à la simple lecture. C'est comme un écolier, qui ayant vu ce que les Auteurs Classiques ont rapporté du Tibre & du Mincio, & entendu parler de Virgile & autres fameux personnages, célébres

par leurs propres ouvrages, iroit viſiter les lieux qu'ils ont autrefois habités, ſuivroit le cours des ruiſſeaux qui murmurent dans leurs vers, & s'amuſeroit ſur les tombeaux qui renferment les reſtes de ces noms, chéris du genre humain. Mais je finis : pour le peu que vous ayez ſenti la même vénération que moi pour ces morts illuſtres, vous ne m'aurez pas trouvé ennuyeux.

LETTRE XVII.

LEs Egliſes de Paris ne ſont pas plus magnifiques que les Palais : ceux-ci & les Hôtels des Seigneurs ſon ſi nombreux, qu'il faut avoir été ſur les lieux pour le concevoir. C'eſt en cela principalement que conſiſte la grandeur de Paris. On ne finiroit pas, ſi on vouloit les parcourir en détail. Il y en a trois qui éclipſent tous les autres, le Louvre, les Thuilleries & le Luxembourg. On ne les voit pas ſans trouver quelque remarque à faire ; & quoique bien des gens

en ayent donné des descriptions, j'ai encore vu assez de choses dans le premier, pour fournir la matiere d'une lettre à un homme qui s'est fait une loi de ne pas répéter ce qu'on en a déja dit. Je ne doute pas que les autres ne me donnent matiere à une nouvelle curiosité. Le Louvre & les Tuileries sont au Roi; l'autre est possédé par la Maison d'Orleans.

L'origine du Louvre est fort ancienne; on le voit gravé dans quelques anciens plans de Paris, tel qu'il fut bâti par Philippe Auguste. Il consistoit alors en plusieurs rangées de bâtimens assez spacieux, ornés dans le style gothique, & séparés de distance en distance par des tours. Il y en avoit dix ou douze employées à différens usages, l'une étoit une prison d'Etat; elle l'a été longtems, & a servi à beaucoup d'illustres prisonniers. Philippe Auguste y fit renfermer Ferdinand Comte de Flandres, pris à la bataille de Bovines, & Philippe le Bel y envoya deux autres Comtes de ce titre, Guy de

Dampierre & Louis le Mâle. Jean IV Duc de Bretagne y fut confiné par Philippe de Valois ; & Charles Roi de Navarre, par le Roi Jean, pour avoir tué Charles d'Efpagne alors Connêtable de France. Le Duc d'Alençon y fubit auffi la difgrace de Louis XI. Cette efquiffe de l'ufage auquel on avoit deftiné les tours du vieux Louvre, peut vous donner une idée de fa durée. Le Tréfor Royal étoit dans une autre de ces tours, & la Bibliotheque dans une troifiéme. Vous rirez de la Bibliotheque du Roi qui contenoit fept cens volumes. Rien n'eft plus vrai ; & cependant on la regardoit comme très-riche : l'Imprimerie n'étoit pas encore connue alors. Cette curieufe collection fubfifta telle que Charles V l'avoit laiffée, jufqu'à ce qu'elle fut pillée par les Anglois, & les livres emportés, fous la régence du Duc de Bedford.

Ce fut Louis XII qui fit les premiers changemens à ce Palais. Serlio & Primaticcio furent chargés de la conduite de l'ouvrage. Ils étoient

tous les deux Architectes très-habiles; mais le bâtiment n'avança guère pendant tout ce régne. Son successeur avoit du gout & de la magnificence dans ses desseins. Ses expéditions en Italie augmenterent ses connoissances, & en même tems donnerent un nouveau feu à l'ambition qu'il avoit de faire bâtir. Ce Monarque fit faire des plans & des desseins pour rendre la ville de Paris fameuse; & les François payerent bien cher ce gout qu'il avoit apporté de ses guerres; car ses expéditions furent fatales à lui & à son Royaume.

Les derniers Rois de la famille des Valois étoient fils de Catherine de Medicis. Quelque blâme qu'on ait voulu jetter en général sur le caractère de cette Princesse, elle hérita de ses ancêtres l'envie de protéger les Arts & les Sciences; elle mit son mari dans le même gout, & inspira de bonne heure aux Princes ses fils l'ambition de rendre le lieu de leur résidence digne des Monarques d'un Royaume aussi vaste & aussi florissant. Charles XI fut celui de tous qui

concourut le plus à l'exécution de son plan; & c'est sous son regne que l'on porta à quelque dégré de perfection ce qu'on appelle à présent le vieux Louvre.

Il y a tout lieu de croire que cet édifice & beaucoup d'autres ouvrages du même genre, auroient été bien avancés sous le régne de Henri IV, si la mort malheureuse de ce Monarque n'en eut arrêté le progrès. Depuis ce tems ses successeurs ont suivi de nouveaux sistêmes; Louis XIV, quoiqu'il n'aimât point Paris, fit bâtir, à l'instigation de Mr. de Colbert, un nouveau Louvre, qui est un morceau grand & magnifique d'architecture, & bien digne du nom de ce Monarque. Le Chevalier Bernin en dirigea l'architecture, & s'il eût été achevé suivant son premier plan, on peut dire, sans exagérer, qu'il l'eût emporté sur tous les édifices du monde connu. Il n'y a que deux côtés d'achevés.

Le nouveau Louvre attire tellement l'attention des voyageurs, qu'ils ne font presque pas d'état de l'an-

cien. Permettez-moi donc, en suivant mon plan, qui eſt d'examiner ce que les autres ont négligé, de porter un peu mes regards ſur cet édifice. La ſalle des Gardes, ou piece des cent Suiſſes, eſt très-magnifique; les proportions en ſont juſtes, tout en eſt noblement exécuté. Le balcon de cette piece, ſoutenu par quatre Caryatides d'un travail exquis, paſſe à juſte titre pour un ouvrage excellent. Elle fut bâtie par Catherine de Medicis pour une ſalle de bal. Jamais Princeſſe n'a plus aimé à procurer des plaiſirs aux perſonnes de ſa Cour; & elle n'en négligeoit jamais les occaſions.

Romanelli s'eſt immortaliſé par quelques peintures dans le vieux Louvre. Ces morceaux, pour la plupart peints à freſque, ſont principalement dans l'appartement où logeoit la Reine Anne d'Autriche, & dans la gallerie d'Apollon. Ce n'a pas été ſans raiſon que Romanelli a été le favori de ſon célèbre maître. Cortanée poſſédoit aſſez le génie de la peinture, pour en apper-

cevoir le germe dans un autre. Il les reconnut dans le jeune Italien, & se signala en conséquence par la faveur qu'il lui accorda. On me flatte que je verrai de lui à Rome de beaucoup plus beaux morceaux. Ceux du Louvre étoient de ses premiers essais ; mais ils annoncent quelque chose de plus qu'un génie qui promet de s'élever. Une correction judicieuse dans le dessein, une noble aisance dans les figures, une liberté gracieuse dans les draperies, le distinguent en même tems aux yeux des connoisseurs & de ceux qui ne le sont pas. Cortanée eut l'honneur d'introduire ce qu'on appelloit alors un nouveau style en peinture, par opposition à la maniere pratiquée de ses prédécesseurs. Romanelli fut de tous ses éléves le seul qui le suivit dans ce plan, qu'il saisit parfaitement; non-seulement il imita sa maniere, mais encore il entra dans ses raisons : ces morceaux n'en sont pas les seules preuves.

A l'égard de la façade du nouveau Louvre, il s'est élevé une question,

sçavoir qui a droit à l'honneur du dessein, de Bernini ou de Perrault: on le donne communément au dernier; mais ceux qui connoissent le caractère de l'un & de l'autre, & qui considérent l'édifice sans prévention, sont tentés de l'accorder au premier. Perrault peut bien y avoir eu part, il y a apparence même qu'il y a beaucoup contribué; mais le dessein a tout l'air d'être de Bernini. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien en France qui en approche, soit pour la magnificence, soit pour la beauté. Le délicat & le grand y sont si heureusement combinés, qu'il n'est pas possible de décider lequel des deux domine le plus dans l'ensemble. Le milieu est composé de deux corridors longs & ouverts, c'est un péristyle dans le gout ancien des Grecs. Ils ont communication l'un avec l'autre, par le moyen d'un grand pavillon placé au centre, qui avance beaucoup en devant & fait un effet noble & hardi. Il y a aussi deux autres pavillons à chaque angle. La longueur de cet édifice n'a

pas moins de cinq cens cinquante pieds. Les colonnes couplées & les pilaſtres qui en bordent toute la longueur, ſont d'ordre corinthien. Ce ſont, entre les morceaux modernes de cette eſpéce, les plus élégans que j'aye rencontrés. La proportion en eſt juſte, & ils ſont finis avec une exactitude & une élégance qui frappe & étonne même ceux qui n'ont pas la commodité d'en examiner les beautés réelles. Jamais aucune piéce d'architecture ne m'a fait tant de plaiſir, que le premier coup d'œil de celle-ci. Les deux pierres les plus élevées qui terminent le fronton, ont chacune cinquante-quatre pieds de longueur ſur huit de largeur & dix-huit pouces d'épaiſſeur. Quand je me rappelle les grands travaux qu'il a fallu faire pour élever & dreſſer l'obéliſque qui eſt devant S. Pierre de Rome, entrepriſe qui a immortaliſé le nom de Fontana, & dont la repréſentation ſeule des machines remplit un volume in folio, je penſe qu'il eſt dû quelques éloges à l'ouvrier François inconnu & qu'on ne

nomme pas, qui a inventé & fait construire les machines pour élever ces pierres à la hauteur de cent trente-huit pieds. Elles ont été coupées dans le même bloc à Meudon, & placées dans leur entier.

Les étrangers regrettent qu'il n'y ait pas une place convenable devant cette façade; mais les Parisiens qui y sont accoutumés, n'y songent pas, quoique la ville soit privée par-là d'un de ses plus grands ornemens. Le reméde seroit facile; & ce qui est plus choquant, c'est qu'il est au pouvoir de ceux qui sont le plus naturellement intéressés à en profiter. Mais le Louvre n'est point fini, & il n'y a guère d'apparence qu'on le continue sitôt *.

* Quelques années après que ces Lettres ont été écrites, on a commencé à travailler au Louvre; les progrès des travaux faits jusqu'à présent font juger qu'il sera bien-tôt fini entiérement à la satisfaction des connoisseurs: il est vrai que les circonstances de la guerre actuelle ont fait cesser cette construction; mais on n'attend que l'instant de la paix pour continuer cette merveille. On a déja abbattu bien des maisons au-de-

Un étranger qui arrive en France eſt naturellement ſurpris de cette profuſion inouie d'éloges qu'on y prodigue aux Monarques & ſur-tout à Louis XIV. Les murs des Egliſes en ſont remplis; les portes de la ville ne ſemblent être conſtruites que pour leur fournir une place plus apparente; les ſtatues ſans nombre en ſont autant d'occaſions, & les médailles qu'on a frappées en mémoire de tous les événemens de quelque importance, où il étoit poſſible de les faire entrer, en ſont chargées. Les gens de génie ont ordinairement de la candeur, de la modeſtie, & quelques égards pour la décence auſſi bien que pour la vérité : mais il eſt ſurprenant qu'ici ils travaillent tous dans le même goût; les inſcriptions ſont tout à la fois élégantes & outrées, délicates & rebutantes; quand on voit le Louvre, tout eſt expli-

vant du Periſtile & fait une place vuide, qui permet de le voir dans tous ſes avantages. Ainſi que notre Auteur ſe conſole, ſes déſirs ſeront accomplis. Le Louvre ſera bientôt achevé, & nous aurons une belle place au-devant.

qué. Ces trophées ne sont pas ici, comme en Angleterre, permis à tout le monde. Tout homme, pour avoir obtenu une place, n'a pas la liberté de flatter jusqu'à faire rougir le Monarque ou le patron qu'il a envie de célébrer. Alexandre le grand ne permit qu'à un seul Artiste de travailler à sa statue ; l'Alexandre de la France a établi une Académie, à qui on devoit faire part de tout ce qu'on travailloit sur la pierre ou l'airain, pour le rendre immortel. Cette Académie a un appartement dans le Louvre : la salle où elle tient ses assemblées, est grande & élégante ; on y voit beaucoup de bons tableaux : & comme elle prend connoissance de tout ce qui concerne l'antiquité, on y trouve des restes de la Gréce & de Rome qui sont fort considérables.

Vous vous rappellerez aisément une copie informe, peu exacte & bien imparfaite que Spon rapporte d'une inscription qu'il a vûe à Athenes, contenant les noms des différens guerriers Athéniens, qui avoient péri les armes à la main pour la défen-

ſe de la liberté de la Grece : elle eſt actuellement dans la ſalle de cette Académie ; Gui Patin l'a achetée dans un voyage qu'il a fait au Levant, & l'a apportée avec lui. J'ai paſſé plus d'une heure à contempler ce vénérable fragment : il conſiſte en deux tables qui ſont du tems de Cimon & de Themiſtocle, c'eſt-à-dire d'environ 500 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; ce qui répond à peu près au *Chronicum Græcum* qui ſe trouve parmi les marbres d'Arondel. Les noms ſont partagés par Tribus, & n'ont probablement pas été faits en même tems ; car la différence des caractères prouve évidemment qu'ils ne ſont pas de la même main.

Cela nous donne une idée de la prudence, de la générosité & de la reconnoiſſance de ce peuple : en perpétuant les noms de ceux qu'il avoit perdus, il excitoit les autres à ſuivre leur exemple. Ce peuple avoit le cœur rempli d'un noble orgueil : il étoit prêt à tout faire pour s'aſſurer un nom ; les titres qu'ils ambitionnoient, étoient ceux de dignes plu-

tôt que de grands, ſuivant l'idée que nous attachons à ce terme. L'eſpoir que la poſtérité verroit un jour leur nom ſur une ſemblable pierre, étoit plus puiſſant alors, que l'argent & les places ne le ſont dans notre ſiécle. Perſonne ne connoiſſoit mieux leur caractère que Xénophon, & il leur en a laiſſé un monument éternel dans la deſcription qu'il en fait à eux-mêmes. « Vous regardez le travail, dit-il quelque part, (je me rappelle fort bien le paſſage,) » comme la ſeule » choſe qui puiſſe conduire à une vie » heureuſe : mais ce qui eſt encore » plus honorable, & beaucoup plus » digne de guerriers tels que vous, » rien ne vous touche ſi ſenſiblement » que la louange. » Une ſimple couronne de perſil leur faiſoit autant de plaiſir qu'un cordon & une croix en fait à nos gens diſtingués ; & leur patrie, en nourriſſant en eux cet eſprit de gloire déſintéreſſée, travailloit autant à ſa propre grandeur, qu'à rendre les particuliers heureux. L'inſcription qui eſt à la tête de la premiere colonne, & qui contient une liſ-

te des noms d'une ſeule Tribu, a tout le génie & la ſimplicité de ces tems. Ce ſont les héros de la Tribu Erechtéenne, qui moururent les armes à la main en Chypre, en Egypte, en Phenicie, dans le pays des Halyens & en Egine.

Le reſte de cette partie du Louvre eſt occupé par un nombre d'Académies établies ſous le dernier regne pour différens uſages, & par des logemens pour des Artiſtes de différens genres, employés au ſervice de la Couronne, & à ſes dépens. Il n'y a rien dans l'hiſtoire de ce dernier Monarque qui le recommande tant à la poſtérité, que cet encouragement qu'il a donné aux arts. Quand ſes victoires ſeront oubliées, il lui reſtera ces monumens éternels bien plus eſtimables que d'avoir conquis le monde, je veux dire, l'honneur de l'avoir perfectionné.

Les deux Louvres ne ſont proprement qu'un Palais, qui, quoique magnifique au dernier dégré dans quelques-unes de ſes parties, eſt cependant imparfait dans ſa totalité.

La garderobe du Roi eſt conſervée dans la ſeule partie du Louvre de Philippe Auguſte, qui eſt détachée du Louvre actuel. Entre autres choſes qu'on y garde, il y a quelques tentures completes de tapiſſeries, ſupérieures dans leur genre à tout ce qui avoit été exécuté auparavant: on y voit repréſenté d'une maniere très-parfaite quelques ſujets de l'Ecriture, & les morceaux les plus frappans de l'hiſtoire prophane. Quelques-unes ont été travaillées ſur les deſſeins de Raphael & de Jules Romain, & beaucoup d'après le Brun & autres Peintres modernes. L'hiſtoire de Joſué & celle de Scipion l'Africain ſont très-magnifiques: celles-ci, comme pluſieurs autres ſont relevées en or & en argent; mais les derniers ouvrages des Gobelins l'emportent ſur tout ce qu'a jamais produit l'ancienne haute liſſe. Il y a actuellement des piéces de cette manufacture, que l'on conſerve pour le Roi, & qui ſurpaſſent tout ce qui a jamais été fait au monde dans ce genre.

Le Louvre étoit autrefois enrichi d'un grand nombre d'excellentes peintures, de ftatues & de toutes les autres productions de l'art & du génie ; mais la prédilection de Louis XIV. pour Verfailles a été caufe qu'on en a enlevé la plus grande partie ; deforte que l'architecture de cet édifice eft à préfent l'objet principal de l'attention des étrangers.

LETTRE XVIII.

JE vous ai envoyé mes obfervations fur le Louvre : je ne fçais cependant fi les Tuilleries, dont je me propofe de vous entretenir aujourd'hui, ne doivent pas être regardées comme partie de ce Palais ; elles font évidemment comprifes dans l'enceinte du terrein qu'on avoit choifi fuivant le premier plan du vieux Louvre, & elles y font jointes par une gallerie ; mais laiffons ces examens à des critiques plus minutieux.

Le deffein de ce Palais fut projetté par la fameufe Catherine de

Médicis. Le terrein étoit alors occupé par plusieurs fours à tuilles ; mais précédemment il avoit été le lieu d'un bâtiment Royal : car il est visible par les anciens plans de Paris, que du tems de Philippe Auguste il y avoit là une espéce de maison de plaisance, appellée la maison du Bois. Philippe de Lorme étoit l'Architecte de cette Princesse, & s'est acquis une réputation immortelle par cet édifice. La Reine, sa maîtresse, avoit fait en différens tems des dépenses immenses au vieux Louvre ; & ce ne fut que quelques années avant sa mort qu'elle jetta le plan de ce magnifique Palais. Les Tuilleries, considérées séparément du Louvre, sont elles-mêmes un beau & superbe édifice. La gallerie qui les joint l'un à l'autre, est majestueuse & heureusement située sur les bords de la Seine. L'étendue du bâtiment des Tuilleries a plus de mille pieds : elle est composée de quatre gros pavillons quarrés, ornés de pilastres d'ordre Composite, & d'un cinquiéme pavillon avec un dôme couvert dans le milieu : au-

deſſous eſt le grand veſtibule & l'eſcalier qui conduit aux appartemens. D'un côté il y a trois Cours très-élégantes, & de l'autre ſont les Jardins. Telle eſt la diſpoſition générale & la forme de ce fameux Palais, commencé par Catherine de Médicis & fini par Louis XIV, Monarque qui a plus ajouté à la magnificence des bâtimens de ſon Royaume que tous ceux qui ont regné avant lui. Le grand ouvrage qui fait honneur au premier Architecte, eſt l'ordre Ionique qui régne dans le rez de chauſſée ; je n'ai rien vû qui en approche. J'ai beaucoup entendu parler de l'eſcalier conſtruit par cet Architecte ; on le regardoit pour ſa beauté, comme le ſecond morceau de l'édifice. Il y en a même qui lui donnent la premiere place. On ne peut pas décider maintenant ſi c'eſt avec raiſon ou non. Louis XIV l'a fait démolir, & il étoit néceſſaire pour ſon plan qu'il le fît, parce qu'il empêchoit la vûe des Jardins.

Je ſuis fâché d'être obligé de reconnoître que l'Architecte de Louis

ne s'eſt pas acquis tant d'honneur que de Lorme. Ce que ce Monarque a ajouté, fait à la vérité un coup d'œil avantageux, vû d'une certaine diſtance. La face en eſt étendue deux fois plus qu'elle ne l'étoit d'abord, & le bâtiment eſt élevé d'un étage plein; mais quoiqu'il faſſe un bel effet de loin, il n'en eſt pas de même de près. L'œil apperçoit aiſément & diſtingue l'ancien ouvrage d'avec le nouveau, non que le premier ſoit en décadence, mais plutôt par ſa beauté ſupérieure. On voit que les anciennes Tuilleries ne conſiſtoient qu'en trois pavillons & deux rangées de chambres; mais la délicateſſe de toute l'architecture dépare beaucoup les augmentations qu'on y a faites. Toutes les régles & les proportions ſont gardées dans l'ancien ouvrage; dans le nouveau, au contraire, tout a été négligé excepté le coup d'œil. Les pilaſtres compoſites ſont trop éloignés les uns des autres; ils ſont hors de toute proportion. Il y a dans l'entablement des coupures pour faire place

aux fenêtres ; & le toît en manſarde donne à tout l'édifice un air lourd & écraſé, qui révolte tous les yeux délicats.

Les appartemens de ce Palais étoient magnifiques autrefois. Louis XV y a réſidé dans les premieres années de ſa minorité ; mais lorſqu'il a transféré ſa Cour à Verſailles, tout a été emporté en même tems : & ce Palais eſt maintenant occupé par des Seigneurs particuliers à qui le Roi y a accordé des logemens.

Les gens du bel air vont à la promenade le ſoir dans les Jardins des Tuilleries, comme on fait chez nous au Parc. Je ne ſçais pourquoi on a coutume de comparer ces deux endroits, rien n'eſt ſi abſurde : car à l'exception de l'uſage qu'on fait de tous les deux, pour la promenade, ils n'ont rien qui ſe reſſemble. André le Notre a donné le premier deſſein de ce Jardin ; & ſi on l'eût fini ſur ce plan, il ne l'auroit pas cédé à ceux de Verſailles. Tel qu'il eſt, il eſt très élégant & commodément ſitué. On ne trouveroit pas facile-

ment une promenade qui égale la grande terrasse ; elle tourne autour, & présente beaucoup de différentes vûes de la Seine, de la Ville & de la campagne voisine, qui toutes sont extrêmement agréables.

On rencontre ici les plus beaux ornemens qu'on puisse souhaiter dans un jardin, des vases & des statues d'un travail excellent. Il y a sur-tout autour du bassin quatre grouppes; le premier est la mort de Lucrece, ce morceau est de Theadon, & il lui fera long-tems honneur. Le Peautre a réussi plus heureusement dans le second, qui représente Enée portant son pere Anchise. Le troisiéme est l'enlevement d'Orithie par Borée; il est de Flameau Sculpteur. Beaucoup de gens le regardent comme le premier du côté du mérite; mais il ne m'a pas paru digne de cette préférence. Renaudin Sculpteur a travaillé le quatriéme qui est fort élégant, & représente la Beauté enlevée par le Tems. On y voit outre cela plusieurs morceaux, copiés d'après l'antique, dont quelques-uns sont très-

beaux : telle eſt la figure du Nil, d'après celle du Belvedere à Rome. La principale figure ne fait pas le ſeul merite de cette piéce. Les quatorze enfans qu'on y a mis, pour repréſenter les quatorze coudées, auxquels s'éleve l'eau du Nil dans les bonnes années, ſont très-bien exprimés Les figures du Crocodile, de l'Ibis, l'Hippopotame & le Lotus ſont très-finies & travaillées avec beaucoup d'élégance & de correction. La France eſt le pays du monde qui fournit les agrémens d'une plus belle ſoirée; & je n'ai pas encore vû d'endroit en France où on en puiſſe jouir ſi agréablement qu'ici.

LETTRE XIX.

CE ſont les femmes qui ont été dans ce Royaume les fondatrices & les auteurs des édifices les plus magnifiques. Elles ont plus de génie que les hommes, & outre cela un grand avantage, qui eſt de ne pas tant enviſager la dépenſe. Les Tuil-

leries font fur le plan de Catherine, & le Luxembourg a été l'ouvrage de Marie, autre Princeffe de l'illuftre maifon de Médicis, & veuve de Henri IV. C'eft le Palais de la famille d'Orleans, & il tire fon nom de l'ancien hôtel de Luxembourg, fur les ruines ou plutôt fur le terrein duquel il a été conftruit. Il eft heureufement fitué fur une éminence, & dans la partie de la ville qu'on nomme l'Univerfité. Le Broffe en a été l'Architecte. On auroit peine à croire que c'eft le même qui a acquis & mérité tant d'honneur par le portail de S. Gervais. La Princeffe le commença pendant fa régence, & l'acheva pendant le court intervalle qui s'écoula entre fa réconciliation apparente avec fon fils, & l'exil malheureux dans lequel elle paffa le refte de fa vie. Il fut commencé & fini dans l'efpace de fix ans. Il a été donné en appanage à Gafton d'Orleans fon fecond fils, & a toujours refté depuis dans cette famille.

Catherine de Medicis avoit employé plufieurs années à raffembler

une grande quantité des plus beaux blocs de marbre qu'elle avoit pu avoir en Italie : elle les avoit mis en dépôt dans l'Abbaye de S. Denis, dans l'intention d'en conſtruire en l'honneur de ſon beau-pere, de ſon mari & de ſes enfans un mauſolée qui ſurpaſſât tous les autres ouvrages de ce genre. Ce projet ne fut jamais mis en exécution ; & tous les marbres furent enlevés avec violence par les ordres de Marie, qui les employa à orner le Luxembourg. Quelques-unes des cheminées en ſont, & annoncent le goût auſſi bien que la dépenſe avec laquelle le tout fut raſſemblé.

Je ſçais que le Luxembourg paſſe pour un des plus beaux bâtimens qu'il y ait en France ; c'eſt à la vérité un des plus grands, mais il eſt lourd. C'eſt preſque le ſeul exemple de ruſtique qu'on trouve dans tout le Royaume. On prétend qu'il a été conſtruit à l'imitation du Palais Ricci de Florence, qui appartient à la maiſon des Médicis.

Le Palais conſiſte en une grande cour, au bout de laquelle eſt le bâti-

ment principal ; il a cinq pavillons d'un ouvrage avancé, deux à chaque bout & un au milieu : on arrive au pavillon du milieu par une magnifique terraſſe, qui occupe toute la largeur de la cour, & eſt pavée de marbre. C'eſt dans ce pavillon, comme il eſt d'uſage dans les bâtimens de cette eſpéce, qu'eſt pratiqué le grand eſcalier, dont le deſſous ſert de paſſage pour aller dans le Jardin.

Le bâtiment extérieur, par où on entre dans la cour, eſt compoſé d'une gallerie découverte, avec un pavillon au milieu, ſurmonté d'un dôme, & orné de colonnes & de ſtatues. Au bout de chaque gallerie, à droite & à gauche, eſt un grand pavillon quarré, qui avance plus que le reſte du front de l'édifice. La cour eſt terminée des deux côtés par des galleries & des promenoirs à jour ; le derriere ainſi que le devant du bâtiment principal eſt orné de doubles pilaſtres. A la partie la plus baſſe du devant on a employé l'ordre Dorique & le Toſcan ; les pavillons ſont élevés au-deſſus du reſte par un ordre

Ionique, & par-dessus le tout sont les Attiques.

On m'a mené voir dans le grand appartement un tableau représentant les Muses; on prétend qu'il est peint par le Guide, & que c'est un de ses meilleurs. Pour moi je suis convaincu ou que c'est une copie d'après quelque morceau fameux de ce Peintre, qui est à présent perdu, ou que c'est un des premiers tableaux qu'il ait faits; car son mérite me paroît assez médiocre. En effet je ne sçais si un homme d'un génie passable, qui auroit étudié le Guide & le Guide seul, ne feroit pas capable d'imiter sa maniere autant qu'elle l'est dans ce morceau, même sans avoir devant ses yeux aucun original de ce fameux Peintre. Il faut avouer qu'à la vérité on y voit beaucoup de cette grace qu'ont les têtes du Guide; mais elles n'ont rien de leur expression. Au contraire on reconnoît très-bien le pinceau de Vandyke dans le portrait de Marie de Médicis, peinte de toute sa longueur dans le même appartement. Je ne sçais si l'on a lieu d'ê-

tre fâché ou satisfait de cette jalousie visible de Rubens, qui pour empêcher son éleve de devenir son rival ou même de le surpasser, lui a conseillé de confiner ses heureux talens au seul portrait, & en exaltant son génie pour cette branche de la peinture, a empêché qu'il ne s'adonnât à la partie plus noble de l'Histoire. Nous ne sçavons pas exactement ce que nous avons perdu : le génie, l'esprit, la conception que Vandyke a fait voir dans ses premiers morceaux de cette espéce, promettoient en effet tout ce qu'on peut en espérer de mieux ; mais nous sommes sûrs que nous avons gagné par là le plus grand Peintre qu'il y ait jamais eu pour le portrait. Je n'accorde au Titien la supériorité que pour le seul article du coloris ; encore n'est-ce pas de beaucoup qu'il l'a surpassé, même à cet égard ; pour tout le reste il faut qu'il le céde à Vandyke pour le portrait. Je n'ai jamais vû de ses morceaux, les plus finis, que je n'aye été prêt à m'écrier, comme Hamlet au ressouvenir de son pere : » Non,

» je ne verrai jamais ſon pareil. »

Je croirois aſſez que cette Marie de Médicis doit paſſer pour ſon triomphe : certainement il n'a jamais fini un portrait plus parfaitement que celui-là. On diſtingue dans ce ſeul morceau toute la force de Rubens, le coloris du Titien, peut-être un peu plus pâle, mais le même pour le ſtile & la maniere ; on voit que le Peintre adoucit l'expreſſion de Rubens avec toute la délicateſſe qu'il avoit acquiſe dans les années d'étude qu'il fit enſuite en Italie. La maniere, dans ce tableau, eſt tout à la fois noble au plus haut point, naturelle & aiſée. Quiconque n'a pas étudié ce tableau, auroit peine à imaginer que la peinture en portrait fut ſuſceptible de tant de perfections variées. Mais la protection que lui accorda Charles I le retint en Angleterre pour y laiſſer des monumens de ſon art, ſi non égaux à celui-ci, du moins aſſez parfaits pour juſtifier tout ce que j'en puis dire.

Si je me ſuis arrêté à ce ſeul morceau de peinture dans ce Palais ; ce

n'a été que pour reprendre haleine, afin de parcourir dans une autre partie des objets plus grands & plus nombreux, capables de donner les plus hautes idées de l'expreſſion & de l'excellence de cet art, quoique leur mérite conſiſte encore plus dans le deſſein que dans l'exécution.

Vous devinez bien de quoi j'entends parler : je conçois aiſément que vous êtes ſurpris de me voir exprimer ainſi ſur les ouvrages de Rubens : je vais m'expliquer. La grande gallerie à droite contient au moins vingt morceaux de dix pieds de hauteur chacun. Le ſujet eſt l'hiſtoire de la Reine, & les circonſtances les plus importantes de ſa vie y ſont rapportées : on les appelle la gallerie de Rubens. Mais quoique la peinture en ſoit bonne ; elle eſt bien éloignée de ce dégré de perfection qu'elle auroit acquiſe d'une telle main. Les deſſeins ſont de Rubens, & le tout a été ſans doute exécuté ſous ſa direction. Il eſt aiſé même de reconnoître les touches de ſa main divine dans les principales figures & les

parties les plus importantes : mais tout le reſte part de pinceaux bien inférieurs.

J'ai bien du plaiſir à lire une partie ſi conſidérable de l'hiſtoire de France dans ces caractères vivans, & à déchiffrer le langage allégorique des ornemens. Perſonne ne poſſédoit ſi parfaitement que Rubens la Mithologie païenne : il en a donné des preuves bien ſenſibles dans ces tableaux. A la vérité on voit dans quelques-uns un défaut de convenance qui m'a fait rire. Le Peintre a été curieux d'exprimer beaucoup ; c'eſt un tour d'eſprit naturel au grand génie ; & il a puiſé quelquefois pour cela dans des ſources incompatibles. On y voit ſouvent les cérémonies chrétiennes mêlées avec les païennes. Que penſeriez-vous de voir le mariage de la Reine célebré ſuivant les cérémonies de l'Egliſe Catholique, & de voir un hymen avec une robbe couleur de ſaffran & un flambeau allumé à la main, qui ſe joint au cortége, & porte la queue de la Reine ? J'ai penſé ſcandaliſer toute

l'aſſemblée par un grand éclat de rire, à la vûe d'un autre tableau où Mercure figure en compagnie de deux Cardinaux.

Si du côté de la peinture je fais paroître moins d'eſtime pour ces tableaux, que ne font ceux qui les regardent comme un ouvrage abſolument & uniquement de la main de Rubens, il y a une autre circonſtance, par où, même pour l'exécution, je les eſtime beaucoup plus; tandis que tous ceux à qui j'en ai entendu parler, n'y font point d'attention, & en cela ne rendent juſtice qu'imparfaitement à Rubens. Les traits d'hiſtoire ſont la vie de la Reine & les figures ne ſont pas jettées au hazard, ou miſes ſimplement pour remplir le ſujet. Ce ſont les portraits des différentes perſonnes qui ont eu part à l'évenement, & la plupart très-reſſemblans. Henri IV & Marguerite de Valois ſont extrêmement ſemblables à tous les autres portraits que j'en ai vûs; le Duc d'Anjou & le Prince de Conti ont même reſſemblance. J'y ai reconnu auſſi le Duc

d'Epernon, François le grand Duc de Toſcane & Iſabelle d'Autriche. Ils ſont tous de grandeur naturelle, & peints d'après des portraits originaux. Cela rend la Gallerie le ſujet d'une belle Hiſtoire, & en même tems une excellente Collection de portraits. Il y a un vrai plaiſir à voir d'un coup d'œil les Princes & Princeſſes du Sang de France, & la plupart des Cardinaux, Seigneurs & Dames, en un mot tous les Grands de ce tems, conſervés dans des portraits reſſemblans & employés à des actions importantes.

Le plus fini & le plus pompeux de tous ces morceaux eſt celui qui repréſente l'événement le plus remarquable de la vie de la Reine, je veux dire ſon couronnement. Les figures qui ne ſont qu'éparſes dans les autres, ſont preſque toutes raſſemblées dans celui-ci. On eſt ſurpris de voir dans ce nombre la Reine répudiée; & on eſt tenté de croire que c'eſt une abſence du Peintre, qui oublia que c'étoit un morceau réel d'Hiſtoire qu'il avoit à peindre.

Les Jardins de ce Palais ſont aſſez bien proportionnés au bâtiment. Ils ſont grands & magnifiquement deſſinés ; leur ſituation ſur un terrein élevé leur donne beaucoup d'avantage ; mais depuis un certain tems on eſt moins empreſſé d'aller s'y promener qu'aux Tuilleries, & en conſéquence on en a moins de ſoin. Pour moi j'en ai été enchanté, & j'y ai paſſé pluſieurs heures.

LETTRE XX.

J'E n'ai plus qu'un édifice public à vous décrire dans Paris. Il porte un nom pompeux & occupe un terrein fort vaſte. Par cette raiſon je m'en étois formé une grande idée, je ne vous dirai pas qu'elle ait été parfaitement remplie. Cet édifice étoit appellé autrefois le Palais Cardinal. Le Cardinal de Richelieu l'a fait bâtir ; & c'eſt le ſeul bâtiment qui me reſte à vous expliquer du regne tumultueux de Louis XIII. Le propriétaire l'a laiſſé par teſtament à

ce Roi, de qui il a paſſé enſuite à Louis XIV, qui l'a donné au Duc d'Orleans, en lui faiſant épouſer une de ſes filles naturelles.

Il eſt ſitué du même côté de la riviere que le Louvre & les Thuileries. Ce bâtiment ſpacieux eſt un monument durable, ſinon du goût & du jugement, au moins de la richeſſe & du pouvoir de ce Miniſtre. A la vérité je ne ſçais s'il eſt à propos de blâmer ſon goût à cet égard. L'édifice eſt extrêmement ſimple & ſans ornement au-dehors; mais dans un homme qui avoit des idées ſi profondes, il y a apparence que ç'a été un trait de politique plutôt qu'un défaut dans l'architecture. Ayant envie de bâtir un Palais & non pas une maiſon ſimple, il avoit peut-être deſſein, par cette ſimplicité de la façade, d'empêcher l'envie & les reproches de la nobleſſe: il y a d'autant plus lieu de ſe déterminer en faveur de cette ſuppoſition, que quand on examine l'intérieur, on eſt forcé de convenir que cette ſimplicité du dehors eſt viſiblement une affectation.

C'eſt une maſſe de bâtiment très-ample, & qui occupe un terrein conſidérable. Vous pourrez avoir quelque idée de ſa grandeur, quand vous ſçaurez qu'avant les augmentations conſidérables qu'on y a faites, toute la Cour y étoit convenablement logée pendant la minorité de Louis XIV. Il conſiſte en pluſieurs corps de logis vaſtes, ſéparés les uns des autres par des cours ſpacieuſes. Les deux plus grandes ſont dans le milieu.

Si j'accorde quelque mérite à l'architecture de la partie intérieure de ce Palais, il ne faut pas ſuppoſer, mon cher Ami, que j'aye deſſein de vous le donner pour un Palais élégant. C'eſt de la ſimplicité de l'extérieur qu'elle emprunte en grande partie le contraſte qui fait qu'elle plaît. En un mot ce bâtiment n'eſt pas le ſeul qui prouve que le bon goût qui régnoit du tems de Marie de Médicis, étoit preſque éteint quand il fut bâti. On trouve bien médiocre toute la partie qui étoit du tems du Cardinal. Les appartemens y ſont bas & obſcurs, & on n'y voit

rien de cette grandeur, qu'on auroit dû attendre d'une entreprise si couteuse. Ceux qui attribuent la disposition intérieure au même principe de modestie que l'extérieure, semblent avoir oublié les trophées navals qui sont placés d'une maniere si apparente en dedans de la grande cour, pour conserver le souvenir de la place de grand Amiral, dont ce Cardinal étoit revêtu.

Vous avez entendu parler de la gallerie de ce Palais, où l'on conserve les portraits de plusieurs personnages illustres de la France, depuis un tems fort reculé. J'étois surpris qu'on ne me la fît pas voir; sitôt que je l'eus demandé, on m'y mena. Quand j'eus jetté les yeux en courant sur une partie, j'applaudis plutôt que de blâmer, ceux qui ne pressent point les étrangers de l'aller voir. Elle a une célébrité que rien ne peut lui conserver, si ce n'est de n'être point vûe. Dès que j'eus surmonté le premier découragement, je la considerai ensuite avec plaisir. Pour y trouver la même satisfaction,

il faut la regarder non comme une gallerie de peinture, mais d'hiſtoire. En effet j'y ai vu preſque tous les perſonnages illuſtres qui ont décoré les Annales de France, depuis Suger Abbé de S. Denis, qui fut Régent en France pendant l'abſence de Louis VII, juſqu'au feu Maréchal de Turenne. Les portraits ſont ſans doute reſſemblans, puiſqu'on les a copiés d'après les meilleurs originaux: mais ils ſont pitoyablement exécutés. J'ai eu beaucoup de plaiſir à contempler le grand Chatillon. J'ai preſque tremblé à l'aſpect mâle de Dunois bâtard d'Orleans, qui a chaſſé nos compatriotes de France ſous le regne de Charles VII. La Pucelle d'Orléans en armes, le grand Connétable de Montmorenci, & la Tremouille, tué à l'âge de quatre-vingts ans à la bataille de S. Denis, m'ont rappellé, ainſi que beaucoup d'autres, des paſſages remarquables de l'hiſtoire de France, à meſure que je conſidérois leurs portraits.

Si je vous ai parlé librement du bâtiment, tel que le Cardinal de

Richelieu l'a laiſſé, je dois lui rendre juſtice, dans l'état où il eſt maintenant. Les derniers Ducs d'Orleans y ont ajouté une aîle nouvelle. Ç'a été un ouvrage du tems, mais qui paroît bien différent du vieux. Toute l'enfilade d'appartemens de cette aîle eſt noble & exhauſſée, & d'un goût beaucoup plus élégant que le reſte du Palais; & ſi l'autre eſt renommée pour les peintures qu'elle contient, celle-ci en mérite bien autant. Je n'ai encore vu nulle part une collection faite avec tant de jugement & à ſi grands frais. Il n'y a pas un maître de quelque réputation, dont on n'y trouve quelques morceaux. Il y en a beaucoup des plus grands maîtres; encore ne ſont-ils pas des plus foibles, mais des mieux choiſis de leurs ouvrages. Les appartemens ſont ſéparés de la nouvelle gallerie, par un ſalon octogone d'un ouvrage exquis & d'un très-grand goût à tous égards: j'ai été charmé de trouver dans cette piéce un nombre des plus beaux tableaux de Paul Veroneſe; il y a auſſi quelques Titiens d'une beauté ſupé-

rieure, à mon avis. Vous ſerez ſurpris, au milieu de tant de merveilles, de m'entendre parler avec paſſion d'un portrait; mais il m'a fait au moins autant de plaiſir qu'aucun des autres. C'eſt un morceau du Tintoret, qui repréſente Hercule II Duc de Ferrare, & ſes trois fils, en prieres. Il y a auſſi un Charles I avec ſa femme & ſes enfans, par Vandike, c'eſt une des plus belles pieces de cet excellent Artiſte. Où peut-on s'attendre jamais de rencontrer deux ſi excellens portraits raſſemblés enſemble? Parmi les autres morceaux précieux qui ſont en grand nombre dans cette ſale, pluſieurs ont été achetés du Cabinet de notre Roi Charles I, qui a été diſperſé, vendu après ſa mort, & un bon nombre qui ont trait aux ſujets les plus relevés.

La nouvelle gallerie dans laquelle nous ſommes entrés par le ſalon octogone, eſt pompeuſement décorée de tableaux, c'eſt l'hiſtoire de l'Eneïde, de la main d'un des Coypels. On y voit un grand éclat de coloris & une profuſion d'ornemens; mais

après les chefs-d'œuvre que nous avions vus dans les appartemens, ils font assez pauvre figure. Les François sont pleins de partialité pour les Artistes de leur pays : mais le Prince auroit fait bien mieux pour le Peintre & pour lui, s'il eût placé ces pieces hautes en couleur dans un endroit moins éclairé. Quelques-uns des morceaux inestimables qui perdent moitié de leur beauté faute d'un jour favorable dans les appartemens, eussent été beaucoup mieux placés à une plus grande lumiere & dans la plus belle partie de l'édifice.

Le jardin de ce Palais a été destiné pour être public, & il l'a toujours été en effet. Ce que je trouve de singulier, c'est qu'on ne l'ait pas fait plus grand ; le Cardinal n'étoit point gêné pour la place : il avoit pris un espace considérable de terrein vacant pour son édifice ; & quand il en eut employé tout ce qu'il lui en falloit pour son plan, il a disposé du reste. Cela est étonnant ; mais il y a dans le tout le même esprit d'irrégularité, le même mélange de

grandeur & de petiteſſe. Si on vouloit pénétrer plus loin, on trouveroit peut-être la même choſe dans toutes les actions de ſa vie.

LETTRE XXI.

SI Paris eſt magnifique par ſes édifices Royaux & publics, il ne l'eſt pas moins par les Hôtels ou Palais de la Nobleſſe, dont un grand nombre ſont très-ſomptueux. L'Hôtel de Soubiſe mérite preſque autant d'être viſité que les Palais du Roi. La partie ancienne de cet hôtel, qui eſt du tems de Charles VI, eſt bâtie dans le goût de ce tems-là, & a vraiment un air de grandeur. Nicolo l'a décorée de quelques bonnes peintures à freſque. La Bibliotheque en eſt excellente & la collection des Livres de M. de Thou en fait partie. Le Palais Mazarin eſt auſſi propre pour ſes héritiers dans ſon état actuel, quoique, pour ainſi dire, en ruine, qu'il l'étoit autrefois pour le Cardinal dans toute ſa ſplendeur. La différence n'eſt

pas plus grande entre ce qu'il étoit & ce qu'il eſt, qu'entre lui & eux. Je ne ſçais ſi vous avez connoiſſance que la collection de notre Lord Pembroke a été faite en grande partie des débris de celle de Mazarin. Ses effets furent vendus en même-tems que la cour de cet Hôtel fut transformée en une Bourſe pour la Compagnie des Indes, & on en acheta une grande partie pour ce Lord. Au reſte on y trouve dans le portique quelques ſtatues & quelques buſtes mutilés, deux ou trois platfonds qui étoient trop élevés pour pouvoir être dégradés: voilà tout ce qui reſte d'une collection, qui pour le goût & pour la dépenſe, étoit une des plus belles qu'on eût vûe en Europe entre les mains d'un particulier.

L'Hôtel de Soiſſons, édifice bâti par Catherine de Médicis, étoit un bâtiment qui reſſembloit un peu à notre monument. On l'a démoli depuis peu; il y reſte encore une colonne aſſez élégante, dans laquelle on monte par un eſcalier tournant. Elle paroît avoir été deſtinée pour un ob-

servatoire. La Princesse qui l'a fait construire avoit un goût pour l'Astrologie judiciaire, qui confirme encore plus cette conjecture.

L'Hôtel de la Duchesse de Bourbon, situé sur le bord de la Seine, est singulier & élégant dans son genre. Tous les avantages de sa situation contribuent à le rendre très-gracieux : il a pour lui le coup d'œil, l'eau, l'air, en un mot tout ce qu'on peut souhaiter. Il fait face aux Thuileries, & a par derriere une très belle échapée de vûe ; avec tout cela il est mal construit. Son étendue est fort grande & sa hauteur n'est rien : car il n'a qu'un seul étage & un attique. Il est chargé d'ornemens au dehors, mais il regne peu de goût dans la disposition. S'il est magnifique en dedans, ce faste lui ôte de sa grandeur. Les appartemens tout nuds auroient eu beaucoup de dignité ; mais la dorure & la sculpture, qui y sont prodiguées avec profusion, dégoûte un œil judicieux.

Le faux goût qui regne dans ce Palais n'est que trop commun dans

les autres édifices modernes de cette eſpéce. Les Hôtels de Toulouſe & d'Evreux ſont grands par eux-mêmes ; ce défaut les rend petits. On ne ſçauroit croire combien les meubles du premier ſont ſomptueux. Il y a dans les deux de fort bonnes peintures; on voit ſur-tout dans le premier un Guide qui n'a preſque point de prix. Leonard de Vinci y a auſſi un portrait de Louis XII extrêmement fini. Son dernier propriétaire a eu l'honneur de jouir du poſte de Grand Amiral de France. Il a fait dans une ſalle baſſe une belle collection des portraits de ceux qui ont été honorés de la même place avant lui. Vous ſçavez qu'une pareille collection, quand elle ſeroit mauvaiſe, ne peut que me plaire infiniment; mais ces portraits ſont de bonnes mains, & copiés ſur les meilleurs originaux. Je n'ai pu m'empêcher de ſoupirer à la vûe des peintures ſi vantées de la gallerie : ces excellens morceaux d'hiſtoire ont été vilainement mutilés pour les ajuſter aux panneaux. Il ne me reſte plus rien à vous

dire d'une maiſon où j'ai eu occaſion de vous rapporter de pareilles preuves de mauvais goût.

LETTRE XXII.

JE ne vous parlerai plus de Paris; laſſé de la quantité d'Hôtels dont il eſt rempli, & qui ſe reſſemblent trop les uns aux autres, pour pouvoir fournir, à vous dans la deſcription & à moi dans l'examen, cette variété qui, grace à la foibleſſe de l'homme, eſt ſi eſſentielle au plaiſir en toutes choſes. J'ai fait un voyage à Vincennes. Cet ancien édifice eſt ſitué à l'Eſt de Paris, au centre du bois de Vincennes, qui eſt une forêt épaiſſe, dans laquelle on a pratiqué des promenades aſſez fréquentées par les gens de Paris. Philippe Auguſte fit bâtir d'abord un réduit de chaſſe dans cet agréable canton en 1183; mais ce n'étoit qu'une bagatelle en comparaiſon de ce qu'on y ajouta par la ſuite. Vincennes fut augmenté & embelli de tems à autre ſous les régnes ſucceſ-

fiſs de pluſieurs Monarques, dont quelques-uns y firent leur réſidence. Depuis ce tems on l'a négligé & laiſſé tomber en ruines, juſqu'à ce que Louis XIV le fit réparer & l'embellit. Telle eſt la viciſſitude de toutes les choſes, dont le ſort dépend du caprice des hommes : à préſent, au lieu d'être le ſéjour favori des Monarques, il eſt devenu une priſon pour les criminels d'Etat. Le bâtiment forme un quarré oblong avec des tours énormes, dont une appellée le Donjon, & deſtinée pour les priſonniers du premier rang, a un foſſé & un pont-levis au dedans du grand foſſé qui environne le tout. On trouve à Vincennes tous les avantages de la ſituation; mais les favoris des Rois ne durent pas long-tems, & le mérite même n'eſt pas capable de perpétuer leur bonne fortune. Vincennes a été négligé dès que le Château de S. Germain a été bâti, comme celui-ci a été enſuite abandonné pour Verſailles. La gallerie, bâtie par Marie de Médicis, contient d'aſſez bonnes peintures; & il y a quel-

ques platfonds fort bien exécutés. Ce qu'il y a de plus remarquable dans Vincennes, c'eſt la grande porte du côté du Parc. Ce morceau d'architecture mérite attention. C'eſt un arc de triomphe, orné d'un ordre Dorique, qui a un air de grandeur & d'élégance.

Depuis ma derniere Lettre j'ai viſité Nanterre, le lieu de la naiſſance de Ste Geneviéve, patrone des Pariſiens. On m'a fait voir le puits avec l'eau duquel elle guérit ſa mere qui étoit aveugle, & rendit la vûe à beaucoup d'autres. Quelques-uns rapportent que cette fille reſpectable, qu'ils ſemblent placer immédiatement après la Vierge Marie, étoit une bergere; d'autres aſſurent qu'elle étoit fille du Seigneur de Nanterre.

Le Monaſtère d'Argenteuil eſt à une lieue au Nord de Nanterre, ſur le bord d'un détour de la Seine. Ce Couvent ſera à jamais célébre par les amours d'Abeilard & Eloïſe, hiſtoire malheureuſe à la vérité, mais qui ne mérite pas cet enthouſiaſme avec lequel on en a parlé. Ce fut

là qu'Eloïse alla chercher un asyle avant le malheur de son amant ; & qu'après en avoir appris la nouvelle, elle y fit profession. Elle y fut nommée Prieure avant que de se retirer au Paraclet ; mais l'histoire de son administration ne lui a pas fait infiniment d'honneur : car ses Religieuses menoient une vie si dérangée, qu'elles furent chassées par ordre d'un Concile ; leur Monastère fut donné à des Moines Bénédictins de saint Denis, qui en ont pris possession & en jouissent encore à présent.

LETTRE XXIII.

VOus vous attendez, sans doute, que je vous dirai bien des choses de S. Germain ; mais vous en avez déja entendu parler, mon cher : je ne déteste rien tant que d'être ennuyeux. Je passerai dans mon récit une multitude d'objets, dont la vûe m'a fait plaisir, pour ne point m'attirer ce reproche de votre part. Je l'ai fait jusqu'à présent, & je suivrai tou-

jours la même méthode. Cependant ſi je rencontre quelque choſe, dont vous ne m'ayez pas parlé, je conjecturerai que vous ne les avez pas connues vous-même, & je ſaiſirai avec plaiſir l'occaſion de reconnoître en cela une partie des obligations que je vous ai.

S. Germain eſt à-peu-près à la même diſtance de Paris que Verſailles; il n'eſt pas facile d'imaginer une plus belle ſituation. La riviere coule au bas des jardins, & il y a du côté oppoſé une forêt immenſe. C'étoit, il y a très-long-tems & dans ſon origine, un réduit de chaſſe des Rois de France. François I a fait bâtir le Château neuf: Henri II y a fait des augmentations conſidérables; mais Henri IV & Louis XIII ont travaillé à le mettre dans l'état où il eſt maintenant. Les magnifiques arcades qui ſoutiennent la terraſſe & une partie du bâtiment, ont été faites de leur tems: les quatre pavillons de derriere & les nouveaux jardins ont été ajoutés par Louis XIV. Ce fut dans ce Palais que no-

tre Roi Jacques II paſſa le reſte de ſa vie après la révolution. Il y en avoit alors une grande partie en aſſez bon état; actuellement à peine eſt-il logeable. Louis XIV étoit né à S. Germain ; ce fut par cette conſidération qu'il fit des dépenſes pour l'entretenir & l'augmenter : car il eſt viſible qu'il ne l'aimoit pas. Il y a une gallerie de pierre d'une magnifique apparence, & qui tourne autour du milieu de tout le bâtiment. On voit dans la Chapelle un tableau d'Autel, repréſentant la ſainte Cene; il eſt du Pouſſin; & même c'eſt un de ſes meilleurs. Cette peinture a quelque choſe d'aſſez ſingulier ; les figures ont toutes l'air de ſtatues antiques de marbre, plutôt qu'elles ne paroiſſent naturelles. C'eſt ſans doute un défaut ; mais il a quelque choſe qui plaît. J'ai toujours remarqué cette ſingularité, plus ou moins, dans tous les tableaux du Pouſſin. Il avoit beaucoup étudié à Rome, & s'étoit attaché principalement aux ſtatues. Il faut que les idées de leur couleur & de leur forme ſe

foient gravées bien profondément dans fon efprit ; car il ne peut pas avoir tiré d'aucun maître la moindre teinture de cette façon de colorier. Au refte la peinture n'eft pas fufceptible d'une feule beauté, dont on ne trouve quelque exemple dans ce tableau. Le deffein en eft noble, toute la compofition exacte & judicieufe au dernier point ; l'expreffion très-élégante & en même tems forte, & les paffions des différentes figures font toutes appropriées aux fujets : enfin on voit dans l'enfemble un efprit & une vie qui caractérifent le Pouffin comme le Peintre de l'ame. C'eft à l'honneur de la France qu'on y ait attiré le Pouffin. Il étoit devenu à Rome plus fameux que tous les étrangers de fon tems ; & il y feroit refté, fi Louis XIII, à la follicitation du Cardinal de Richelieu, ne l'eût appellé auprès de lui par une lettre très-obligeante. On lui accorda les plus grands honneurs & une forte penfion. Entre autres ouvrages publics, il avoit entrepris de peindre la grande gallerie du Lou-

vre ; mais la mort du Prince, qui l'avoit attiré, fit connoître que ce n'avoit pas été l'inclination qui l'avoit retenu en France. Il s'en retourna aussitôt à Rome, afin, disoit-il, de mettre ordre à quelques affaires ; mais il n'est jamais revenu. Chez beaucoup de maîtres, leurs derniers morceaux sont les meilleurs ; il n'en est pas de même du Poussin : la réputation qu'il s'étoit acquise, ne lui permit pas de juger quand il auroit du cesser de travailler. Il continua de peindre dans un tems où, quoique son génie eût encore toute sa force, sa main ne répondoit plus à sa tête pour l'exécution. Il y a des morceaux de sa main faits à l'âge de soixante-dix ans. On apperçoit bien le maître dans tous : mais on voit évidemment que sa main ne peut plus rendre le dessein dans son entier.

On parle de Marly avec éloge ; mais à peine mérite-t-il le nom de maison ; c'est plutôt un simple réduit, qui n'a rien qui réponde à l'étendue des jardins, dans quelque

classe qu'on veuille le ranger. Les jardins sont noblement distribués: ils étoient remarquables autrefois par des ouvrages somptueux & élégans, qui ont été détruits, & surtout par une fameuse cascade. Les piéces d'eau de Versailles sont fournies par un réservoir rempli d'eau par la machine de Marly, qui est un morceau de méchanique très-considérable. Rien ne surprend plus le commun des étrangers, que le travail de cette immense machine. Un de nos compatriotes s'est offert d'y suppléer, & même de remplir beaucoup mieux les mêmes vûes par un moyen plus simple, qui est notre machine à feu : mais quoique la dépense de l'entretien de la machine de Marly soit très-forte, la consommation du bois, qui n'est déja que trop rare à Paris, est un obstacle qu'on n'a pas pu lever; peut-être que si quelque François un jour propose la même chose, il pourra réussir.

LETTRE XXIV.

IL eſt impoſſible de conjecturer quel a pu être le motif de Louis XIV, d'employer des dépenſes auſſi monſtrueuſes, & dont il n'a pas pu ignorer la néceſſité dès le commencement, pour conſtruire à Verſailles un Palais & des jardins dignes de la magnificence d'un ſi puiſſant Monarque. Il ne tenoit qu'à lui de choiſir les ſituations les plus favorables, lorſqu'il s'eſt déterminé pour celle-ci, qui eſt ſans difficulté la plus mauvaiſe qu'il pouvoit jamais choiſir: mais quand une fois il avoit pris une réſolution, ſon caractère étoit d'être immuable. Peut-être la difficulté de mettre ce deſſein à exécution, a-t-elle été un de ſes motifs. Car il a toujours été flatté quand ſes créatures lui diſoient, que tous les étrangers regardoient Verſailles comme une création plutôt qu'un bâtiment.

Quel choix en effet! préférer à tout autre un lieu qui n'étoit ab-

ſolument qu'un marais, & qui cependant avec tout le déſavantage de l'humidité, manquoit d'eau à tous égards, tant pour l'utilité que pour les ornemens. Le terrein ſur lequel eſt maintenant bâti le Palais, étoit une colline pour un moulin à vent; on l'a raſée; & les terres qu'on en a ôtées, ont ſervi à combler une partie du marais : mais tout ce qu'on veut entreprendre ainſi contre les deſſeins de la nature, n'eſt jamais durable. Vous vous rappellez où Canons a été conſtruit. La ſituation n'étoit pas meilleure que celle de Verſailles, quoique dans un autre genre. L'argile des jardins refuſoit de produire aucunes herbes, ſoit pour l'utilité ou pour l'agrément; mais le Seigneur qui avoit décidé que ce feroit un jardin, crut avoir rempli ſon intention, en faiſant creuſer la terre & jetter de bon terrein dans les carreaux : il en eſt arrivé du projet du Duc de Chandos de même que de celui de Louis XIV, & comme il arrivera toutes les fois qu'on entreprendra de forcer la na-

ture. Dans un été ſec, l'argile qui faiſoit le fond du ſol de Canons, ſe remplit de crevaſſes, & la terre franche qu'on avoit rapportée s'y introduiſit & fut perdue : de même à Verſailles, dans une ſaiſon humide le marais s'amollit au fond, & les matériaux, plus durs, qu'on a jettés par deſſus, s'affaiſſent & ſont perdus. C'eſt ce qui paroît déja évidemment en beaucoup d'endroits autour du grand canal; & il en ſera de même avec le tems, de tous les autres cantons, dont le fonds étoit originairement humide & marécageux.

Tel eſt le ſol ſur lequel ce grand Monarque a fait élever un Palais qui répond à tous autres égards à ſa ſplendeur & même à ſon ambition. En effet il a couté plus d'argent ſans difficulté, qu'aucun autre en Europe. On eſt ſurpris de voir au milieu de toute cette pompe & cette magnificence, qu'on ait laiſſé ſubſiſter l'ancienne maiſon qui fait partie du tout. Car le prédéceſſeur de ce Monarque ne l'avoit bâtie que pour un réduit de chaſſe ; & on eſt embarraſſé de

concilier l'épargne de l'avoir laissé subsister, avec la dépense énorme de tout ce qu'on y a ajouté.

Au reste ce Palais est réellement majestueux : le siécle de Louis XIV étoit un tems, où, comme on n'épargnoit pas la dépense, il n'y avoit point d'apparence qu'il manquât rien de ce qui est nécessaire pour un bon bâtiment. Celui ci est splendide & magnifique au plus haut dégré. On le voit souvent à son désavantage. En effet il n'y a guère que quelques points de vûe, d'où l'œil rende justice tant à l'architecture qu'à la disposition des ornemens ; mais aussi de là tout en paroît parfait. Quand on examine la face d'un côté des jardins à quelque distance, il paroît trop bas à proportion de son étendue ; & quand on regarde dans les jardins du rez-de-chaussée, les groupes & les statues paroissent trop confus & entassés les uns sur les autres. En approchant davantage du bâtiment, tout paroît bien proportionné : & en considérant les jardins de dedans la gallerie, la disposition de ces ornemens

mens eſt parfaite & très-réguliere. S'il y a quelque choſe de défectueux dans l'arrangement, ce n'eſt ni dans leur place & leur diſtance; mais dans le choix des ornemens de chaque endroit. Quelques-unes des meilleures ſtatues ſont trop hors de la portée de l'œil, tandis que beaucoup de mauvaiſes (car il s'en trouve auſſi) ſont en pleine vûe. Le nombre des ſculptures d'un & d'autre genre eſt immenſe. Je ne puis pas dire, que toutes celles qu'on m'a fait remarquer comme belles, m'ayent paru telles: d'un autre côté il y auroit de l'injuſtice à ne pas convenir qu'il y en a auſſi qui, quoique confondues dans la foule, ſont autant au-deſſus que celles-là ſont au deſſous du médiocre. Il y a un Perſée qui délivre Andromede, & un Milon déchiré par le lion, de l'ouvrage de Puget, qui, à mon avis, eſt le premier des Sculpteurs François, & dont on parle peu, ſans doute parce qu'il a peu travaillé. Le dernier de ces morceaux, du premier coup d'œil, m'a fait penſer au fameux Laocoon du

Vatican; je ne m'attens pas de trouver ce groupe beaucoup plus beau, à en juger par les eſtampes; il eſt du même ſtyle. Le Pluton & Proſerpine de la colonade, par Girardon, ſont très-beaux: & le Curtius de Bernini, qui eſt à l'extrémité du baſſin, eſt auſſi une grande & maîtreſſe piéce; mais ceux-là, & tous les autres morceaux modernes qu'on y voit, ſont bien inférieurs en génie au Milon. Les ſculptures des bains d'Apollon, qui compoſent trois groupes, ſont auſſi de Girardon & fort beaux. Les deux Jupiter antiques ont beaucoup de mérite; & il y en a quantité d'autres qui, quoique inférieurs, méritent des éloges.

Les piéces d'eau des jardins de Verſailles étoient autrefois un des plus ſomptueux ornemens de ce Palais; mais elles cauſoient trop de dépenſe: le Régent a fait couper & enlever les tuyaux qui conduiſoient l'eau à un grand nombre, & de toutes celles qui reſtent, il y en a peu qui ſoient à préſent dans leur perfection. L'orangerie ou les ſer-

res, eſt un morceau qui annoncera long-tems l'eſprit de magnificence dont Louis XIV étoit animé. C'eſt un édifice élégant & vaſte, flanqué de deux eſcaliers. Le baſſin qui eſt derriere eſt une des plus belles piéces d'eau qu'il y ait en France. Il ne lui manque qu'une caſcade de l'autre côté, pour le rendre un des plus beaux ouvrages de ce genre qui ſoit dans le monde. L'intérieur du Palais eſt magnifique & ſuperbe à un point prodigieux, ſi les ornemens n'y étoient trop entaſſés. Moins de peinture, de ſculpture & de dorure, auroit produit un meilleur effet. Tout homme de jugement déſireroit qu'on lui eût montré plutôt du gout que de l'opulence, dans un pareil bâtiment; mais le contraire ſe trouve ici. Les François ont pris une haute idée de Verſailles; ils l'eſtiment pour le plus élégant & le plus fini des édifices de l'Europe. En effet la gallerie mérite tout ce qu'on peut dire & même concevoir de plus en ſa faveur: pour le reſte, on voit dans d'autres pays des choſes plus bel-

les dans ce genre. La Chapelle dont on fait tant de cas, est inférieure non-seulement à une, mais à beaucoup d'autres d'Italie, au rapport de ceux qui les ont comparées. Pour l'escalier & les appartemens, je crois que nous en avons en Angleterre qui les égalent. Ce qui m'a plus affecté dans ce Château, ce sont les statues & les peintures. L'architecture auroit pu & dû être meilleure; elle ne répond pas à beaucoup près à la dépense : mais les François sont prévenus en faveur de leurs compatriotes. L'Italie, quoiqu'elle ne soit pas bien brillante à présent en Architectes, auroit pu en fournir qui auroient exécuté un bâtiment tout autre que celui-ci; & même les matériaux en auroient pu être plus riches, sans couter beaucoup plus au Monarque; mais il auroit fallu autant de goût que d'invention. La plûpart des peintures sont nobles, & les statues fort belles en général. Il y a un nombre considérable d'antiques, tous excellens dans leur genre. Le Germanicus est

un morceau très-fini. La Venus d'Arles est élégante & belle ; c'est un chef-d'œuvre : mais rien ne fait tant de plaisir au grand nombre d'observateurs, que la Vestale ; du moins c'est une figure de femme, que les connoisseurs François prennent pour telle. Elle a une espéce de rouge sur les joues, qu'on dit être une nuance naturelle du marbre : si cela est, je ne louerai pas le Statuaire de l'usage qu'il en a fait. La couleur ne fait point partie de l'ouvrage du Sculpteur ; & si j'eusse été en sa place, j'aurois mieux aimé jetter cette partie dans quelqu'autre endroit où elle auroit fait défaut, que de la forcer de se trouver dans le lieu d'une beauté que cet art n'a point le droit d'exprimer. Il y a encore une autre statue que je ne dois pas oublier de citer ici avec éloges : c'est un Cincinnatus ; du moins on lui donne ce nom. Il est dans le sallon avant que d'entrer dans la chambre des Antiques.

Les principales circonstances de la vie du Monarque, sont représentées

dans le plafond de la grande gallerie peinte par le Brun : il y a beaucoup d'oftentation dans la maniere ; & les infcriptions répondent à toutes les autres parties du caractère de ce Prince : mais à mon avis, l'exécution ne fait pas infiniment d'honneur au maître.

Je n'étois pas accoutumé d'admirer Salvator Rofa, autant qu'il eft de mode de le faire. On voit en Angleterre peu de morceaux de lui, fi ce n'eft des payfages, dont beaucoup, quoique exécutés fupérieurement, font gâtés par le peu d'agrément des fujets. Il y a de lui à Chifwick un morceau qui m'avoit prévenu contre lui plus que tout ce que j'avois vu auparavant : mais il faut voir beaucoup des ouvrages d'un maître, avant que de porter un jugement fur fon mérite. Vous ne croiriez pas qu'un fujet d'hiftoire, dont les figures font de grandeur naturelle, eût pu fortir de fon pinceau; mais il y en a un ici qu'il faut avoir vu pour pouvoir juger de fon génie. Il repréfente Saül & la Devi-

cereſſe d'Endor. Vous ne croiriez pas qu'un tel ſujet fut ſuſceptible d'une grande invention ; cependant il s'y trouve mille particularités qui ſurprennent & raviſſent un œil familiariſé avec les beautés du pinceau. L'attitude de Saül eſt grande & majeſtueuſe, tandis que ſon air annonce l'inquiétude qui fait de ce Roi moins qu'un homme ordinaire. Il y a de la dignité dans la Sorciere : mais elle eſt d'une autre eſpéce que celle de Saül ; c'eſt de l'entouſiaſme & une fureur affectée. On voit du génie dans le tout, & avec ce génie une liberté de pinceau, que peu de maîtres aient jamais égalée. Je crois qu'il n'eſt pas impoſſible de diſtinguer quelques-unes des graces inimitables de ce tableau, & d'en découvrir la ſource. Il n'y a rien de ſon maître dans aucune partie : Falconi avoit du mérite ; mais Roſa a trouvé en ſon chemin un plus grand mérite à imiter. On voit dans beaucoup de ſes piéces, qu'il a étudié les plus célébres de ſes prédéceſſeurs : on diſtingue ſur-tout dans celle-ci, que

non seulement il a imité l'un d'eux; mais qu'il l'a même surpassé.

Il m'est tombé sous la main un ou deux autres de ses tableaux, dans la route de Calais à Paris. Ils avoient commencé à me donner une meilleure idée de lui; mais ce n'est que dans celui-ci que j'ai lu le vrai & le grand maître.

LETTRE XXV.

VOus auriez lieu de blâmer mon gout, si en parlant des peintures de Versailles, je gardois le silence sur les curiosités les plus estimables, effets d'un art d'un genre assez approchant & bien plus ancien. Je n'ai rencontré nulle part une telle suite de médailles, ni une collection si surprenante de pierres gravées. Le nom du Docteur Mead m'a servi de passeport auprès de M. de Boze Intendant de ce Cabinet, qui lui rend tout l'honneur qu'il mérite, & m'a reçu avec distinction. Je n'ai jamais passé de tems avec une satisfaction

ſi véritable, que celui que j'ai employé à parcourir cette derniere collection. Il y a une Agathe onix de six pouces de diametre, qui eſt un des plus beaux ouvrages de ſculpture. On y voit les figures d'un homme & une femme dans un char traîné par des dragons. Je les pris pour Cerès & Triptoleme; mais M. de Boze me prouva que c'étoit Germanicus & Agrippine ſous ces caractères. L'apothéoſe de Germanicus eſt ſur un autre Camée d'un très beau ſtyle; mais à mon avis inférieur au premier. Un autre qui m'a beaucoup frappé, eſt un Alexandre d'un très-haut relief & d'un gout parfait, ſur une Agathe orientale. Il y a un autre Camée magnifique dans une Agathe bleue ſur un fond noir; on y voit les figures d'un homme & une femme avec un arbre entr'eux: elle eſt bordée de quelques caractères Hébreux; d'après cela il ſeroit aiſé, à des gens peu verſés dans cette étude, de ſuppoſer qu'elles repréſentent Adam & Eve: mais les caractères ſont modernes, & les figures antiques & bel-

les : c'eſt Jupiter & Minerve. On voit ſur une autre pierre, Auguſte, Antoine & Lepide : & ſur une autre encore Jules Céſar, Auguſte, Tibere & Germanicus, tous fort bien travaillés. On en trouve outre cela une multitude de belles antiques, & un grand nombre de modernes.

Parmi les pierres gravées, rien ne m'a tant frappé que la Bague de Michel Ange. Il n'y a pas moins de treize figures ſur la pierre, qui eſt une cornaline aſſez belle. Elles ſont toutes petites, mais élégantes au poſſible : c'eſt le morceau de cet art le plus précieux. Michel Ange en avoit payé un prix très conſidérable ; & Louis XIV l'a acheté de ſes héritiers beaucoup plus cher encore. Le Ciceron eſt encore une gravure ineſtimable ; & les connoiſſeurs, à ce qu'on m'a aſſuré, en diſent autant d'une Julia Damna femme de Severe : elle eſt ſur une pierre verte appellée *Plaſma de Emeraldo*, ou, ſuivant nos Jouailliers, *prime* d'Emeraude ; mais elle ne me paroît pas égale aux autres.

Saint Cloud ne me plaît pas tant que je l'aurois pensé : l'édifice est pesant ; & quoiqu'il ait quelque air de grandeur, il manque d'élégance. On y voit quelques appartemens fort beaux, & les piéces d'eau du jardin sont les plus belles que j'aye vûes ; mais fort en désordre. On en a enlevé les plus belles choses, de sorte qu'il ne reste plus guère de ce qui lui avoit fait donner des louanges autrefois. La Manufacture de Porcelaine qu'on y voit, est belle, mais bien inférieure à celle de Dresde ; elle approche plutôt des ouvrages de cette espéce nouvellement établis en Angleterre, qu'à la Porcelaine du Japon ou à celle de Saxe. Elle est plus vitreuse que les autres ; mais les couleurs en sont belles & les ornemens aussi bien faits que dans aucune autre Manufacture.

Meudon est bâti du tems de Henri II : le mélange de gothique & de l'ancien style qu'on y trouve dans les bâtimens, a quelque chose qui plaît à la vûe, quoique bien loin d'avoir un caractère d'élégance ou de ré-

gularité. La ſituation répond à l'architecture : elle eſt champêtre & ſinguliere au plus haut dégré. C'eſt là que ſont les fameuſes carrieres de Meudon : elles fourniſſent une pierre plus belle pour la couleur, mais moins dure que nos pierres de Portland.

Les environs de Paris préſentent une multitude d'autres Châteaux appartenans à la Famille Royale. A vous dire le vrai, le gout de la variété me prend. J'étois lâs, il y a quinze jours, de viſiter des Egliſes & des Chapelles ; je ne le ſuis pas moins aujourd'hui des Palais & des Hôtels. Si vous croyez que j'aye oublié quelque choſe que j'aurois dû voir, ou dont vous ayez entendu parler avec éloge, ne manquez pas de m'en faire ſouvenir. Les reproches d'un ami ſont les plus ſalutaires de toutes les reprimandes.



LETTRE XXVI.

J'Ai fait bien du chemin depuis que je vous ai écrit. Je suis à présent à Lyon. On m'a arrêté à Nemours, pour me montrer une grande rareté, l'os de la machoire supérieure de S. Jean l'Evangéliste, que l'on conserve dans l'Eglise Paroissiale, comme une relique inestimable. On m'a fait une longue histoire de la maniere dont Louis VII, qui en a fait présent, en est devenu possesseur à la Terre Sainte. Je trouve qu'il a fallu plus d'un larcin pour la faire passer de main en main : & j'ai pensé m'attirer une affaire, pour avoir indiscretement demandé, si ceux qui reconnoissoient l'avoir volé, ne pouvoient pas avoir menti : les Peres m'ont produit une liste de miracles opérés par cette relique : le moyen de douter de son autenticité, après une pareille démonstration ?

La Ville Romaine dont Cesar fait mention sous le nom de *Grex*, étoit

dans le même lieu où eſt actuellement ſitué Nemours. On y a trouvé depuis peu des reſtes de bâtimens des Romains. Nemours eſt ſituée ſur la Loire. Montargis qu'on trouve enſuite, a communication avec la Seine & la Loire, au moyen du canal de Briare. On y voit un Château de ſtructure ancienne, bâti par Charles V; ſur une des cheminées de cet édifice eſt un morceau de ſculpture remarquable: il repréſente un combat entre un homme ſans armes & un mâtin, en préſence d'une foule de ſpectateurs. On a conſervé ce fait dans l'hiſtoire; mais les noms ſont perdus. Ce combat eſt du tems de Charles V, & a été donné le 8 Octobre 1371.

Un Seigneur diſtingué fut trouvé mort un jour par quelques Payſans, au milieu d'un bois peu fréquenté, & avoit ſur ſon corps quelques marques de violence. A ſes côtés étoit un mâtin, qui le ſuivoit ordinairement dans ſes promenades. Le Monarque qui étoit ſur les lieux quand l'accident arriva, fit faire des per-

quisitions exactes pour découvrir le coupable. Une ancienne animosité entre le défunt & un Gentilhomme du voisinage, l'avoit rendu suspect. Ses gens juroient qu'il étoit encore couché pour lors; lui-même assuroit qu'ils s'étoient reconciliés depuis long-tems; mais le Roi le soupçonnoit. Charles-V avoit du discernement; il crut lire le crime sur son visage, malgré toutes les protestations de son innocence. Il ordonna que la personne soupçonnée & vingt autres, seroient amenées devant lui le lendemain. Il produisit le chien fidele, qu'on avoit trouvé près du cadavre de son maître. Le chien distingua le meurtrier, qui étoit le même que l'on soupçonnoit, & l'auroit mis en piéces sur le champ, s'il n'eût pas avoué le fait : cette confession fit changer son supplice.

Je n'ai jamais guères vû de Ville mieux située que la Charité : elle est sur le penchant d'une belle montagne; la Loire coule au pied, & on y voit un fort beau pont de pierres. C'est précisément le milieu du che-

min entre Paris & Lyon. Il y a un Prieuré dont les Eccléſiaſtiques exerçoient autrefois l'hoſpitalité envers les étrangers, ce qui avoit fait donner à la Ville le nom de la Charité; mais ce pieux uſage eſt aboli. L'Egliſe conſerve encore quelques reſtes de grandeur & même d'élégance; mais elle tombe en ruine.

J'ai été bien ſatisfait de voir dans le chœur les figures de quelques animaux en moſaïque : elles ſont très-bien exécutées, & font une belle & ſinguliere apparence. La Ville a une Verrerie qui lui procure un commerce aſſez conſidérable. Elle a été ravagée autrefois dans différentes occaſions : les Vandales l'ont brûlée du tems de Pepin ; & les Huguenots ſous le regne de Charles IX.

Où eſt le pays qui ne porte pas des marques du progrès des armes Romaines ? On trouve à Nevers des reſtes d'un édifice, où Céſar, lors de ſes guerres dans les Gaules, établit des magaſins de toute eſpéce pour ſes armées. C'eſt viſiblement l'endroit appellé *Noviadunum in Æduis*, qui

eſt encore à préſent une Ville de quelque importance. Elle eſt fortifiée de bonnes murailles & de tours, & environnée d'un foſſé très-profond. Elle a un pont de pierre de vingt arches ſur la Loire. La Cathédrale eſt ancienne; on y voit en dehors quelques ſculptures, ſinon élégantes, du moins chargées de travail. Les Jéſuites y ont un Collége fort bien bâti : & le Palais des Ducs de ce nom n'eſt point un édifice mépriſable; la face en eſt étendue & les jardins fort beaux, ſans être magnifiques. Le commerce de verrerie fleurit auſſi dans cette Ville, & lui produit des richeſſes conſidérables. Le Tréſorier de l'Egliſe de Nevers a un privilége ou une diſtinction ſinguliere : il a le droit d'officier dans le chœur en bottes & en éperons, l'épée à la main & un faucon ſur le poing. Ce dernier privilége paſſe pour une marque d'honneur plus diſtinguée que toutes les autres : auſſi celui qui poſſéde cette dignité, n'a-t-il garde de le laiſſer perdre.

En allant de Nevers à Moulins;

on jouit d'un beau coup d'œil que forme cette Ville & les environs; au-delà le payſage eſt encore fort agréable. Moulins par lui-même eſt une Ville importante, & ſituée dans une belle plaine; de tout tems il a été de quelque conſidération; mais les augmentations & embéliſſemens qu'on y a faits, l'ont rendu un des plus jolis endroits de la France. La Ville eſt bien bâtie; ſes fauxbourgs ſont grands: le Château, qui a été long-tems la réſidence de la branche aînée des Bourbons, eſt un édifice vénérable, & encore en aſſez bon état. L'infortuné Duc de Montmorenci y eſt enterré dans une Chapelle que ſa veuve a fait conſtruire. Le tombeau eſt plus magnifique qu'élégant; on y a mis plus de dépenſe que de gout. Ce Duc a été une des victimes du caractère inflexible du Cardinal de Richelieu. Il y a dans cette Ville une ſource d'eau ſulphureuſe, eſtimée pour les mêmes maladies, que celles de Bath en Angleterre.

Rouanne doit ſon état floriſſant à ſa ſituation. La riviere navigable

qui y paſſe, en a fait une Ville de commerce. C'eſt le magaſin de beaucoup de Manufactures de Lyon; & un marché pour quantité d'autres qu'on y amene de l'occident de la France. Les Marchands en ſont les principaux habitans, & ils ont tous des maiſons d'un bon gout. Les Jéſuites y poſſédent auſſi un Collége : les Egliſes des Capucins & des Minimes méritent d'être vûes.

Tarare eſt remarquable par un eſpace de fort mauvais chemin qu'on trouve dans ſon voiſinage. C'eſt une montagne d'au moins une lieue de longueur & difficile à traverſer. On arrive à la Ville par un bois épais, dont la route eſt raboteuſe & déſagréable.

Voila, mon cher, le détail de ma route juſqu'à Lyon, & tout ce qui m'a paru digne d'être remarqué. Je m'étois propoſé de vous parler de la Ville dans cette lettre même; mais la préface n'a point laiſſé de place pour l'hiſtoire.

❧❧

LETTRE XXVII.

LYon, dont j'avois dessein de vous entretenir dès ma derniere lettre, est très-commodément situé, au confluent de la Saone & du Rhone. La Saone passe directement au milieu, & le partage, pour ainsi dire, en deux Villes. Il occupe le penchant de deux collines, & le vallon qui les sépare jusqu'à la riviere. C'est une Ville grande, riche & élégante, placée au milieu de l'Europe, & l'une des plus florissantes du Royaume, par rapport au commerce ; tout bien considéré, elle peut bien passer pour la seconde. Les rivieres ont obligé d'y pratiquer quatre ponts, tous excellens & bien bâtis. Vous l'avez déja lu & entendu dire à tous ceux qui y ont voyagé, & vous me croyez trop ponctuel si vous attendez de moi, même en courant, un détail de tout ce que j'ai rencontré. Ce seroit aller contre mon plan, & je ne satisferai pas plus loin votre curiosité.

J'ai négligé tous les objets qu'on admire ordinairement ici, pour visiter un morceau d'antiquité remarquable & très-bien conservé. Cela ne ressemble à rien de ce que j'ai jamais vu, & me rappelle une coutume dont peu de gens ont entendu parler. C'est un Autel décoré de figures & expliqué par des inscriptions; sans quoi les emblêmes étoient inintelligibles. Cette antiquité, qui m'a paru vraiment curieuse, a été trouvée en 1704 dans les fauxbourgs de la Ville, où on la conserve. C'est un Autel de pierre régulierement construit. L'inscription rapporte l'occasion du sacrifice qu'on y faisoit, & les figures sa nature. En voici les termes; *Pro salute Imp. Cæs. Tit. Ælii Hadriani, ant. Aug. pii pat. patriæ, liberorumque ejus & status coloniæ Lugdunensis.*

Au milieu de l'inscription est une tête de bœuf ornée d'un collier de perles, dont on voit les bouts pendans derriere ses oreilles. D'un côté de la pierre, il y a une tête de belier décorée du même collier que la

tête du bœuf; de l'autre le *Sacrum venabulum*, inſtrument qui tient un juſte milieu entre une épée & un couteau, connu de ceux qui étudient les antiquités, pour avoir été employé dans ce tems aux ſacrifices. La tête du bélier n'a point d'inſcription; mais du même côté que le couteau, eſt écrit, *cujus me Sonyctium factum eſt V idas Decembris.*

Il eſt clair, par la tête de bœuf & celle du bélier, que l'Autel étoit employé au ſacrifice, qu'on appelloit dans le premier cas *Tauribole*, & dans le ſecond *Criobole*; mais le Tauribole, comme le plus auguſte & le plus ſolemnel, eſt devenu ſon nom général. Il étoit ordinaire dans les Villes & les provinces principales, d'offrir de ces ſacrifices pour la ſanté & la proſpérité de l'Empereur. Le Tauribole en particulier tira ſon origine préciſément après l'inſtitution du Chriſtianiſme: ſans doute c'étoit un ridicule qu'on vouloit jetter ſur notre Baptême. Quoi qu'il en ſoit, la ſolemnité, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, étoit plus odieuſe & plus

horrible à voir, que tout ce qu'on a jamais imaginé en matiere de religion. C'étoit une efpéce de baptême de fang, originairement inftitué en l'honneur de la grande mere Cybèle: il a continué jufqu'à la fin de la fuperftition Païenne. Je me fouviens d'en avoir vû tout le détail & l'explication dans *Firmicius Maternus*: voici, autant que je puis me rappeller, comment il fe faifoit.

On creufoit un trou de dix pieds de profondeur, fix de diametre, & un peu plus de longueur dans une piéce de terre à découvert, & le plus fouvent fur une petite éminence. Le Prêtre habillé pompeufement avec une couronne d'or fur la tête, defcendoit dans ce trou: on en couvroit enfuite l'entrée avec des planches percées par-tout de grands trous, & placées à quelque diftance les uns des autres. On mettoit l'Autel à l'extrémité d'en haut; & quand tout étoit ainfi difpofé, on conduifoit à la pierre facrée un bœuf fort, vigoureux & robufte, couvert de guirlandes & autres ornemens, & avec le front

doré. On lui plongeoit dans le cœur le *ſacrum venabulum* ou inſtrument de mort; le ſang qui ſortoit à gros bouillons de cette large bleſſure, couloit en abondance ſur le Prêtre par les jointures & les trous des planches. On tenoit la victime au même endroit tant que ſon ſang couloit; l'Enthouſiaſte pendant tout ce tems avoit ſoin de ſe placer au-deſſous de ces torrens de ſang : d'abord il faiſoit en ſorte que ſes habits en fuſſent teints & imbibés depuis le haut juſqu'en bas, & enſuite avec ſes mains ouvertes il en recevoit en quantité dont il ſe frottoit les jambes. Enfin il tournoit ſa face vers le reſte du ſang qui couloit, de maniere que non-ſeulement ſa peau en étoit couverte, mais il en recevoit encore plus ou moins dans la bouche, les oreilles, le nez & les yeux. La cérémonie ſe faiſoit à minuit à la clarté des flambeaux. Quand le ſang avoit ceſſé de couler, on éloignoit la victime, on ôtoit les planches ; & le Prêtre, devenu grand Pontife par cette cérémonie, étoit tiré du trou par les autres Prêtres aſſiſtans.

aſſiſtans. La foule qui l'environnoit, adoroit ce ſpectre horrible, & on le conduiſoit chez lui en triomphe comme un conquérant. Pourroit-on imaginer que la nature humaine fût capable d'inventer une telle cérémonie? peut-on concevoir qu'elle ait pu être adoptée comme un acte de Religion? Tant qu'elle continua à être en uſage, on la regardoit comme la plus reſpectable de toutes les cérémonies, & elle paſſoit pour d'autant plus ſacrée, qu'elle étoit horrible & hideuſe.

LETTRE XXVIII.

EN vous parlant d'un reſte d'antiquité qui eſt à Lyon, je n'ai pas du en omettre un autre qu'on m'a fait voir auparavant comme une curioſité bien plus grande; c'eſt un diſcours que Claude fit dans le Sénat, en faveur du peuple de Lyon, pour prouver qu'il étoit digne d'être déclaré Colonie Romaine, & d'avoir entrée au Sénat. Claude, comme vous le ſçavez, étoit né à Lyon; il

n'eſt pas ſurprenant qu'il déſirât d'annoblir le lieu de ſa naiſſance ; quoiqu'il ne s'en ſouciat pas beaucoup d'ailleurs. C'eſt ainſi que Louis XIV augmenta avec de grandes dépenſes le Palais où il étoit né, quoiqu'il ne l'ait jamais voulu voir depuis. Le diſcours que Claude fit à cette occaſion, eſt gravé ſur l'airain ; & on le conſerve avec bien du ſoin dans la Maiſon de Ville.

Entre les ouvrages modernes qui méritent attention, je ne puis me diſpenſer de compter la grande place appellée de Louis le Grand, avec ſa ſtatue équeſtre en bronze au milieu, ſur un piédeſtal de marbre blanc. Les maiſons qui l'environnent, ſont élégantes & magnifiquement décorées. Les promenades où on l'a ſituée, ſont agréables. Si la ſtatue ne mérite pas de grands éloges, du moins elle n'eſt pas mauvaiſe.

La Cathédrale eſt mal ſituée, dans la partie baſſe de la Ville auprès de la Saone. J'en ai été fort content : c'eſt inconteſtablement un des meilleurs édifices de ſon tems ; & quoique la

plus unie & la plus ſimple de ce ſiécle, elle a dans ſa ſimplicité une grace que toutes les autres n'ont pas avec leur profuſion d'ornemens entaſſés. Au devant eſt une place avec une fontaine; & au moyen de cette place, on voit le portail dans tout ſon avantage. Les Chanoines de cette Egliſe ont le titre de Comtes; & ce qu'il y a de ſingulier chez eux, c'eſt qu'ils chantent l'Office ſans livres, ſuivant le chant Gregorien, & ſans orgue. Les Dominicains & les Jéſuites ont d'aſſez belles Egliſes à Lyon. Celle des Franciſcains mérite attention par une autre raiſon, je veux dire, par de bons tableaux. Ne croyez pas que je veuille parler de tous ceux qu'on y voit; car il y en a d'aſſez mauvais.

Vous vous attendez à une longue deſcription de la fameuſe Horloge: eh bien vous ſçaurez donc qu'elle n'a point répondu à mon attente. Célébrée comme elle l'a été, à coup sûr elle ne ſatisferoit pas la vôtre non plus. Il y a aſſez de méchanique; & pour le tems où elle a été faite (car

c'eſt Lipicius de Baſle qui l'a inventée) elle n'eſt pas ſans mérite ; mais nos horloges à carillon & nos microcoſmes lui ſont infiniment ſupérieurs à tous égards : les enfans s'arrêtent pour voir les Sauvages de S. Dunſtan à Londres ; & il n'y a que des enfans d'un âge plus mur qui puiſſent être ſi enchantés de cette horloge de Lyon. J'ai attendu le tems le plus commode de la voir, c'eſt-à-dire, midi. Les figures ſe mettent toutes en mouvement à douze heures ; alors un Ange ouvre une petite porte pour découvrir tout le cortége. On voit au dedans une figure de la Vierge Marie : tandis qu'on regarde cet objet, la figure de la Divinité deſcend ſur elle, & un coq d'airain chante au haut de l'horloge. Il y a outre cela quelques mouvemens qui ont rapport aux Corps céleſtes : jugez du reſte par cet échantillon.

Tout l'extérieur de cette Ville a quelque choſe de particulier ; à chaque coin des rues, & dans les endroits les plus apparens, on trouve des images de la Vierge & du Sauveur ;

parmi beaucoup de mauvaiſes, il y en a quelques-unes bien exécutées, & qui font un grand ornement. Les meilleures maiſons ſont aſſez élégantes ; mais les fenêtres des autres ſont une vilaine figure ; elles ſont garnies de papier huilé au lieu de vitrages. Les Négocians ne veulent pas convenir que c'eſt par épargne ; ils prétendent que le papier huilé empêche la trop grande ardeur du ſoleil. On en voit ſouvent d'arrachées & de déchirées, ce qui fait un très-vilain effet.

Nous avons un May dans bien des Villes de province ; à Lyon il y en a plus de cent. On dreſſe devant la porte de chaque Magiſtrat, un grand ſapin bien droit, dépouillé juſqu'au ſommet, où on y laiſſe quelques branches mortes. On y attache les armes de la famille vers le milieu de la hauteur. C'eſt ainſi qu'on diſtingue les maiſons des Magiſtrats, l'Hôtel de l'Intendant & le Palais de l'Archevêque, d'avec les autres : mais tout cela a un air groſſier, ſauvage & ridicule.

L'Hôtel de Ville, le plus magnifique & le plus régulier édifice que j'aye encore vu dans ce genre, est situé dans une place, & forme un bâtiment quarré de pierres blanches. La façade est flanquée de deux gros pavillons quarrés, & a un balcon doré soutenu par deux colonnes de Porphire d'ordre Ionique. La principale entrée est décorée de belles colonnes qui forment un noble portique. On a placé dans ce portique les bustes de plusieurs Rois de France; mais ils ne sont pas merveilleux. En montant quelques dégrés, on apperçoit en face le discours de Claude sur des tables d'airain. L'escalier est magnifique & assez bien peint: la salle est spacieuse & auguste; on y trouve, ainsi qu'en quelques autres endroits, plusieurs bonnes peintures.

Il ne faut pas être surpris qu'une Ville, si favorisée du tems des Romains, conserve beaucoup de monumens de la grandeur de ce peuple. Les Aqueducs qu'on voit hors de la porte de S. Juste, sont nobles & bâtis entierement de pierres de taille; les

vignes des Religieuſes Urſelines contiennent le baſſin fait pour conſerver l'eau de ces Aqueducs. Il a quarante-cinq pieds de longueur, preſqu'autant de largeur, & les murs ont trois pieds d'épaiſſeur. Il n'y a pas longtems qu'en fouillant la terre auprès de la porte de Vêne, on a trouvé un mauſolée porté ſur quatre colonnes, qui avoit la forme d'un Autel. Il paroît que c'étoit un monument de quelque Prêtre Romain; mais ſans aucune inſcription.

On trouve dans l'Iſle Ste Barbe pluſieurs ruines conſidérables. J'y ai vu des bas-reliefs d'un fort bon goût. L'un d'eux avoit un Bacchus, un Pan, un Silvain & un Faune, tous fort bons. Il y a ſur un autre les quatre Saiſons, ſupérieurement caractériſées. On découvre auſſi de tems à autre des pavés en moſaïque. Vous avez aſſez entendu parler des grands chemins faits dans les Gaules par les ordres d'Agrippa; il y en a un fragment conſidérable hors de la porte de S. George. Cette route artificielle eſt à douze pieds de profondeur dans

la terre; elle est composée de petits cailloux, liés ensemble d'une maniere surprenante, & avec un ciment aussi dur que le marbre. Il est évident par la direction de ce fragment, que la route conduisoit de Lyon à Narbonne.

Le Tombeau des Amans que l'on conservoit autrefois près d'une des portes de Lyon, & qu'on supposoit rappeller la mort de deux Amans, qui, après une longue séparation, s'y rencontrerent & moururent de surprise & de joye dans les bras l'un de l'autre, a donné occasion à une jolie nouvelle qu'on lit dans l'Astrée: mais dans le fait, cette histoire n'a point d'autre fondement, qu'une bévûe faite à l'occasion d'une inscription Romaine antique.

Nous lisons que dès le tems de Caligula on donnoit au peuple des spectacles publics à Lyon. On dit aussi que Claude y fit bâtir un Amphitéâtre: il y a toute apparence qu'il le répara & l'embellit; mais il doit avoir existé bien avant lui. On en voit encore des vestiges: l'arêne,

quelques-uns des ſiéges, & les caveaux où l'on tenoit renfermées les bêtes fauves, ſe découvrent encore, & ſont excellens.

Les Jéſuites y ont un Cabinet de curioſités fort ample : les médailles y ſont en grand nombre & la plupart très-bonnes. On voit une tête de Memnon en biſalte ou marbre noir, qui eſt un morceau d'antiquité très-eſtimable, & qui fut envoyée il y a quelque tems d'Egypte, où on l'a trouvé parmi des Momies. Ses poſſeſſeurs actuels ſuppoſent qu'il eſt plus ancien que le Décalogue. On y trouve auſſi nombre des figures de toutes les Divinités Egyptiennes. On voit à l'Hôtel de Cheverir une repréſentation du Dieu Mithra, auquel on rendoit des adorations particulieres dans cette Ville; c'eſt un Serpent qui a pour inſcription ces mots, *Soli invicto.*



LETTRE XXIX.

Comme je parlois de quitter Lyon, on m'a fait rire avec le nom de la poste aux ânes de S. Saphirin. On prétend qu'ils fournissent leur carriere aussi bien que des chevaux; mais qu'il n'y a ni force ni adresse qui puisse les faire avancer un pas plus loin. Je me souviens d'avoir vû en Angleterre l'exemple d'une espéce d'intelligence semblable dans cet animal. Il y a quelque part vers la route du nord un puits profond, d'où un âne tire l'eau en tournant autour de son embouchure. L'animal connoît le nombre de tours nécessaire pour amener le sçeau à la portée. Il les fait sans être poussé & sans s'arrêter; mais aussi on l'assommeroit de coups, plutôt que de le faire avancer un pas de plus. Je n'ai fait qu'entendre parler de ces animaux de poste. Je vous écris aujourd'hui d'Avignon, où je suis arrivé par eau. Le Rhône est fort rapide;

mais nous l'avons descendu avec plaisir dans le coche de Lyon. Vous croirez sans doute mon compagnon mort; car depuis un mois, le seul mot *nous* de la derniere phrase a été la seule preuve que je vous aie donnée de son existence. Nous sommes toujours ensemble; mais il a peu de gout pour les curiosités qui attirent mon attention; & à vous dire le vrai, à ma honte, je n'en ai pas tant que je voudrois pour son genre favori. A notre débarquement, il m'a prié de le laisser quelques momens seul, j'y ai consenti; peu après il est venu me rejoindre avec un homme qu'il avoit loué pour aller dans la riviere, & qui portoit une grosse brassée de roseaux mouillés. Ce n'est pas un des défauts de mon compagnon, de s'embarrasser de bagatelles. Le garçon a jetté sa charge à l'endroit qu'il lui a montré, c'est-à-dire, par dessus nos valises. J'eus beau crier; il n'y prit pas garde, tant que son homme fût congédié; & alors il n'en eut pas plus d'égard pour mes représentations; il avoit trop d'envie de parler

pour avoir le tems de m'écouter. Il tira une tige de ces plantes & me montra, à ce qu'il prétendoit, une des curiosités de la nature les plus singulieres. Je n'avois pas plus de goût pour cette rareté, que lui pour ce qu'il y avoit dans nos valises. Nous parlions tous les deux sans nous entendre ; enfin je fus obligé d'éloigner ses herbes moi-même ; & tandis qu'il vouloit m'apprendre pour quelle raison il les avoit fait apporter, je tâchois de lui montrer le mauvais état où l'eau qui en découloit dans la valise à demi-ouverte, avoit mis tout notre bagage.

Quand j'eus mis ordre à cet inconvénient, je l'écoutai, & j'examinai la plante avec lui. En effet j'y trouvai quelque chose de bien singulier. Le tout consiste dans une petite racine avec de longues feuilles qui en sortent : du milieu d'elles sort une tige de deux ou trois pieds de longueur, & si foible qu'elle n'est pas en état de se soutenir ; ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette tige n'est pas droite, mais tortillée en ligne spira-

le, comme un tirebouchon, ou plutôt comme ces ressorts de fil de fer qu'on fait en tortillant le fil autour d'un petit bâton. Cette singularité me frappa; mais nous ne rendîmes à la nature que la moitié des éloges que nous lui devions, jusqu'à ce que nous eumes considéré entierement cette plante, ou que nous en connumes l'usage. Le dessein de la nature est que chaque partie de cette plante soit plongée dans l'eau à l'exception de sa fleur; car au haut de chaque tige il y en a une grande, longue, & à peu près semblable à une fleur seule qui sort d'un bouquet de jassemin. La nature veut aussi que cette fleur soit séche en tout tems; la chaleur du soleil lui est nécessaire pour faire ouvrir les graines, renfermées dans un godet à sa base; & au contraire, il faut, pour être en bon état, que le reste de la plante soit sous l'eau. Le Rhône est une riviere dont la profondeur est incertaine, même dans des endroits voisins les uns des autres: si les graines de cette plante, ou les tiges latérales qui sortent de

la racine, en produiſoient de nouvelles à différentes profondeurs, comment la fleur pourroit-elle être portée au ſommet dans chacune, de maniere qu'il n'y eût que cette fleur qui fût hors de l'eau ? D'ailleurs de toutes les rivieres, le Rhône eſt encore une des plus ſujettes à des crues d'eau ſubites : dans ce cas, comment la plante, qui ne fait que fleurir à ſa maniere ordinaire à quatre pieds de profondeur, pourra-t-elle être tenue dans ſon état requis, & avoir ſa fleur hors de l'eau, s'il y en a de ſix pieds de profondeur ? ou comment la tige qui ne peut pas ſe ſoutenir par elle-même, pourra t-elle ne pas tomber ſur la ſurface & pourrir, quand la profondeur de l'eau viendra à diminuer & à laiſſer à découvert un ou deux pieds de tige ? Tous ces inconvéniens ſont prévenus par la forme ſpirale de la tige. La nature lui a donné par-là le pouvoir de s'allonger & de ſe raccourcir ſuivant le beſoin, & ſi ſubitement, que quelque prompte que ſoit la crue ou la diminution de l'eau, l'allongement ou le

retirement de la tige se fait en même-tems : le même méchanisme lui sert avec autant de facilité à différentes profondeurs. Nous en avons étendu une tige de plus d'un pied, sans aucun risque de la rompre ; & elle a repris d'elle-même son premier état, avec une facilité merveilleuse. Par ce méchanisme, dont on ne voit point d'exemple dans aucune autre plante de la Nature, la fleur du Vallisneria, c'est ainsi que mon compagnon a baptisé cette plante singuliere, sans doute du nom du Naturaliste Italien qui l'a trouvée, est toujours maintenue à la surface, quelque profonde que soit l'eau, & quelque changement subit qui y arrive. Par ce moyen le soleil fait ce qu'il faut pour mûrir le fruit, jusqu'à ce que les graines se répandent bien mures sur la surface de l'eau. Elles y flottent pendant quelque tems; & quand elles en sont entierement imprégnées, elles tombent au fond & y prennent racines. Mon compagnon fut charmé de me voir satisfait de cette observation. Pour m'y con-

firmer encore plus, il fit apporter dans la chambre un grand vaſe plein d'eau. Il y mit quelques-unes de ces plantes les plus vigoureuſes, dont la tige étoit plus d'a moitié hors de l'eau, & d'autres ſi courtes, qu'elles y étoient plongées entierement. Il m'avertit en même tems qu'il ne falloit pas s'attendre à un changement auſſi prompt, que ſi elles étoient dans le lieu même de leur croiſſance : mais quand nous les examinâmes le lendemain matin, elles avoient toutes adapté la longueur de leurs tiges à la profondeur du vaſe ; & la fleur de chacune ne faiſoit que flotter juſte ſur la ſurface. Souvent en cherchant une choſe, les Naturaliſtes en trouvent une autre. Nous remarquâmes alors quelque choſe de fort ſingulier, à quoi nous ne nous attendions pas : mais on vient m'appeller. Je n'aurois pas le tems de vous marquer le reſte de mon hiſtoire ; ainſi trouvez bon que je la réſerve pour une autre lettre.

LETTRE XXX.

JE vous ai dit que nous avions fait une découverte, en obſervant ſur la plante ſinguliere que Mr. M.... avoit apportée avec lui. Je dis *nous*; car comme il eſt naturel de s'intéreſſer à ce que nous aimons, je puis dire que j'y ai quelque droit, par le plaiſir que cette obſervation m'a cauſé.

Tandis que je m'amuſois à conſidérer la partie intérieure d'une des fleurs qui étoit alors parfaitement épanouie, mon ami, toujours aux aguets, vit remuer quelque choſe autour de la racine. Il fit apporter un nouveau vaſe plein d'eau, coupa la tige de la plante, & jettant le reſte dans ce petit vaſe, il fixa ſes yeux deſſus & m'appella pour conſidérer la partie où il avoit apperçu auparavant quelque mouvement. Il me dit de regarder à la baſe de chaque feuille, & me fit voir préciſément, dans l'angle qu'elle forme en for-

tant, une maſſe de gelée bleue. Mon cher éleve, me dit-il, il faut que vous ſçachiez que la nature n'a fait aucun de ſes ouvrages, ſans avoir intention qu'il ſoit utile à quelque autre. Vous avez admiré cette plante; vous aurez, ſi je ne me trompe, quelqu'autre choſe à admirer, que vous ne pourrez voir que ſur cette plante. Vous appercevrez aiſément, continua-t-il, que toute cette eau eſt remplie d'animaux vivans. Ils y ſont venus en grande partie de l'une ou de l'autre des parties de la plante; beaucoup y reſtent volontairement & d'autres par néceſſité. Les eſpéces les plus robuſtes de ces petites créatures, parcourent à leur plaiſir cette vaſte étendue du vaſe; & ſelon leurs dégrés & grandeurs différentes, ils ſe mangent les uns les autres. Ceux-là reſtent uniquement ſur la tige de cette plante ou indifféremment ſur toute autre: mais d'autres ſont trop délicates pour réſiſter aux mouvemens violens de l'eau, agitée par les vents, ou ſeulement entraînée par la rapidité du courant: elles trou-

vent dans telles plantes qui leur conviennent, un logement que leur fournit telle ou telle de leurs parties ou cavités naturelles. En effet presque toutes ces cavités naturelles dans les végétaux soit d'eau douce ou d'eau salée, sont habitées. Les corps mêmes des animaux fournissent des retraites à d'autres plus petits. Les trous ou cellules qu'on voit dans les grands coquillages de mer, sont remplis par certaines espéces de vers de mer ou autres créatures d'une contexture très-déliée; & les coraux renferment autant d'animaux qu'ils ont de cavités propres à les recevoir; c'est pour cela que des demi Philosophes du dernier siécle, & même quelques-uns de ceux dont les noms sont encore célèbres, ont supposé qu'ils étoient de l'ouvrage ou méchanisme de ces insectes, & en conséquence leur refusoient une place dans le regne végétable. Le Comte Marsigli est le premier qui ait accrédité les erreurs sur ces beautés de la création végétale, en donnant dans une extrémité opposée. Il a pris mal-à-propos pour

leurs fleurs, les insectes qu'il remarquoit dans leurs cavités ; & de-là il a prétendu, sur un principe nouveau, qu'ils étoient des plantes. Au contraire, ceux qui ont soutenu que c'étoit l'ouvrage des animaux, ont découvert depuis longtems son erreur, & ont fait, de ce qu'il rapportoit en preuve de son opinion, des argumens pour appuyer leur sistême. Les animaux étoient incontestablement tels, & le premier pas pour les trouver dans les plantes, étoit de supposer que c'étoit eux qui avoient fabriqué ces corps. Telles sont les extrêmes où les personnes trop lentes à observer, ou trop promptes à juger, tombent d'un côté aussi bien que d'un autre. La vérité n'est jamais dans les extrêmes, & on ne pense guère à la chercher dans le milieu. Quoique les coraux ne soient pas l'ouvrage des animaux, cela n'empêche pas que des animaux vivent dans leurs cavités. Et quoiqu'ils ne soient pas des fleurs, il ne laisse pas que d'y avoir des fleurs & des semences qui végétent au fond de l'Océan, comme les genres ordi-

maires des plantes font fur la terre, & qui produifent leurs efpéces de la même maniere.

Le Valifneria n'a point de cavités fur fes tiges ou branches, pour recevoir les infectes; mais il a à la bafe de fes feuilles un trou profond : c'eft là que l'animal vit à la maniere ordinaire. C'étoit les maffes de gelée que mon compagnon avoit obfervées dans fon précédent examen fur l'ufage de la ligne fpirale de la tige. Nous étions alors à confidérer leurs formes de plus près, & nous les trouvâmes extrêmement dignes de notre attention. Mon Philofophe m'affure que cet animal a été inconnu de tout le monde jufqu'à préfent; ainfi excufez-moi, je vous prie, fi tant à caufe de fa nouveauté que de la fingularité de fa forme, je vous le décris dans un certain détail.

Après bien des changemens de fituation, où nous avions vû ces animaux affez diftinctement, mais pas encore avec la précifion que nous aurions défirée, nous coupâmes une plante jufqu'à la racine; & après l'a-

voir fixée par l'endroit coupé & à l'aide d'un morceau de poix au milieu d'un vase creux de terre blanche, nous coupâmes toutes les feuilles auprès de la base & versâmes ensuite de l'eau jusqu'à environ un demi-pouce au-dessus des sommets : dans cette position tout étoit exposé à la vûe : nous mîmes le vase sur une fenêtre, sur laquelle le soleil luisoit en plein, & fixant les yeux sur ces animaux, nous en distinguâmes bientôt la forme & l'œconomie.

Chacun des trous contenoit un de ces insectes ; & tandis qu'ils étoient en repos, ils se ressembloient tous parfaitement : chacun d'eux paroissoit une masse de matiere gélatineuse bleuatre, un peu convexe dans le milieu, mais sans aucune forme déterminée. Quand on eut versé l'eau & cessé de remuer le vase, le soleil échauffant ces insectes, leur donna une nouvelle vie, & nous les vîmes tous en mouvement.

Le premier changement de forme fut qu'il parut une petite ouverture au sommet de chaque : il étoit diffi-

cile de voir comment la chose étoit arrivée ; mais il sembloit que ce fût par une contraction générale des parties environnantes. Bientôt après, une espéce de pyramide commença à montrer son sommet au centre du trou : elle étoit d'une belle couleur rouge : elle grossissoit & montoit peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin elle égala presque toute la grosseur du corps dans son état précédent ; la matiere gélatineuse sembloit diminuer de quantité, à mesure que la pyramide s'élevoit : enfin on ne vit plus du tout que la pyramide. Tandis que nous admirions ce changement apparent, il s'en présenta un autre beaucoup plus singulier. La surface unie de la pyramide parut se sillonner par dégrés & former des espéces de côtes ou bordures du bas en haut, qui s'élevoient de plus en plus ; nous vîmes une nouvelle ouverture au sommet de ce corps, qui auparavant se terminoit en pointe ; enfin les différentes côtes se mirent en mouvement.

Peu de tems après nous découvrî-

mes que ces côtes n'étoient pas adhérentes à une ſurface unie & continue, mais détachées & ſéparées. En effet elles ſe détacherent & ſe ſéparerent les unes des autres. L'ouverture au ſommet s'élargit; & en tombant toutes de côté, comme autant de rayons ſortant du même centre, elles formerent une figure plate & circulaire, très-belle ſous cette nouvelle forme, ſi parfaitement différente des autres; chaque animal parut pourtant abſolument ſemblable; & je ne penſe pas avoir jamais rien vû de plus beau. Ils avoient alors environ un tiers de pouce de diametre chacun, & leurs bras tout à-fait ſéparés & en mouvement, avoient de belles couleurs variées; & comme ils ſe remuoient au ſoleil, ils paroiſſoient en avoir encore plus: les plus fortes couleurs étoient le pourpre, le bleu & le jaune, toutes fort vives; mais leurs ombres s'y mêlant auſſi par le mouvement continuel de ces bras, formoient une variété de nuances inexprimable. Au centre du corps étoit une grande ouverture en forme de croiſſant, que

l'animal

l'animal ouvroit & fermoit fréquemment, pendant la vibration de ſes bras. Quoiqu'elle fut d'une grandeur diſproportionnée, je la prenois pour une bouche; mais mon Mentor, bientôt après, trouva moyen de me faire voir que ce n'étoit qu'une ouverture ou une eſpéce de trou, dans lequel l'animal recevoit & retenoit les autres animaux, dont il faiſoit ſa nourriture; & qu'il y avoit au centre de ce trou une bouche véritable, beaucoup mieux proportionnée à la grandeur de l'animal.

Nous n'eumes pas long-tems obſervé ces animaux ſous cette nouvelle forme, qui, à l'exception de leur mouvement, leur donnoit plutôt l'air des fleurs de la plante que d'aucune eſpéce d'animaux, que l'un d'eux, en qui nous avions remarqué un mouvement plus violent que dans les autres, ſortit des limites de ſa cellule, s'avança en dehors en rampant, & ne reſta attaché au fond que par un petit filament délié & tranſparent, qui lui formoit une eſpéce de queue. Dans cet état il re-

prit encore une nouvelle forme & de nouveaux mouvemens : une partie des rayons lui servoit d'autant de pieds pour grimper le long de la tige ; & les autres en firent de même. Le tout sembloit alors fort différent ; au lieu de petits globules d'une gelée informe au fond des cellules, on voyoit autant d'étoiles radiées attachées aux tiges ou rudimens des feuilles auprès de ces cellules, & lançant leurs rayons au hazard, d'une maniere rapide & très-amusante. Mon ami qui en examinoit un, ayant laissé tomber son verre dans l'eau, le trouble qu'il y occasionna, produisit un effet imprévu. Tout ce que nous admirions, disparut en un instant ; ces insectes se retirerent tout d'un coup dans leurs trous ; & l'on ne vit plus que la même masse informe de gelée qu'on avoit vue auparavant.

Tandis que nous admirions cet événement, mon ami m'en donnoit l'explication, & il en profita pour prouver ses assertions, & s'informer lui-même d'une chose dont il n'avoit

connu l'effet que par des obſervations-à-peu-près ſemblables. Il me dit que cette forme gélatineuſe étoit l'état de repos de l'animal, & celui dans lequel il ſe blottit à la moindre apparence de danger; mais que quand tout eſt tranquille, l'autre état eſt la forme qu'il prend pour chercher ſa nourriture. Il verſa toute l'eau du vaſe qui étoit la plus claire que nous avions pu avoir, ne voulant qu'obſerver la forme de ces animaux; à la place il en remit d'autre qui avoit coulé de la botte de ces plantes, & y jetta en même tems trois ou quatre nouvelles tiges. L'autre fluide ne contenoit point d'inſectes; mais celui-ci en avoit une multitude de forme & de groſſeur différentes, qui nageoient par-tout avec agilité; leur mouvement au lieu de détourner nos animaux, les attira & les fit ſortir plutôt qu'ils n'euſſent fait ſans cela.

Le vaſe fut placé au grand jour, & nous vîmes abſolument tout ce qui s'y paſſoit. Quelques momens après que tout fut diſpoſé, les rayons

des inſectes aux baſes des différentes feuilles de la plante, ſe trouverent tous déployés de même qu'ils l'avoient été auparavant ; auſſitôt ils reprirent le même mouvement de vibration, mais avec plus de rapidité. Le deſſein & l'uſage de cette agitation n'étoit plus un myſtère. Ce n'étoit pas, comme nous l'avions cru d'abord, pour ſe jouer & par amuſement ; mais elle étoit très-importante pour l'animal. Les animalcules qui avoient été les habitans de l'eau, & beaucoup d'autres attachés aux tiges des plantes qu'on y avoit jettées, & qui les avoient quittées pour lors, nageoient enſemble pêle mêle de tous côtés. Il y en avoit de bien des ſortes de grandeurs différentes ; mais les plus gros n'avoient encore aucune proportion avec la grandeur de l'animal qui étoit l'objet principal de notre obſervation. Comme ils flottoient en liberté, il nous parut fort ſingulier d'abord de les voir courir à chaque inſtant à leur deſtruction ; ils devenoient tous indifféremment la proie des inſectes que nous obſer-

vions; mais comme ceux-ci ne sortoient point de leur place pour aller après eux, nous étions surpris qu'il en vint un si grand nombre à leur portée. Toutes les fois que nous en remarquions quelques-uns nageant aux environs d'un des gros, au lieu d'éviter le danger, il sembloit s'y précipiter de lui-même.

Je me rappellai alors une vieille histoire qu'on raconte de la fascination des Serpens à Sonnettes, & des oiseaux & autres animaux dont ils sont leur proie, qui au lieu de les éviter vont se fourrer dans leur bouche. Mon ami me répondit gravement, que nous examinerions dans quelque autre tems le mérite de cette histoire; mais que pour le présent il entrevoyoit de quoi pouvoir m'expliquer tout ce que nous appercevions. Il me dit de jetter les yeux sur un de ces insectes bien vigoureux & dont les rayons faisoient des vibrations fort vives. Il me fit observer que même dans ce cas tous n'avoient pas ce mouvement, mais seulement les deux tiers à-peu-près.

Nous apperçumes les diſtances qui étoient entre les rayons en mouvement & ceux qui étoient en repos; & on voyoit l'eau paſſer entre ces derniers comme un courant & même avec quelque ſorte de rapidité. En jettant les yeux attentivement vers la partie ſupérieure de l'animal, nous vîmes que le mouvement étoit continué dans l'eau; & enfin nous diſtinguâmes que la vibration réitérée de ces rayons dans une certaine direction, formoit une eſpéce de courant ou de tournant dans l'eau autour de l'animal, qui l'attiroit d'une étendue un peu plus grande que la circonférence de tout l'animal, juſqu'au centre de ſon corps, & la faiſoit paſſer par les ouvertures d'entre les rayons en mouvement & ceux qui étoient en repos.

Ce que nous avions regardé comme un acte volontaire dans les petits animaux qui ſervoient de pâture à celui-ci, nous parut alors une néceſſité; le tournant d'eau entraînoit tout ce qui étoit aſſez petit pour être ſaiſi par ſes mouvemens; & tout étoit

obligé de courir à une perte certaine.

Dans ces circonſtances nous commençames à conſidérer plus exactement la maniere dont notre animal ſe nourriſſoit. Si l'inſecte, entraîné par le courant, étoit fort petit, il le laiſſoit paſſer librement à travers l'eau ſans l'arrêter; mais s'il étoit plus gros, ſon ſort dépendoit de l'endroit du corps ſur lequel il tomboit; ſi c'étoit auprès de la grande ouverture, qu'on peut appeller une fauſſe bouche, & qui eſt au centre du corps de l'animal, il y étoit englouti: s'il paſſoit plus loin, l'animal vorace ne ſe donnoit aucune peine pour s'en aſſurer, & le laiſſoit échapper. Un plus gros animal s'offroit il, la ſcene étoit différente, s'il tomboit immédiatement dans la bouche, il étoit englouti comme les autres; mais ſi c'étoit vers l'extrémité du corps & hors de portée, alors les rayons faiſoient l'office de mains, l'empêchoient de rouler dehors, & ſe courbant en dedans, l'entraînoient vers l'ouverture juſqu'à ce qu'il y fût entré.

La diverſité des inſectes qui s'of-froient à être la proie de ces animaux voraces, nous fournit encore plus de commodité pour admirer les moyens que l'auteur de la nature a fournis aux plus petits de ſes ouvrages : en effet nous avions bien raiſon d'adop-ter l'ancienne remarque, que ſa ſa-geſſe ne ſe voit ſi bien nulle part que dans les plus petites de ſes créatures. Nous fixâmes les yeux ſur un ani-malcule plus grand que les autres : ſa forme reſſembloit aſſez à celle d'une *Shrimp ;* ſa groſſeur égaloit à-peu-près le tiers de celles que nous obſervions ; & il avoit non-ſeulement des jambes, mais encore des eſpéces de nageoires. Son mouvement étoit preſte, & ſa figure annonçoit quel-que choſe de fort & robuſte : nous l'avions vu pluſieurs fois traverſer les petits tournans d'eau formés par les rayons de ces créatures, & paſ-ſant par deſſus indifféremment, tan-dis que des animalcules plus petits qui paſſoient auprès, étoient attirés & engloutis.

Enfin nous vîmes une nouvelle

ſcene : l'animal qui avoit ſi ſouvent nagé par deſſus le courant, formé par les rayons de l'inſecte avec une entiere ſécurité, paſſa beaucoup plus près du corps d'un autre, il ſe trouva préciſément que c'étoit celui que nous étions à portée de mieux voir : cet incident étoit heureux pour nous, & l'événement fut très-ſurprenant. L'inſecte ne vit pas plutôt l'autre dans ſon cercle, qu'il le ferma ſur lui. En un inſtant tous les rayons furent retirés en en haut & formerent une eſpéce de pyramide, comme ils avoient paru d'abord, avec cette différence qu'elle étoit plus groſſe & plus courte. Le corps de la victime fut enfermé au dedans, & l'on n'en voyoit plus que ſa tête au dehors. Le combat fut long & opiniâtre : la victime eſſayant de débarraſſer ſon corps, & le raviſſeur de le tirer en dedans. Quand les forces commencerent à manquer au plus petit, il eut recours à ſa bouche & à une eſpéce de pattes fourchues comme celles de l'écreviſſe, avec leſquelles il mordoit, pinçoit & bleſſoit les rayons ; ſes efforts furent vains : le

raviſſeur perſiſta, & à la longue il attira ſa proie toute entiere. Il ne fut que quelques momens à l'engloutir. Il conſerva quelque tems ſa forme de pyramide, & enſuite nous découvrîmes ſon corps tendu comme s'il étoit plein; & les rayons, quoiqu'ouverts comme auparavant, avoient fort peu de mouvement.

Nous tournâmes nos obſervations ſur un autre qui étoit encore affamé, & après la répétition de tout ce que nous avions déja vu, nous eumes la commodité de diſtinguer une autre ſingularité. Entre les animaux qui nageoient dans l'eau, un de la plus grande eſpéce nous parut être une ſorte de coquillage bivalve, aſſez ſemblable à une moule; mais ce qu'il y avoit de particulier, c'eſt qu'au lieu de reſter au fond comme les moules, il portoit par-tout avec lui ſa couverture légere. Un de ceux-là à la fin ſe trouva à la portée de l'inſecte deſtructeur. Il avoit ſouvent traverſé le tourbillon comme l'autre, ſans crainte & ſans inconvénient; mais ceci étoit un nouvel eſſai: il paſſa

immédiatement au-dessus de la surface du corps; les rayons se fermerent à l'instant, & quoique pas assez longs pour le couvrir entierement, ils s'accrocherent fortement au corps: peu-à-peu il en paroissoit moins audessus de leurs pointes. Après un travail fort long, l'animal se trouva entierement englouti. Quelques momens après, les rayons, comme dans le premier cas, retomberent & n'eurent plus qu'un mouvement languissant. Leur apparence en cela étoit encore différente. Le corps, avec sa proie renfermée, étoit plus gonflé que dans son état naturel: l'animal y paroissoit mal à l'aise, & fit voir, par différens mouvemens, qu'il cherchoit à rejetter ce qu'il avoit avalé trop avidement. Je crus qu'il étoit dans le cas du serpent, dont quelques Naturalistes disent qu'après avoir avalé un porc-épic, il périt des blessures de ses pointes. Je me trompois, le coquillage n'étoit pas avalé entierement & descendu dans l'estomac: il n'avoit été qu'attiré dans la grande ouvertûre, au centre de

laquelle la bouche eſt placée : & les mouvemens & les agitations de l'inſecte, n'étoient point cauſés par la douleur ; mais de ce qu'il retournoit l'animal malgré lui, pour en pouvoir plus aiſément ſaiſir toutes les parties. Quelques momens après la grande ouverture ou fauſſe bouche s'ouvrit, nous en vîmes ſortir en apparence tout l'animal ; mais en y regardant de plus près, ce n'en étoit que la coquille.

Il n'eſt pas aiſé de concevoir comment un inſecte, ſi mal pourvu des organes néceſſaires, avoit pu détacher & tirer de ſa coquille le corps d'un inſecte auſſi robuſte ; le fait eſt pourtant exact. Les coquillages plus grands ont le corps attaché à la couverture par un ligament très-fort. Il y a apparence que celui-ci eſt attaché de même quoique plus petit, & on ne voyoit pas comment l'animal qui en avoit fait ſa proie avoit pu l'en ſéparer.

Toute la forme & les fonctions de cet animal m'étonnerent beaucoup : je le prenois pour une eſpéce parti-

culiere ; mon compagnon n'eſt pas de cet avis : en avouant que cette eſpéce eſt abſolument inconnue, & que les particularités en ſont ſurprenantes ; il prétend qu'on doit le mettre dans la claſſe des aiguilles de mer, animal gélatineux qu'on trouve flottant ſur l'eau, & qu'on appelle ainſi, parce qu'il pique le poiſſon, & qu'il reſſemble en quelque ſorte à cette belle eſpéce commune aux Indes Occidentales, & qu'un Sçavant a décrite dans les Tranſactions de la Société Royale, ſous le nom de Fleur-animal, quoique la double bouche de celui-ci, ſa queue qui le fixe à ſa place, & pluſieurs autres caractères ſinguliers, le rendent parfaitement différent.

LETTRE XXXI.

J'Ai eu deux jours pour examiner Avignon, & j'en aurois employé le double avec ſatisfaction. C'eſt une Ville grande & élégante : ſes murailles ſont fort ſingulieres, & paroiſſent plutôt faites pour l'orner que

pour la défendre. Elles sont dans le stile gothique, & je n'ai jamais rien vu de plus propre. C'est l'ouvrage de Clement VI, à qui la Reine Jeanne vendit cette Ville quatre-vingts mille écus d'or, en 1348, lorsqu'elle s'enfuit de Naples après l'assassinat de son mari, pour se mettre à l'abri du ressentiment du Roi de Hongrie son beau-frere. Elle comptoit la recouvrer par la suite; mais avant même que d'entreprendre de chasser l'ennemi de Naples, elle fut prise par son neveu & souffrit la peine due à son crime.

Avignon, Ville fort ancienne, est actuellement la capitale du pays Venaissin en Provence. On prétend que les Phocéens en ont jetté les premiers fondemens, peu de tems après avoir construit Marseilles. Il en est parlé du tems des conquêtes des Romains, & même avec distinction. Elle est appellée *Averno Cavarum:* elle est célébre par les honneurs & les priviléges qui lui furent accordés à cause de sa fidélité.

Actuellement c'est une Ville aussi

grande qu'agréable, & le siége d'un Archevêché. Les avenues en sont belles & agréables, & on y voit beaucoup de bâtimens distingués. Autrefois on y faisoit du commerce; mais les François le lui ont enlevé tant qu'ils ont pu. Ce qui lui manque de ce côté-là, est compensé par le séjour qu'y font les familles riches; & si elle n'est pas aussi opulente, elle est du moins plus pompeuse que jamais. L'agrément du local & quelques autres raisons, y ont attiré tant de familles considérables, qu'on y trouve à peine une seule rue qui n'ait trois ou quatre Palais. L'hospitalité y regne au plus haut point. Le peuple y a des priviléges, dont ses voisins ne jouissent pas sous le gouvernement de la France; & est exempt de quantité de droits & d'impôts. Les Papes y ont trouvé un asyle durant les schismes de l'Eglise, & beaucoup de familles qui les avoient suivis, y ont toujours demeuré depuis. Il y a par cette raison beaucoup d'Italiens; peut être la rivalité, entre ces Nobles de dif-

férens pays, par rapport à la libéralité aussi bien qu'à l'éclat, leur tient lieu de vertu, & entretient cette magnificence & cette disposition à l'hospitalité, qui rendent Avignon célébre à très-juste titre.

On trouve de l'autre côté du Rhone, Villeneuve. En traversant la riviere en cet endroit, nous vîmes les ruines d'un pont de bois, qui paroît avoir été un assez bon bâtiment. Il n'en reste que deux ou trois arches entieres du côté d'Avignon. Les habitans ont pour ce pont une espéce de vénération, & l'appellent l'ouvrage de S. Benezet, qui fut canonisé par un des Papes résidans à Avignon. On assure que c'étoit originairement un pauvre Berger, qui à l'âge de douze ans avoit appris l'architecture par miracle ou par inspiration, & a laissé plusieurs ouvrages qui annoncent un Artiste consommé.

On vante à Avignon plusieurs édifices publics, qui sont magnifiques & pompeux. La Cathédrale, dédiée à la Vierge, est un bâtiment élégant & bien décoré de peintures; le grand

Autel eſt ſuperbe. On y voit nombre de tombeaux curieux & quelques-uns très-nobles. La mémoire de Benoît XII y eſt célébrée par un mauſolée très-élégant. Le fameux Pape Jean XXII a auſſi dans cette Egliſe, où il eſt enterré, un tombeau magnifique. Vous avez dit à notre ami G.... que ſi un de ſes parens éloignés, je dis *éloigné* à tous égards, avoit demandé à toute autre que lui au monde, quel ſorte d'homme il étoit, il ne lui auroit jamais laiſſé un ſol. Je n'aſſurerois pas qu'il en ait été de même de Jean XXII avec la Papauté; mais aſſurément Jean fut le premier à qui la bonne opinion de ſoi-même l'ait jamais procuré. Il s'éleva au Conclave, après la mort de Clement V, des diviſions qui paroiſſoient difficiles à accommoder. Les Cardinaux convinrent de s'en rapporter à un d'entre eux pour décider l'affaire. Ils choiſirent le Cardinal Doſſa, qui à l'inſtant ſe nomma Pape lui-même, & prit le nom de Jean XXII.

Beaucoup de Papes ont établi par prédilection leur ſiége à Avignon,

Tous ceux qui ont régné depuis Clement V jusqu'à Gregoire XI, pendant l'espace de soixante-douze ans, y ont demeuré ainsi; d'autres l'ont fait par un motif tout différent. Il y a eu un tems où les factions & les menaces du dehors ont tellement intimidé le Conclave, que l'on nommoit des Papes & aussitôt on en élisoit d'autres. Le Concile de Constance a mis fin à ce schisme turbulent : mais jusques-là chacun des Papes excommunioit son antagoniste ; & des deux Pontifes dont l'Eglise étoit honorée en même tems, le plus foible résidoit pour l'ordinaire à Avignon, & laissoit Rome à son rival plus puissant que lui.

L'Eglise des Célestins m'a occupé plusieurs heures, je voudrois sçavoir où en employer autant demain avec le même plaisir. Elle offre un des meilleurs morceaux d'ouvrage de mosaïque & des plus complets que j'aye encore rencontrés; c'est un travail infini qui représente Jesus-Christ portant sa Croix. La vie & les miracles de S. Pierre de Luxembourg, sont

aſſez bien peints ſur les murs d'une Chapelle qui lui eſt dédiée. Ce noble Saint fut élevé à la dignité de Cardinal à l'âge de dix-huit ans, à cauſe de ſon éminente ſainteté; & on rapporte comme une action digne de louange, ſur le tombeau de Clement VII, que ce fut lui qui donna le chapeau à ce jeune Saint, éclatant en miracles, *miraculis corruſcantem*, ce ſont les propres termes.

Vous avez entendu parler du très-célébre Monarque René, ce Roi Peintre & Muſicien, qui, comme Annibal perdit le monde pour une maîtreſſe, abandonna pour un ſujet guère moins honorable dans un Souverain, la plus belle occaſion de recouvrer Naples ſur la maiſon d'Arragon: mais il eut ce qu'il vouloit; que les ambitieux ſuivent leurs propres idées. J'ai une raiſon très-ſinguliere de vous parler ici de ce Roi extraordinaire. Il n'étoit pas tellement dévoué aux Arts, qu'il négligeât tout-à-fait le doux penchant de l'amour. Il avoit une maîtreſſe favorite. Nous avons de ſes amours des

mémoires, tels que le monde romanesque n'en peut pas fournir de semblables. Cette Dame infortunée mourut, tandis qu'il étoit allé en pélérinage à Jérusalem. A son retour il fit ouvrir son cercueil, & comme un trophée de sa dévotion & de son amour, il peignit de sa main la figure de la plus belle femme de son siécle, qui n'étoit plus qu'un squelette empesté. Ce tableau fut consacré comme un *memento mori*, aux beautés d'Avignon, & on le conserve dans la sacristie de l'Eglise que je viens de nommer. Il n'est pas trop mal pour un morceau de ce tems; le stile dans lequel il est fait, est une preuve suffisante de son autenticité: mais je suis sûr qu'on ne trouvera pas dans tout le monde un sujet aussi hideux.

L'Eglise des Cordeliers contient les restes de la célébre Laure, cette Dame qui, si nous en croyons des gens moins enthousiastes & moins amoureux que Petrarque, possédoit les différentes perfections du corps & de l'esprit, dans un dégré supé-

rieur à toutes les perſonnes de ſon ſexe. On a conſervé ſa figure dans beaucoup de tableaux : il en faut excepter, ſi je m'y connois bien, un fameux portrait que j'ai vu dans une maiſon particuliere voiſine de cette Egliſe, & qu'on prétend être original. En effet il nous donne d'elle des idées qui ne ſe rapportent point du tout à la deſcription qu'en a faite Petrarque. Peut-être que la couleur des cheveux de ce portrait inconnu eſt la ſeule choſe qui a fait croire que ce fut le ſien ; ils ſont plutôt rouges que d'un blond doré.

Ses autres portraits repréſentent une très-belle perſonne : elle a un air de modeſtie & de bon ſens qu'on ne peut pas décrire, ni même concevoir, avant d'avoir vu ces tableaux. Les qualités de ſon eſprit ont été ſuffiſamment décrites par le Poëte ſon amant & par ſes contemporains; mais le plus grand éloge qu'on en ait jamais fait, c'eſt que le Pape alors régnant, offrit à Pétrarque, qui étoit dans les Ordres, une diſpenſe pour l'épouſer : elle n'en étoit

pas trop éloignée ; mais il s'en excusa par un compliment fort heureux. Le seul monument de cette fille si célébre pendant sa vie, consiste en une tombe toute simple, sans autre ornement qu'une molette qui étoit les armes de sa famille, & une inscription latine faite après coup, par un Gentilhomme Portugais, qui passa par Avignon dans le cours de ses voyages, & qui la fit graver à ses dépens sur la tombe.

Deux siécles après la mort de cette femme célébre, on découvrit un vieux rouleau de parchemin que Petrarque avoit placé sous sa tête en la mettant dans le cercueil, & qui contenoit quelques vers Italiens très-élégans. On le conserve avec grand soin dans la Sacristie de cette Eglise. Il fut découvert, lorsque François I. fit ouvrir le tombeau pour voir les reliques d'une femme, qu'il regrettoit que la fortune eût fait naître dans un tems si éloigné du sien.

Ce qu'il y a ensuite de plus digne d'être remarqué dans cette Ville, consiste en deux Eglises appartenan-

tes aux Jésuites ; qui sont des édifices fort beaux & sur un bon plan ; quelques tombeaux plus remarquables par leur quantité ou par la beauté du marbre que par leur sculpture, dans l'Eglise de S. Martial, qui appartient aux Bénédictins ; & celui du Cardinal Damien dans l'Eglise de S. Didier, qui est un peu plus élégant que les autres. Cette Ville a une Université, un Tribunal de l'Inquisition, & une Monnoie, où on fabrique des espéces aux armes du Pape. Les Juifs y ont aussi une Sinagogue : mais ils sont obligés de porter un chapeau jaune pour les distinguer ; & en général on les tient assez pauvres. Il y a de l'autre côté du Rhône un Couvent de Chartreux, qui ont dans leur Eglise quelques bons tableaux. Je n'ai pas voulu me refuser le plaisir de visiter le Parnasse de Petrarque. C'est une montagne qui domine sur la vallée de Vaucluse, où est la fontaine de ce nom qui est la source de la Sorgue. Je ne pus voir sans vénération le lieu où quelques-unes des plus belles élégies du mon-

de ont été compofées ; je m'imaginois entendre les cavernes & les rochers répéter encore le nom de Laure, qui réfonnoit fi bien jadis dans la bouche de Petrarque. Mon compagnon de voyage obferva que cet endroit doit avoir été autrefois couvert de la mer, & m'affura que de fa vie il n'avoit vu tant de *Conchæ anomiæ*, ni de fi belles.

LETTRE XXXII.

ME voici arrivé à Aix, capitale de la Provence, cette Ville, la mieux fituée que j'aye encore vûe, eft dans une plaine délicieufe, arrofée par l'Are, petite riviere claire & rapide. Elle eft environnée, à une certaine diftance, de montagnes, dont tous les côtés fourniffent des fources & de petits ruiffeaux. On ne peut la regarder d'aucun endroit, qu'on n'apperçoive un Amphithéâtre, auprès duquel tous les ouvrages artificiels des Romains feroient une pauvre figure. Malgré toutes ces

beautés, le pays eſt plein de rochers & de montagnes, & prête plus à l'admiration, qu'il n'a d'utilité. Que les hommes enviſagent les choſes bien diverſement! avec tous les éloges que je viens de faire de la ſituation d'Aix, les habitans changeroient volontiers leurs montagnes agréables pour des pâturages ordinaires, & préféreroient une riviere bourbeuſe qui ameneroit des vaiſſeaux le long de leurs quais, à cette petite riviere, dont les eaux limpides laiſſent voir les petits cailloux qui en garniſſent le fond.

La plûpart des ſources qui viennent des montagnes d'autour d'Aix ſont médicinales. C'eſt là, ſans doute, ce qui a engagé le peuple à y bâtir une Ville, long-tems avant qu'on eût entendu parler des Romains dans les Gaules. Aix, dans ſon état actuel, eſt pourtant, ſans contredit, d'origine Romaine. Il fut bâti par Sextius Calvinus, Général de cette nation victorieuſe, & appellé de ſon nom *Aquæ Sextiæ*. Il en fit une place d'armes, & les Ro-

mains s'en servirent ensuite pour tenir en respect les Saliens. On y voit quelques restes d'antiquité, mais en petit nombre. L'un des plus remarquables est un fragment d'un ancien Palais des Bains, qui fut découvert dans les fauxbourgs en 1704. C'étoit un bâtiment de conséquence & d'un fort bon goût.

Aix est une Ville grande & bien bâtie, qui ressemble à Paris plus qu'aucune autre Ville de France. Les maisons y sont bonnes, les édifices publics sont considérables; les places & les fontaines, qui y sont très-bien entretenues, ajoutent encore beaucoup à sa splendeur. Mais la plus belle & en même tems la plus délicieuse chose qu'il y ait à Aix, est le cours, où l'on a cherché plus à plaire aux sens qu'aux yeux. C'est une promenade superbe & élégante, de quinze cens pieds de longueur, garnie des deux côtés de bâtimens magnifiques, devant lesquels il y a une double rangée d'arbres. Au milieu de l'allée sont placées de distance en distance trois ou quatre fontaines.

L'été en Provence n'eſt guère moins chaud que dans les cantons les plus méridionaux d'Eſpagne ou d'Italie. La réverbération des rayons du ſoleil que font les montagnes de rochers, dont cette partie de la France abonde, en eſt la principale cauſe: mais cette chaleur eſt agréablement tempérée, par la fraîcheur des fontaines & l'ombrage des arbres du cours à Aix.

Je n'ai remarqué de reſtes de l'architecture Romaine, que le portail d'un ancien Temple; quoiqu'il ne ſoit pas du plus haut ſtile, il y regne une ſimplicité & une ſymétrie qui m'ont charmé; il fait partie actuellement de la petite Egliſe de S. Sauveur. On voit aux murailles de la Ville trois tours encore ſubſiſtantes, qui viennent ſans doute des Romains, & n'ont rien de bien curieux: on voit auſſi aux ſources qui ſont hors de la Ville, des reſtes d'anciens bains: mais ils ſont preſque enterrés dans les autres bâtimens modernes qu'on a faits pour la commodité de ceux qui y prennent les eaux.

La Cathédrale eſt un bâtiment gothique plus élégant que ſuperbe. On y montre avec beaucoup de vénération, une petite Chapelle où le peuple prétend que Ste Marie Magdeleine eſt morte. L'Egliſe & le College des Jéſuites ſont élégans, & l'Oratoire des Gentilshommes dépend auſſi d'eux. J'y ai admiré quelques tableaux ſur-tout ſept, qui tous ſont d'une maniere noble & d'un deſſein très-correct. J'ai trouvé dans un tableau d'Autel, dont le ſujet eſt l'Annonciation, une correction de deſſein, une hardieſſe & une grace dans les figures, une expreſſion dans les attitudes & une aiſance dans les draperies, qui m'ont charmé & ſurpris tout à la fois. Je demandai avec empreſſement de quel main ils étoient; car ils m'étoient abſolument inconnus. Je n'avois pas ſçu juſqu'alors que Puget fût Peintre. J'ai eu déja pluſieurs fois occaſion de vous le nommer comme Statuaire; & à en juger d'après ce que j'ai vu de lui, qui ne fait qu'une petite partie de ſes ouvrages & peut-

être pas la meilleure, je ne crains pas de prononcer qu'il a été le premier Sculpteur François de son siécle. Mon Dieu! quel génie on a laissé presque enterré dans l'oubli! Un homme qui sans doute auroit égalé Michel Ange, dans ces deux Arts, à peine a laissé un nom à la postérité par sa propre indolence, ou peut-être faute de protecteurs.

Les Eglises d'Aix ne manquent pas de sculptures. J'en ai trouvé quelques-unes, qui, quoiqu'on en ignore les Auteurs, me paroissent évidemment de la main du Puget. Les tombeaux des anciens Comtes & Comtesses de Provence, quoique grossiers, ont pourtant un certain air de grandeur. Le mausolée de Charles d'Anjou, de Valois & de Hubert de la Garde, sont à la fois élégans & somptueux. Il y en a beaucoup d'autres qui méritent attention; mais je ne m'amuserai pas à vous les décrire. On admire avec raison le portail de la Cathédrale, comme un bon morceau d'architecture; il est sur le modele de celui de S. Jean de

Latran. Je vous ai parlé du Roi Peintre dans ma derniere lettre, celui qui a fait un portrait si extraordinaire de sa maîtresse: j'en ai vu ici un autre de lui où il s'est peint lui-même. Ce morceau n'est pas mauvais pour le tems. Ses armes sont au bas; on y voit celles d'Arragon dans un écusson de prétention: car il se qualifioit de Roi d'Arragon du chef de sa mere.

Les habitans d'Aix ont toujours conservé pour le nom de ce Monarque une vénération qui tient de l'enthousiasme. On chante, dans les processions, des antiennes de sa composition; & on a donné son nom aux promenades qu'il fréquentoit.

LETTRE XXXIII.

JE ne connois point de ville en France, qui tienne tant du génie de la nation, si je puis m'exprimer ainsi, que Marseille. De quelque côté qu'on la regarde, elle offre à la vûe, pour ainsi dire, une ville toute

différente. Cette variété, dans des circonſtances peu importantes, n'eſt pas la ſeule choſe en quoi elle favoriſe les mœurs du peuple. Elle a l'avantage particulier de paroître aux étrangers dix fois auſſi groſſe qu'elle l'eſt réellement. De deſſus la mer, on la confond avec les trois iſles qui ſont au-devant & forment ſon port. Si on la voit du côté de terre, ſes environs ſont ſi remplis de Baſtides ou petites maiſons de campagne, que ſon étendue paroît encore plus grande à l'imagination qu'auparavant. De dedans la ville le coup d'œil, du côté de la terre, eſt extrêmement agréable, & celui de la mer offre un très-beau port.

La ſituation de Marſeille eſt ſi avantageuſe, qu'on ne doit pas douter qu'il n'y ait eu là une ville dès les premiers tems que la France a commencé à commercer avec le reſte du monde. Il en eſt fait mention dans l'antiquité la plus éloignée. On prétend en général que les Phocéens en ont été les premiers habitans. Les Romains en ſont ſou-

vent mention, quoiqu'à la maniere dont César en parle, on croiroit que deux des trois isles qui forment l'entrée de son port, sont sorties de la mer depuis son tems. Il ne parle que d'une seule; & il n'est pas possible, supposé qu'elles existassent toutes les trois, de déterminer laquelle il entend. La Ville est située sur le bord d'une belle Baye dans la Méditerranée. Quand on y entre par mer, les forts & la citadelle, les Couvens & les Églises, & l'étendue des bâtimens qui sont entre & au-delà, offrent tout à la fois la vue la plus majestueuse & la plus agréable à peindre.

L'intérieur n'est pas moins élégant que les dehors, vus à une certaine distance. Marseille, qui dans les anciens tems, étoit si célébre pour ses Ecoles de Littérature, que les Grecs, les Romains & les Gaulois se faisoient tous un honneur d'y avoir reçu leur éducation, qui obtint le privilége d'Alliée de la République, en refusant de se soumettre, jusqu'à ce que César la somma comme une place

conquise, n'eſt pas à préſent dans un état inférieur à ce qu'elle étoit autrefois. C'eſt une des plus grandes & des plus floriſſantes Villes de France; les bâtimens en ſont plus magnifiques que dans la plûpart des autres; & ce qu'elle a de plus important & de plus honorable pour elle, le commerce y eſt plus fort que dans aucune Ville de la domination des François.

Si la nature l'a favoriſée du côté de la ſituation, elle lui a aſſuré cet avantage par ſa force. Il ne peut entrer dans le port qu'un ſeul vaiſſeau à la fois; & il eſt facile de le fermer avec une chaîne : il eſt ovale & environné d'un quai très-ſpacieux. De-là la Ville s'étend toujours en montant, & la montagne qui eſt derriere, forme le plus bel amphithéâtre qu'on puiſſe imaginer. Il y a un château très-fort ſur le d'If, qui eſt la plus petite des trois Iſles qui ſont dans le port. La citadelle eſt pareillement voiſine du port; c'eſt un beau bâtiment qui commande toute la Ville, & ſes ouvrages extérieurs avancent juſqu'au port. La Ville eſt bien flan-

quée de murailles, de tours & de baſtions. Louis XIV qui en connoiſſoit toute l'importance, l'a non-ſeulement augmentée, mais encore fortifiée conſidérablement. Les ouvriers ſont plus nombreux dans cette Ville que dans aucune autre du Royaume, & on y compte communément cent vingt-cinq mille habitans.

On diſtingue les bâtimens des différens tems, par ce que l'on appelle la vieille Ville & la neuve. Dans la vieille, les maiſons ſont pauvres, & les rues étroites & vilaines. La neuve eſt une des places les plus élégantes qu'il y ait en Europe. Le cours eſt ſans difficulté la plus belle rue de toute l'Europe. La principale entrée de la Ville le traverſe; il y a de chaque côté des maiſons magnifiques & régulieres; & les deux rangées en ſont ſi éloignées, qu'on a planté entr'elles de grandes allées d'arbres. A la droite du cours eſt la Ville neuve, l'arſenal, la bourſe, & le quai qui eſt terminé d'un côté par une belle rangée de bâtimens, & de l'autre par un baſſin capable de recevoir cinq

cens vaiſſeaux à l'ancre, à l'abri de tous les tems.

Les portes, au nombre de ſix, ſont bien bâties : les patrons de la Ville, S. Lazare & S. Victor, ont leurs ſtatues, aſſez bien exécutées, ſur la porte royale qui eſt la principale. La Cathédrale, dédiée au premier de ces Saints, eſt un édifice tout à fait ſingulier ; il eſt fort ancien & d'une forme irréguliere, obſcur, déſagréable & ſitué dans le plus vilain quartier de la Ville. On prétend communément que c'étoit autrefois un Temple des Païens ; on y voyoit la ſtatue d'une Déeſſe d'une nature univerſelle, appellée Cybèle, Iſis, ou la Diane d'Epheſe. Car toutes ces Divinités ſe trouvent confondues dans cette figure ; & la plus grande partie de ceux qui l'ont nommée, ont donné naiſſance à l'opinion, que le Temple étoit bâti en ſon honneur ; mais c'eſt un fondement bien léger, pour appuyer une conjecture avec tant de confiance.

On ne ſçauroit concevoir combien l'erreur ſe multiplie aiſément, &

avec quelle facilité l'eſprit d'enthouſiaſme paſſe, d'imaginer une choſe à en aſſurer une autre. De l'imagination que la Diane d'Epheſe y a été révérée, ils ont aſſuré que Ste Marie Magdeleine a converti cette Ville. Non-ſeulement on prétend qu'elle a pris pour cela des peines infinies; mais on montre une petite Chapelle vis-à-vis la porte de l'Egliſe, qui, à ce qu'on certifie, a été bâtie ſur le terrein même, où elle avoit coutume de ſe placer pour prêcher aux habitans la religion chrétienne, lorſqu'ils entroient au porche du Temple dédié à leur Idole. Comme il n'y a maintenant d'autre fondement que la plus vague conjecture, pour prouver qu'il y ait jamais eu là aucun Temple Païen, le reſte de la tradition n'eſt aſſurément pas mieux appuyé: quoi qu'il en ſoit, les Marſeillois reconnoiſſent que leur converſion fut l'ouvrage de cette Sainte. Ils conſervent, avec beaucoup de vénération, un crâne qu'ils diſent être celui de S. Lazare ſon frere.

Quels que puiſſent être votre ju-

gement & mes idées, par rapport à cette relique ſacrée, j'en ai vu une païenne qui m'a donné beaucoup de plaiſir, & qui porte avec elle des preuves de ſon origine : elle eſt dans la cour au devant du Palais de l'Evêque ; c'eſt une colomne d'ordre compoſite, grande, entiere & bien belle. Ce monument, un des plus beaux de cette eſpéce que j'aye encore rencontré, donne une très-haute opinion du bâtiment auquel il a appartenu. Il y a eu pendant long-tems un bloc de marbre d'une groſſeur conſidérable couché par terre à côté de cette colomne, & qui faiſoit vraiſemblablement partie du même bâtiment ; mais il a été tranſporté à Aix ; & le tombeau de Hubert de la Garde en eſt fait.

Je ne crois pas qu'il y ait en aucun lieu de France un peuple auſſi curieux d'antiquités que les Marſeillois ; mais c'eſt ſans fondement qu'ils s'en piquent. Ils prétendent que leur Egliſe de Notre-Dame des Accoles a été un Temple d'Apollon de Delphes, & leur Monaſtère de

S. Sauveur, un autre de Minerve : mais ils n'ont, pour le juſtifier, qu'une ſimple tradition. Il y a à S. Victor un petit nombre de bas-reliefs & d'inſcriptions peu conſidérables; mais tout ce que j'y ai trouvé de vraiment antique, ſe réduit à celles-ci & à la colonne dont je viens de parler.

Puiſque j'ai nommé S. Victor, je ne puis m'empêcher de vous dire que cette Abbaye a tout l'air d'une fortereſſe; c'eſt un édifice grand & noble, ſitué au pied de la citadelle, & environné de murs très-forts, flanqués de tours d'une hauteur & d'une force conſidérable. C'eſt le plus ancien Couvent de Bénédictins qui ſoit en Europe. On le donne pour un ouvrage des anciens Rois de Bourgogne, de la race Mérovingienne; mais je crois qu'on pourroit avec juſtice faire remonter ſon origine plus loin. Elle étoit dédiée anciennement à Ste Rete; mais les os de S. Victor n'y eurent pas plutôt été apportés, qu'il en devint le patron. On voit ſur la grande porte l'inſcription ſuivante en ſon hon-

neur : *Massiliani vere Victor civesque tuere.*

J'y ai renconté un monument qui m'a charmé, quoique j'ignore à quoi attribuer la satisfaction qu'il m'a causée. C'est une de ces beautés qui frappent par leur ensemble, sans pouvoir souffrir le détail. Il représente le Pape Urbain V : il est placé dans le chœur. Il y en a dans l'Eglise basse un autre d'Eusebe, qui mérite d'être remarqué. On parle aussi beaucoup ici du sort de vingt-cinq jeunes Dames qui, quand les Visigots prirent Marseille d'assaut, se défigurerent le visage pour conserver leur virginité. Elles furent toutes passées au fil de l'épée par ces barbares, & ont leurs tombeaux dans cette Abbaye.

Les Bénédictins de cette maison sont les plus riches & les plus puissans de tout leur Ordre. Le Trésor y est très considérable. Ils montrent des reliques de Saints, comme leurs plus précieuses richesses; mais ils ne manquent pas à faire voir aussi ce qu'ils possédent en or, argent & autres choses d'une valeur plus physi-

que; & ils le font avec une négligence affectée, qui fait que bien des gens les mettent encore bien au-dessus de leur valeur réelle. Le grand commerce que les Marseillois font au Levant, a plus d'une fois apporté la peste dans leur Ville. Cette maladie terrible en a enlevé, il y a une trentaine d'années, plus de quatre-vingts mille ames. La Ville étoit un désert; mais sa situation, le succès de ses Manufactures & son commerce étendu, y ont attiré quantité de nouveaux habitans; & elle est peut-être à présent plus peuplée que jamais : mais on prend de si bonnes précautions, qu'on ne craint plus guère le même fléau pour l'avenir. Les Isles qui font face au port, sont à trois milles de la Ville; on y a pratiqué dans chacune des Lazarets pour y faire la quarantaine; coutume qu'on a eu la prudence & l'adresse d'introduire, & de rendre aussi indispensable qu'aisée.

Toute la face du pays, du côté de la terre, est couverte de maisons de campagne, appellées *Bastides*.

Elles appartiennent la plûpart à des négocians de la ville ; & la coutume d'en avoir eſt preſque univerſelle. Les gens de commerce ſe levent de très-bonne heure ; ils vaquent à leurs affaires avec un travail infatigable juſqu'à quatre heures du ſoir, quand leurs affaires ſont faites & la chaleur du jour diſſipée. On voit des gens mariés mettre leurs femmes ſur des ânes avec des paniers, dans l'un deſquels eſt un enfant ou deux, s'il y en a, & dans l'autre du vin, de l'huile & du pain. Ils chaſſent l'âne, & vont ſe réjouir tous enſemble avec une union, qui devroit bien ſervir de modéle à ceux qui ſe croyent beaucoup au-deſſus d'eux.

LETTRE XXXIV.

JE ne connois point de pays ſi étrange que la route de Marſeille à Toulon, ſur-tout la partie la plus voiſine de Marſeille. Elle paſſe par des déſerts & des montagnes, dont la ſeule deſcription fait horreur. Ici

l'on grimpe & l'on franchit un précipice ſur un rocher perpendiculaire, auſſi roide qu'une muraille ; pour le peu que le pied vint à gliſſer, on y trouveroit une mort certaine. Là le chemin n'eſt pas moins terrible à cheval ; vous paſſez dans une route fort étroite ; d'un côté s'élevent des rochers perpendiculaires, dont le ſommet ſe perd dans les nues ; de l'autre eſt un précipice ſi creux qu'on n'en apperçoit pas le fond. Ici il faut monter avec peine ſur des rochers raboteux & enſuite redeſcendre avec danger ; là de grandes crevaſſes ſemblent avoir détaché la partie ſur laquelle vous êtes, & menacent de s'écrouler & ſe rouler avec vous dans la vallée qui eſt au-deſſous. Ici vous voyez ſuſpendu ſur votre tête un morceau de rocher horizontal, qui menace de vous écraſer par ſa chute ; un peu plus loin, des morceaux ſéparés s'élevent les uns ſur les autres, & vous annonçent une ſemblable deſtruction. Au ſeul aſpect du lieu vous le croiriez inacceſſible : mais où la dévotion ne trou-

ve-t-elle pas moyen de se pratiquer un passage ? C'est à un enthousiasme de cette nature que nous sommes redevables des moyens de franchir ces routes formidables. La Religion a frayé le chemin : le commerce le plaisir & la curiosité ont fait marcher sur ses traces.

C'est dans la partie la plus effrayante de cette scene terrible, qu'est située la sainte Baume, à six lieues de Marseille: quand il y en auroit soixante, la dévotion héréditaire pour cet endroit, attireroit des multitudes de gens dans un lieu où sainte Marie-Magdeleine avoit coutume de se retirer. On y fait voir ce qu'on appelle sa grotte, sur la surface de ce vaste rocher ; & on y a bâti une Chapelle en son honneur. Il y a une source dont on raconte des merveilles & qui a des qualités miraculeuses. Le Rocher d'alentour est rempli de crevasses, & l'eau en sort de tous les côtés, excepté d'un seul endroit, où l'on prétend que la sainte avoit coutume de s'asseoir. On me conduisit à la grotte ; mais j'avois autant de

curiosité de la voir, que la plûpart des autres avoient de dévotion. Je grimpai donc ce rocher escarpé encore beaucoup plus haut, pour voir la sainte colomne qui est au-dessus, & qui, à ce que m'a assuré un pieux Dominicain qui me la montra, (car ces Religieux ont un couvent près de la Chapelle) fut élevée en mémoire du miracle connu & averé, que cette sainte étoit enlevée de sa grotte plusieurs fois le jour & portée en cet endroit par les Anges, pour y jouir d'un avant-goût de la vision béatifique. Il y a près de cet endroit un petit oratoire, sur le bord du précipice le plus effrayant; on y a peint l'histoire de ce miraculeux enlevement.

Quand je fus descendu, je me félicitai de mon heureux retour : le seul souvenir m'en fait frémir. Le reste de la route a quelque chose de plus agréable : elle traverse en partie par un pays uni & découvert; mais on retrouve de distance en distance des rochers & des montagnes.

Toulon, de même que Marseille,

doit ſon importance à ſa ſituation. C'eſt un beau port de mer; & l'on ne voit point dans l'Hiſtoire d'époque où il n'ait pas été tel. Marſeille a une origine très-ancienne, & Toulon paroît être à peu près du même tems. Une des premieres choſes que firent les premiers des anciens habitans, qui s'y établirent, fut de bâtir un Château & d'autres édifices, à l'endroit où eſt maintenant Toulon, pour défendre la côte contre les pirates auſſi bien que contre les uſurpateurs. Du tems des conquêtes des Romains, il n'étoit pas moins connu que Marſeille. Pline en fait mention ſous le nom de *Portus Cythariſta* : il eſt poſſible qu'il ait pris le nom de Toulon de *Telon*, mot Celtique qui a la même ſignification. Telo Martius, Tribun Romain, y a établi une Colonie, & enſuite lui a donné ſon propre nom.

L'égard qu'on a eu pour ſa ſituation eſt fondé ſur ce qu'elle eſt auſſi agréable qu'avantageuſe. C'eſt tout à la fois le port le plus beau & le plus ſur qu'il y ait en France. Il n'eſt ou-

vert que du côté du Sud ; de tous les autres il eſt défendu par des montagnes très-élevées ; ces montagnes ne ſont point formées de rochers, & n'offrent point des précipices effrayans & ſtériles ; mais elles ſont couvertes de vignobles & de plantations. Derriere la Ville, à une certaine diſtance, le coup d'œil reſſemble plus à un payſage d'Angleterre que de France ; mais quand on en approche, il a un air encore plus élégant ; on trouve le jardin des Heſpérides, où l'on croyoit avoir exagéré, en trouvant l'air d'un payſage Anglois. Les oliviers y ſont auſſi fréquens que les vignes ; & outre l'abondance naturelle de vignes & d'oliviers, on y voit en pleine terre des grenadiers, des amandiers, des limoniers, citroniers & orangers chargés de fruits.

Outre ces beautés & ces richeſſes que Toulon a reçues de la Nature, la Ville eſt forte naturellement ; & ceux qui la poſſédent ont cru qu'elle valloit bien la peine qu'on y ajoutât tous les ſecours de l'art. Un pareil

trésor méritoit qu'on n'épargnât ni soins ni dépenses pour le conserver. Les Romains s'en emparerent, ainsi que de toutes les autres Villes qu'ils attaquoient : mais dans le déclin de l'Empire, Toulon redevint une petite souveraineté. Il eut ses propres Chefs jusqu'en 1270, que l'héritiere de sa Seigneurie le vendit à Charles I Comte de Provence, dans le domaine duquel il resta. Depuis il est échu par succession aux Rois de France, qui en reconnurent assez la commodité & les avantages naturels, pour ajouter encore à sa force & à son étendue, & en firent leur place d'armes & le lieu de leurs magasins de guerre sur la Méditerranée. Cette Ville doit beaucoup à Henri IV ; c'est lui qui en a fait bâtir les murs actuels & les deux bastions royaux ; il y ajouta les moles qui en ferment en quelque sorte le port. Car ils ne laissent qu'un passage étroit que l'on peut barrer avec une chaîne, & le défendent par un fort de chaque côté. Les chantiers, les magasins & les fonderies, ont été construits par

Louis XIV, qui a fait achever aussi les fortifications.

Quoique Toulon ne soit pas à beaucoup près une grande Ville, il contient une grande quantité d'édifices publics, & ses rues sont assez bien bâties. Le port s'étend le long de toute la face de la Ville; le quai en est fort commode & pavé de briques. Le coup d'œil en est très-avantageux en se promenant en barque le long du port. Nous voulûmes prendre ce plaisir; & en vérité je ne crois pas que l'on puisse voir par-tout ailleurs un amphithéâtre si magnifique.

Entre les bâtimens publics on peut compter la Cathédrale, qui est dédiée à la Vierge & à S. Cyriaque. Le grand Autel en est magnifique & bon; & il y a deux Chapelles latérales très-belles. La Maison de Ville est un beau morceau d'architecture, plus élégant que pompeux; mais parfaitement régulier dans toutes ses parties. Le Puget, dont j'ai parlé avec tant d'éloges, comme Peintre & Statuaire, en a été l'Architecte. Quel génie éminent dans les

les trois sciences, & cependant moins célebre dans aucune d'elles que beaucoup de ses compatriotes qui avoient moins de mérite que lui dans une seule des trois ! C'est à la main judicieuse de Louis XIV que Toulon doit les magasins & ses arsenaux de marine, qui le mettent au-dessus de tous les autres qui soient dans le Royaume.

L'Ecole des Gardes Marines est un excellent établissement. On y apprend aux jeunes gens l'exercice de la mousqueterie, & on les instruit en même tems dans les arts de l'artillerie, de la navigation & du génie. Tandis qu'on leur apprend ainsi le metier de la guerre, on leur forme encore les mœurs en les soumettant aux soins de gens assez réguliers pour les enseigner. C'est sans difficulté la meilleure Académie de cette espéce qu'il y ait dans le monde. Les autres Offices que ce Monarque y a établis, sont la Corderie où cette Manufacture est conduite, depuis la façon de préparer le chanvre jusqu'à la fabrique des plus gros

cordages : l'Arsenal est un édifice magnifique où l'on fabrique toutes les armes dont on se sert à bord des Vaisseaux de guerre. La Ste Barbe est l'endroit où l'on prépare tous les instrumens & ustenciles nécessaires aux canoniers ; les atteliers pour les forgerons, pour les charpentiers & autres artisans, chacun dans leur metier ; le parc d'Artillerie, où indépendamment des canons & mortiers, on trouve tout prêts & en grande quantité des boulets, bombes, &c. Ce parc est environné d'un canal & ses bords sont couverts d'ancres. Outre cela il y a un magasin pour les voiles & les agrès, la fonderie pour le canon, &c. La boulangerie, qui est un édifice surprenant, où l'on voit une quantité prodigieuse de fours disposés de la maniere la plus commode. Le champ de bataille où on exerce les Gardes-marines: c'est un emplacement bien imaginé; il est sous les murs de l'Arsenal, & la machine pour placer les mâts dans les Vaisseaux est admirée de tous ceux qui la voyent,

Elle eſt dans le vieux chantier auprès de la chaîne.

Quand le Prince Eugene mit le ſiége devant Toulon en 1717, il y avoit dans la ville, de calcul fait, ſix cens canons de bronze & plus de trois cens de fer; ſeize Vaiſſeaux de guerre du premier rang, & un grand nombre des autres rangs, ſans compter des brulots & des galliotes à bombes ſans nombre. Tout cela, & une grande proviſion d'armemens de marine de toute eſpéce, ſeroient tombés entre les mains des Alliés, ſi des accidens, encore plus que la force des aſſiégés, n'y euſſent apporté des obſtacles. Dix-huit ou vingt gros Vaiſſeaux de guerre, de ceux qui avoient ſouffert dans le combat de Malaga, furent à la vérité coulés à fond à l'embouchure du port, pour empêcher la flotte ennemie d'y entrer; mais ſi les Alliés euſſent été bien unis, & le ſiége conduit comme il l'auroit dû être, tout cela n'eût peut-être pas ſauvé la ville.

LETTRE XXXV.

GRace à Dieu, me voilà arrivé en Italie : ne vous étonnez pas de me trouver devot ; la peur rend les hommes religieux ; mon voyage de Toulon ici a été très-dangereux ; & sa conclusion m'a effrayé encore plus que tout le reste. Je me suis embarqué à Toulon pour passer à Gênes où je suis maintenant. Si vous eussiez été avec nous, il y a six heures, vous auriez pensé que nous étions destinés pour en approcher de bien près, sans jamais y pouvoir entrer. La mer, qu'on appelle communément ici le Golphe de Gênes, & qui en effet est un gouffre épouvantable, étoit dans une agitation si prodigieuse, que je m'attendois à chaque instant d'y périr : mais le danger est passé ; je suis à terre, & j'ai mis le pied sur un pays où mes désirs me portoient depuis long-tems. Vous n'imaginez pas qu'après un séjour de six heures, dans un pays que je n'ai

jamais vû, j'aye beaucoup de chose à vous en dire; cependant j'ai été témoin d'un événement extraordinaire dont je vais vous faire le récit.

Les Génois, quoique sur le bord de la mer, n'ont point de poisson; ce fait est vrai & a passé en proverbe: je ne m'en étonne pas. Des créatures, qui peuvent choisir une situation tranquille, n'ont rien qui les attire dans un espace de mer si troublée. Que les hommes, abusant de leur raison, quittent un bon emplacement pour un mauvais; cela se voit tous les jours; mais les poissons n'ont que de l'instinct, & il ne les conduit jamais mal. La même tempête qui nous a jettés dans le port, a jetté aussi à terre, je ne sçais par quel accident, un de ces habitans de la mer qui est bien extraordinaire. Tout Gênes étoit sorti pour l'aller regarder: naturellement curieux je n'ai pû m'empêcher de suivre les autres. Je n'ai pas été étonné que personne ne sçût ce que c'étoit; instruit qu'il n'y a à Gênes aucune

forte de poiffon, je n'aurois pas été furpris qu'on y connût auffi peu un rouget ou un carelet. Mon Compagnon fut le feul capable de nous éclaircir là-deffus, eux & moi. Quand on lui demanda ce qu'il en penfoit, il leur répondit dans leur langue que c'étoit un Diable marin. En effet c'eft un de fes noms; mais ils le connoiffoient fi peu, qu'il en vint une foule confidérable pour le voir; j'étois en peine pour mon ami; quoiqu'il fçût bien éviter la gueule de ce poiffon monftrueux, j'avois peur qu'il ne fe fît quelque affaire avec l'Eglife.

Cependant l'animal étoit encore vivant & dans des agitations violentes. Le fol fur lequel il étoit, fe trouvant inégal, lui donnoit la commodité de varier fes pofitions. J'eus le loifir d'examiner ce poiffon fi différent de tous les autres, que j'aurois regardé comme un fol l'auteur qui m'en auroit donné une exacte defcription.

Que penferiez-vous d'un poiffon, dont la tête feule eft trois fois plus

groſſe que ſon corps ? Tel étoit celui-ci. Vous avez vû des teſtards dans nos foſſés ; c'eſt la ſeule choſe vivante qui reſſemble à ce poiſſon ; & mon compagnon nous aſſure que cette reſſemblance, toute imparfaite qu'elle eſt, lui a fait donner le nom de poiſſon-grenouille, ou grenouille-pêcheuſe. Vous ſçavez qu'un teſtard eſt une jeune grenouille ; mais les ſçavans ſont au-deſſus de ces particularités.

Je me ſouviens qu'étant en Angleterre nous nous amuſâmes d'une figure d'Arlequin qui ouvroit une bouche juſqu'au goſier ; un pareil exploit n'eſt point incroyable pour des gens qui ont donné de l'argent pour voir un homme entrer dans une bouteille. L'énormité de la bouche d'une telle figure, n'eſt rien auprès de l'étendue réelle de notre poiſſon. Je vous ai dit que ſa tête étoit monſtrueuſe : ſa bouche eſt fendue depuis le devant juſqu'au derriere de la tête ; & il remue, ainſi que le Crocodile, la machoire ſupérieure auſſi bien que l'inférieure. La grandeur immenſe de ſa bouche, ſon palais

blanc, sa langue énorme, toute armée de pointes, étonne quand il l'ouvre ; & le bruit qu'il fait en la fermant, est horrible & effrayant. L'armure de ses dents est tout-à-fait affreuse : il en a plusieurs rangées le long de ses machoires ; sa langue en est couverte aussi vers la racine, & l'entrée de son gosier en est toute garnie ; elles sont longues, aussi pointues que des aiguilles, placées obliquement, & tournées en dedans, de maniere que ce qu'il a une fois saisi ne peut jamais s'échapper.

Ce poisson avoit aux environs de six pieds de longueur ; sa tête étoit osseuse & garnie de pointes. Ses yeux qui ne voyent pas de côté, mais perpendiculairement en enhaut, rouloient affreusement dans leurs orbites. Il conserva sa force & sa vigueur assez long tems hors de l'eau ; & il se remuoit avec une telle violence, qu'en étant fort proche, je ne me croyois pas trop en sûreté. D'autres gens prirent l'allarme & s'en allerent ; mais mon intrépide camarade se saisit d'un grand bâton que tenoit un matelot, & se plaçant di-

rectement devant l'animal, dès la premiere fois qu'il ouvrit la bouche, il lui lança ce baton si adroitement qu'il le fit sortir par un des côtés.

Nous avions cru entre autres singularités que ce poisson n'avoit point d'ouies, parce que nous ne lui en voyions point. Mais au lieu d'avoir percé le corps de l'animal, comme il sembloit, mon ami avoit fait passer le baton à travers d'une de ses ouies. Maintenant, nous dit-il, vous allez voir ses mains, en effet ayant renversé adroitement le poisson sur le dos, nous vîmes à sa poitrine deux mains de couleur de chair, & parfaitement semblables à celles de l'homme. Nous ne le vîmes qu'un instant; car il reprit bientôt sa premiere situation, dès que mon ami, qui ne vouloit pas encore le tuer, eût retiré son baton: nous nous mîmes alors à le considerer plus attentivement; & notre démonstrateur à nous faire le détail de sa façon de vivre. Soit par foiblesse ou autrement, le poisson n'ouvroit plus sa gueule terrible. Mon ami commença sa leçon par dire qu'il sçavoit le moyen

de le faire remuer. Il ne faisoit que toucher toutes les deux ou seulement l'une des deux cornes, longues & déliées, placées sur le haut de sa tête ; aussitôt le poisson faisoit ses mouvemens comme il nous l'avoit prédit.

Après cette circonstance il continua à nous expliquer toute l'histoire & l'œconomie de la vie de ce monstre, aussi exactement que s'il eût été accoutumé à vivre avec lui au fond des eaux. Messieurs, dit-il, cette grande gueule étoit sans doute destinée pour attraper beaucoup de nourriture ; mais elle appartient à un animal monstrueux, qui n'a pas la faculté d'en aller chercher avec autant de rapidité, que les autres habitans de la mer en ont pour échapper au danger. La nature qui pourvoit au besoin de toutes ses créatures, n'a pas laissé celle-ci destituée entierement. Ce poisson vit absolument au fond de l'eau ; il y rampe sur le sable à l'aide de ces mains, qui ne sont en effet rien autre chose que des nageoires de cette forme singuliere. Comme il ne s'éleve jamais

pour attraper sa proye, il lui falloit quelque moyen de l'attirer à lui: vous voyez qu'il ouvre la bouche dès que je touche à une de ces cornes; cela vous en explique suffisamment la raison. Vous êtes surpris que ses yeux ne soient pas situés aux deux côtés, mais au haut de sa tête: vous en allez sentir la cause. Comme il reste toujours au fond, il n'a besoin que de regarder au-dessus de lui; cette singularité n'est pas particuliere à lui seul; tous les poissons plats les ont de même à peu près; & il y a une autre espéce, en qui on les apperçoit plus distinctement qu'à celui-ci, c'est l'Uranoscope ou Regardeur d'étoiles.

La proye de ce poisson étant toujours au-dessus de lui, l'œil ne lui en découvre pas plutôt quelqu'une, à une certaine distance, qu'il prépare ses amorces pour l'attirer. Voici comment il s'y prend. Ces cornes déliées qu'il a sur la tête, & semblables à deux brins de baleine souples & couverts d'une substance blanchâtre, sont mobiles; ce sont les appas dont ce subtile pêcheur se sert

pour attraper les autres. Il ne voit pas plutôt un poiſſon au-deſſus de lui, qu'il en remue une ou toutes les deux. Le poiſſon avide, ſans diſtinguer à qui elles appartiennent, s'élance après. Le monſtre ruſé les retire peu à peu, à meſure que la proye approche, & l'attire ſi près de ſa bouche, que penſant aller manger, elle ſe trouve priſe elle-même. Les dents obliques empêchent la proye de pouvoir s'échapper, de ſorte que le poiſſon vorace n'a pas beſoin de ſuivre ce qui ne peut ſe défendre de ſa dent meurtriere.

Toute l'aſſemblée étoit émerveillée de la ſcience & de la ſagacité de cet interpréte des ouvrages de la nature; je l'ai laiſſé avec eux. Le poiſſon étant mort, ma curioſité eſt ſatisfaite. Pour lui il eſt occupé à en deſſiner les principales parties, & paroît enchanté de l'occaſion de donner une deſcription parfaite d'un poiſſon, que perſonne, à ce qu'il dit, n'a encore expliqué ſuivant la doctrine de l'Ichthiologie d'Artedy.

Fin du premier Volume.